

SES

Q 6476

CAUSERIES NEUCHATELOISES

PAR

V. Benoit

NEUCHATEL

F.-L. DAVOINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—
1868

CAUSERIES NEUCHATELOISES

1053.318

BPU NEUCHATEL



32000 000622946

2,n

FONTAINES. — LOUIS BURKI, IMPRIMEUR.

Q. 6476

CAUSERIES NEUCHATELOISES

PAR

V. Benoit



NEUCHATEL

F.-L. DAVOINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—

1868



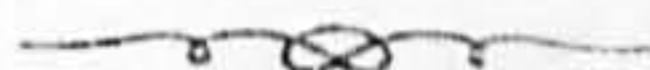
FONTAINES. — LOUIS BURKI, IMPRIMEUR.

Q. 6476

CAUSERIES NEUCHATELOISES

PAR

V. Benoit



NEUCHATEL

F.-L. DAVOINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—
1868



Q 6476

AVANT-PROPOS.

De curieux touristes parcouraient un jour ces crêtes de rochers qui dominant la ville de Sion. A la vue de ces murs dégradés et noircis par l'incendie, à l'aspect des décombres qui couronnent ces mamelons, ils demandèrent à un groupe de jeunes filles qu'elle avait été la cause de ce désastre : « Nous l'ignorons, » répondirent les unes ; « ce sont là des choses, reprit une autre, qu'il ne sied pas à la jeunesse de s'enquérir. »

Chez nous non plus la compétence en matière historique n'est pas l'affaire de tous. Mais en ce cas du moins l'abstention volontaire, la retenue de

commande qui portait la jeune valaisanne à ne pas s'enquérir du passé n'est point dans l'esprit de nos institutions et même est combattue par la tendance que révèle l'actualité.

En effet le calme qui a succédé aux agitations politiques laisse aux esprits le temps de tourner les regards vers l'avenir et vers le passé. Aujourd'hui qu'est tranchée la brûlante question qui longtemps fut l'objet de toutes les préoccupations, le goût de l'investigation se réveille. La curiosité, vis-à-vis de faits qui ne sont plus que de l'histoire, est comme le voyageur qui du lieu élevé qu'il a choisi pour sa halte refait de l'œil son itinéraire: elle cherche la voie qui de l'actualité va se perdre dans un lointain voilé, elle aspire, en dehors de tout intérêt de parti, à jeter du jour sur les diverses manifestations de la vie nationale dont nous avons été les témoins ou non.

Notre histoire n'offre guère de luttes sanglantes et prolongées, de dénouements tragiques, d'émouvantes catastrophes; elle présente peu de physionomies à traits saillants, qui impressionnent le lecteur. Dans un pays qui par son exiguité ne réagit guère à l'extérieur, dans un pays qui conserva longtemps ses coutumes, dont les franchises se fortifièrent par l'usage, où les libertés du peuple

s'étendirent à prix d'argent ou par une persévérante et habile exploitation des circonstances, l'attention, à défaut de scènes palpitantes d'action, se dirigera sur le paisible développement de la société, sur le colon du sol en présence d'une nature sauvage qu'il aspire à maîtriser, sur les institutions que le temps, les événements modifient insensiblement. L'intérêt alors se portera sur l'homme considéré au point de vue de ses impressions, de ses souvenirs, de ses aspirations, de ses idées, ou sous l'étreinte de certains faits du monde invisible dont ensuite d'efforts incessants l'entendement soulève peu à peu le voile.

Dans le vaste domaine réservé à ces explorations la langue, les croyances, les traditions, prennent une place importante. Or, disons-le, plusieurs de ces Esquisses sont dues moins au désir de remplir une lacune, moins publiées dans l'intention de signaler un terrain où l'ampleur de la vue jointe à un plus haut degré de profondeur et de cohésion des aperçus conduirait peut-être à des résultats intéressants, que dans le but d'ébranler un préjugé assez répandu, savoir que notre histoire nationale est dénuée d'intérêt. Ces Esquisses, de plus, sont un appel à la jeune génération dont ont désespéré plusieurs de nos savants compatriotes défunts, émi-

grés ou vivant au milieu de nous, parce que, blessés dans leurs susceptibilités politiques, ils ont appréhendé ou méconnu la portée des tendances émancipatrices qui s'étaient révélées dès 1831

I

La pièce d'argent.

Je feuilletais ces jours dans nos annales, je veux dire dans la série de nos almanachs, pour en extraire les noms des hommes de notre pays qui se sont acquis des droits à la reconnaissance de la postérité. Il est singulier, me dis-je en inscrivant le nom du modeste inventeur de la tarière ou burin à rochet, ¹ qui, après avoir longtemps fonctionné dans les arts de la paix, devait devenir, voici deux ans, devant Gaète, l'auxiliaire de la destruction, il est singulier, me disais-je, qu'on trouve à peine dans ces pages le nom d'une femme, et pourtant, au siècle passé, dans le temps que la dentelle florissait, le dicton des Montagnes était: aujourd'hui

¹ Cette barre-à-mine perfectionnée fut achetée pour fr. 5000, par un officier anglais en station à Gibraltar.

les hommes font le ménage et les femmes le font tourner. De nos jours encore on trouverait des femmes qui font marcher le ménage. Et si, comme naguère dans la vallée du lac de Joux, elles ne remplissent plus à l'église l'office de *psautière* pour soutenir le chant, du moins elles occupent ailleurs d'autres emplois, puis elles créent des loteries pour les nécessiteux, elles érigent des asiles, des hôpitaux...! Décidément il y a lacune dans nos annales! Je viens donc tâcher de remplir un peu ce vide en vous contant quelques-uns des traits de la vie de ma bonne marraine. C'est elle qui possédait le trésor qui figure en titre de cette page; histoire simple s'il en est une, simple comme les mœurs de nos pères, et récit tel que chacun de vous en ferait s'il consultait ses souvenirs et portait la main à la plume.

Vers la mi-mai de l'an 1798 arrivait par un jour froid et humide un char-à-banc au bas du village des Ponts. Les femmes mirent la tête au guichet et quelques rares passants ralentirent le pas ou se tinrent tranquilles à distance, curieux des événements.

Un militaire français portant le bras en écharpe, descendit de voiture aidé et soutenu par un vieillard encore vert qui jusque-là avait conduit le cheval. On le nommait le Major ***, car chacun alors aux Ponts était ancien, justicier, assesseur ou porteur de quelque autre emploi. Le Major donna le

bras à l'officier étranger et le fit entrer dans sa maison. Bientôt tout le village sut que le nouvel-arrivé avait été blessé au Grauholz; qu'au sortir de l'hôpital il allait passer un trimestre dans sa famille; que le cheval qui conduisait le véhicule avait fait un écart en descendant la Tourne, et que Major, qui était grand chasseur, était survenu tout à propos pour l'aider à se relever et lui offrir l'hospitalité.

Voilà donc l'étranger installé dans un bon lit. Il devient l'objet des attentions et de la sollicitude du vieillard et de sa nombreuse famille. Il était entré dans une maison dont le toit en saillie protégeait plusieurs centaines de nids d'hirondelles: c'était un bon augure.

Les Ponts alors offraient en été le spectacle d'une grande animation. Quelques années auparavant cette vallée avait été pour Mylord Gouverneur un séjour favori dans les temps des chaleurs; il avait fondé l'abbaye des Abattes où les habiles tireurs ne manquaient pas de se rendre. La présence de Mylord Keith dans cette région des sapins y avait attiré d'autres personnes. Un corps de musique s'était formé dans ce village où l'eau soufrée par sa vertu attirait de nombreux étrangers. Le botaniste allait y cueillir un rameau du sorbier à feuilles pinnatifides. Léopold de Buch s'y arrêta pour étudier le classique Jura avec ses nombreux *entonnoirs* et ses *tanes* à fond mystérieux, ou quand, le

parapluie à la main, son seul nécessaire de voyage, il allait démontrer aux habitants du Locle l'inutilité des fouilles entreprises dans la vue de découvrir de la houille. Le séjour dans ce gai et vert vallon convint au blessé. La vie tranquille et douce au milieu de cette population simple et accueillante lui rendit bientôt les forces et la santé.

Il se préparait au départ, quand un soir qu'il racontait le trésor pillé de Berne, les trois creuzers donnés pour acheter une corde au misérable qui en avait trahi la cachette, il tira un petit disque d'argent de sa poche, disant: Tenez! voici une pièce qui y a été trouvée et à laquelle était jointe une bande de papier portant ces mots: « Cette pièce est l'une des trente qui furent données à Judas pour prix de sa trahison. »

La pièce qu'il montrait avait en effet quelque chose de particulier. C'était, pour ainsi dire, un disque octogone, à côtes ou arrêtes effacées, mesurant 9 à 10 lignes de diamètre sur trois d'épaisseur et portant sur ses deux faces des caractères bien distincts que tout le monde prit pour des lettres hébraïques....» Dans ce temps-là sans doute on n'était pas fort aux Ponts sur les langues, cependant le Major qui, à la réception d'une grande feuille venue d'Allemagne, armoriée et couverte de latin, n'en avait pas deviné le contenu, ¹ fixa un regard

¹ C'était un diplôme d'admission dans une société savante.

pénétrant sur ces chiffres et dit: Ah! ce serait là de l'hébreu!

Le disque métallique passa de mains en mains. Arrivé dans celles de M^{lle} Marianne, fille du Major et la cadette de sept frères, celle-ci pâlit, puis s'écria avec une émotion visible: « Il me semble que la possession d'un objet tel que celui-ci doit réprimer tous ces instincts égoïstes qui quelquefois étouffent les bonnes voix qui partent du cœur de l'homme. »

Mademoiselle, reprit l'officier, cette pièce est à vous: elle vous portera bonheur!

Dès cette heure jusqu'à la fin de sa vie, Marianne porta toujours cette pièce sur elle enveloppée dans une petite feuille de papier jaune.

Personne ne connut les luttes qui naissent de ces disharmonies entre la conscience et les passions et que Marianne, comme les autres mortels, eut sans doute à subir. Les combats incessants dus aux éléments complexes qui entrent dans la nature de l'homme restèrent renfermés dans l'intimité de son être. Les actes seuls révélèrent qu'un grand travail intérieur se faisait en elle, et quand sa mère mourut quelque temps après, elle dit à sa fille en lui montrant ceux qu'elle laissait: Marianne, voilà ta famille!

La pièce que la jeune fille portait sur elle, était pour ainsi dire un talisman; non qu'elle attachât à la matière l'idée d'une vertu surnaturelle, mais

parce que cet objet était considéré comme un incessant rappel à l'idéal qu'elle se faisait de l'humanité. Et si parfois dans des cas douteux il lui arriva d'en consulter le son, ce fut en fin de compte la voix intérieure qui décidait de l'interprétation à donner au son du métal.

Vers l'an 1800, des embarras domestiques, puis peut-être un chagrin contenu, causé par la mort d'un fiancé engagèrent Marianne à accepter une place de gouvernante en Angleterre. Elle partit jetant encore du haut de la montagne un regard sur la vallée qu'elle quittait. Elle s'acquitta des fonctions qui lui furent confiées avec une scrupuleuse fidélité et revint au pays.

J'oubliais de dire qu'un jour, à Londres, elle remarqua dans une collection de monnaies orientales une pièce qui ressemblait beaucoup à celle qu'elle possédait. Elle fit à cette occasion la remarque suivante: « Celle-là du moins n'a pas passé par les mains du traître ! »

En 1810, Marianne repartit pour la Russie. Depuis Berlin elle faisait route dans la diligence avec un vieux major; quand celui-ci lui dit: D'où vient, mademoiselle, cet air inquiet et agité qui s'est emparé de vous et qui contraste avec une sérénité d'âme qui m'avait frappé? — Marianne hésitait à répondre. « Disposez de moi, ajouta le militaire, si je puis vous servir. » — Dans l'embarras où je me trouve, la question que vous me faites est une

inspiration du ciel. Je vais à Pétersbourg, ma bourse ne suffira pas!» — En ce cas à Königsberg, qui est le terme de mon voyage, vous voudrez bien accepter la somme complémentaire.

Marianne en la recevant tira de sa poche la pièce orientale et dit au vieillard: Je laisse un gage précieux entre vos mains. Gardez-le bien; je le retirerai bientôt. — Je le refuse, mademoiselle, mon adresse suffit.

L'année de guerre 1812 ramena Marianne au pays. Elle avait fait quelques épargnes qui, jointes à un petit héritage, la décidèrent à rester au milieu des siens.

Marianne avait des frères. L'un deux, peintre en miniature d'un talent distingué, avait été une de ces têtes ardentes qui, en 1792, s'en était allé à Morteau *enterrer la royauté et ériger des arbres de liberté sur un sol affranchi*.¹ L'année suivante il avait donné un cordial assentiment aux mesures du gouvernement français qui firent anéantir l'édition du premier almanach de Neuchâtel où l'infortuné Louis XVI était maintenu au nombre des potentats; puis, dans le paroxysme de l'esprit d'indépendance, il s'était aidé à dépendre une belle nuit les portes de l'église du Locle. Décrété de prise de corps pour ces méfaits et autres pareils, il s'en

¹ 1138 Neuchâtelois prirent part à cette fête patriotique, dont les curieux détails se lisent dans une brochure de l'époque: *Procès verbal de l'enterrement de la Royauté*.

était allé jouer le serpent dans les armées de la république « une et indivisible. » Le bon homme ne s'était pas enrichi sous les drapeaux et sa santé ne s'était pas fortifiée sous le régime des faveurs qu'attire l'uniforme. Or ce frère, qui arrivait au pays en même temps que l'ex-institutrice, était dénué de tout. Voyons, dit Marianne en faisant sonner la pièce, faut-il laisser mon frère sur le pavé ? Le métal rendit un son clair qui, cette fois, signifiait Non !

Elle établit donc son ménage à deux. Bientôt sans doute il fallut un peu serrer les cordons de la bourse. Quand de temps à autre on se trouvait à la gêne, on vendait quelque bijou, présent d'une reconnaissante élève, qui n'avait jamais été porté. Le vieux soldat faisait des cerfs-volants, tournait boules et quilles pour ses petits-neveux, jouait avec un feu juvénile la marche de Lodoïska qui, à Marengo, avait mené le régiment à la victoire. Sa sœur faisait le petit ménage, écurait, brossait, lavait en sermonnant le frère qu'elle entourait de soins quand des mots trop rudes ou trop crus sortaient de sa bouche. Elle vouait quelques heures à l'instruction de jeunes filles qui lui ont dû une honnête existence et faisait de son petit appartement une retraite vénérée, où jeunes et vieux aimaient à entrer, à la porte de laquelle Asor et Flore aimaient à venir gratter et où le pauvre trouvait toujours une main secourable.

Il me souvient qu'un jour Marianne allait déposer sur la table le plat du dîner. Entre une pauvre marchande de souliers. Au regard que l'étrangère jeta sur le rôti, la dame de la maison devina qui avait faim. Avez-vous dîné? lui demanda-t-elle avec un sourire plein de finesse et de bonté. L'étrangère ne comprit pas. Marianne, sans plus d'enquêtes, tranche sa part du plat odorant et la présente à la pauvre Alsacienne qui, dans l'effusion de sa reconnaissance, ne trouva d'autres mots à dire que: Ah! mama! mama! Dans ces occasions Marianne prétendait que la pièce rendait d'elle-même un son.

Toute bonne action porte sa récompense. Quelques jours après, une belle voiture s'arrête devant la maison qu'orne une tête de cerf. Les femmes se mettent au guichet, les hommes s'attardent, les jeux de l'enfance s'interrompent. Une grande dame sort du carrosse et demande où demeure M^{lle} ***. La voilà qui porte sa tourbe! Mademoiselle Marianne! criait-on, Mademoiselle Marianne! L'élève et l'institutrice ne tardèrent pas à se reconnaître.

Au moment du départ Miss *** fit tout à coup: A propos! avez-vous toujours la pièce à laquelle nous avons dû tant d'heureuses inspirations? — La voici! L'anglaise la prend, la fait sonner: Ma bonne demoiselle, ce son m'indique qu'une couple d'autres ne seraient pas déplacées dans vos mains;

elles seraient portées à la quittance d'une dette inextinguible qu'a contractée une élève qui fut parfois bien revêche.

Marianne émue ne put répondre. Les deux femmes se quittèrent et ne s'oublièrent jamais.

Marianne rendit l'âme avec la conscience d'une vie bien remplie. Le régent du village fit sur sa tombe une oraison que beaucoup de ceux qui la regrettaient n'entendirent pas. Les mésanges abandonnèrent bientôt la fenêtre hospitalière qui en hiver s'ouvrait toujours pour elles. Sa sollicitude n'avait pas oublié son frère. Quant à la pièce enveloppée dans du papier jaune, elle la légua à une personne pour laquelle elle avait conçu une haute estime. Cette dernière eut la curiosité de s'enquérir de l'origine de ce disque épais, couvert de signes indéchiffrables. La science numismatique répondit: Pièce originaire de Java, frappée l'an MLV de l'hégire.

II

Les noms et l'histoire.

Je suivais un jour avec un ami la vieille route qui conduit de Neuchâtel à Valangin. Arrivés au point culminant de cette voie aujourd'hui délaissée, mon compagnon de course me fit observer un rocher pétri de volutes et me dit en souriant: Si ces corps figurés ont été placés là pour indiquer l'âge de cette route, elle pourrait bien être une des plus anciennes de notre planète.— Vous faites l'histoire des évolutions du globe avec des coquilles, lui répondis-je; il me semble qu'au point de vue de l'histoire de l'humanité il y aurait dans les mots, dans les noms de nos localités des données qui ne seraient pas sans intérêt.— Donnez suite à cette idée, reprit-il, vous arriverez certainement à quelque résultat.

Il y a des mots qui, lorsqu'on veut remonter à leur origine, sont comme la révélation de la nature intime des choses, tandis que d'autres, parce que le sens interne est incompris, ne paraissent être qu'une désignation arbitraire de l'objet qui le porte. Prenez un nom: *Locle*, par exemple! Pour celui qui en ignore l'origine, le sens primitif, *Locle* est une agglomération de maisons groupées autour d'une église. Pour vous qui faites dériver ce mot de *loc* ou *lac*, le présent s'agrandit par l'imagination de toute une série de tableaux: Vous voyez arriver des colons dans une vallée sauvage dont le fond est submergé; vous voyez naître le *Verger*, puis des maisons dans les lieux élevés. Un jour ou un autre la ressemblance du nom de cette localité avec ces *loch* écossais ou irlandais vous frappe: Vous vous sentez les frères de ces peuples éloignés, etc. Ce mot *Locle*, qui a passé par plusieurs formes avant que d'arriver à sa constitution actuelle, n'en est pas moins la manifestation de la première impression que reçurent nos aïeux à l'aspect de ces lieux. Cette exhumation du sens caché des mots rentre dans le domaine de l'histoire.

Voyons les noms des différentes localités qui environnent *Neuchâtel*! Toute une série de faits appartenant aux origines, au développement de la ville semblent renaître à cette étude. *Saint-Nicolas*, fut une chapelle érigée par de pieux missionnaires sur des lieux vénérés des païens et arrachés au culte

des faux dieux : aux sacrifices à Neptune se substituent des invocations au patron que le nouveau culte donne au nautoniers. Le *Sart* (*Essert*) transporte l'imagination aux temps où la hache éclaircissait ces forêts de chênes, de châtaigniers ombrageant un sol qui élabore aujourd'hui des vins généreux. Aux *Parcs* se joint l'idée de troupeaux, de clotures protectrices de la propriété. Le *Mail*, ce bouquet de verdure au milieu des vignes brûlées sous le soleil de l'été et recouvertes de poussière, est la place où les aspirants à la succession de la duchesse de Némours venaient oublier leurs prétentions dans un jeu favori de ce temps.

Les rues, les places des grandes localités pourraient également servir de documents à l'historien. Mais élargissons l'espace ! prenons une carte où soit figurée l'aire cantonale ! Ici les *pierres-feu*, *pierres-fixes*, rappellent le culte simple qu'une race d'hommes à tête ronde (mongole) rendait à ses dieux ; là le nom d'une montagne, *Tête de ran*, dû à une ressemblance grotesque avec la tête d'un bélier, est l'indication des habitudes pastorales des Celtes. Avec les Romains, langues, mœurs, religion se modifient. Des routes, des vigies, des *villa* (fermes, métairies), des *cours* (clotures qui entourent l'exploitation rurale) naissent à la surface du pays. Puis arrivent les *Bourgondes* qui se répandent dans l'Helvétie occidentale, à laquelle ils donnent leur nom. Les libres hommes du nord fixent leurs

demeures dans les lots qui leur sont assignés. Bientôt le souffle de la liberté se répand ; à l'esclavage domestique se substitue le servage moins dur. L'église, dont la cloche appelle les populations à la prière, à l'instruction, au repos, seconde le mouvement en fondant des *moustiers*, des *chapelles* qui portent le nom d'un saint patron. La féodalité élève des châteaux au pied desquels se groupent des habitations, qui dotées de lettres de franchises deviennent des communes mûrées et le siège de puissantes corporations. Comme l'Etat, de nos jours, établit des écoles, des arsenaux, des voies de communication, etc., le prince, qui, à cette époque, était à la fois le grand justicier et le propriétaire du sol, fait construire des *foules*, des *fours*,¹ des *rebattes*, des *raisses*, ou *scies*, des *moulins*, sur des *Bieds* ou *Biefs* qui deviennent le nom général des cours d'eau des Montagnes. Peu à peu les hauts vallons s'ouvrent sous la main du défricheur qui prend possession de terrains sans maître particulier (*prises*). Le sol se couvre d'habitations isolées qui prennent le nom des premiers exploitants ou d'autres circonstances. Les *Verrières*, la *Ferrière*, etc. révèlent des indus-

¹ La Montagne eut aussi ses fours pour la préparation de la poix-résine. Le nom de *Four* est aussi affecté à une caverne au bord de l'Areuse, dans laquelle de récentes fouilles ont fait découvrir au milieu de poteries de l'âge de la pierre et de débris de repas de troglodytes, les restes d'une race d'animaux éteinte. (*Sus palustris*).

tries naissantes, comme *Martel*, la *Farvage*, la *Charbonnière*, etc. L'industrie agricole surtout est représentée par de nombreuses appellations: *Cerneux*, *Cernil*, *Cernier*, *Cernaie*, *Pâquier*, *Pâquis*, etc. Une *halle* établie à la Chaux des Taillères, sur les confins de deux territoires, donne le nom à une forêt. Des *Ponts*, une place d'abordage sur la Thièle (Landeron), qui facilitent les communications, deviennent des hameaux, des villes, à proximité desquelles s'ouvrent des *carières*, *tuilières*, *potières*, *marnières*, etc. Enfin l'industrie moderne arrive avec son cortège de nouveaux noms, et les *tunnels*, les *stations*, les *gares* improvisées sur le parcours des lignes ferrées deviennent des germes de localités que les circonstances sont plus tard appelées à développer.

C'est ainsi que se retrouvent documentés par les noms les principaux événements qui constituent notre histoire: diversité de peuples, de coutumes, de régime social, de croyances se révèlent au fond de ces formes sonores. Or le fait étant établi d'une manière générale, il nous restera par la suite à rechercher plus en détail à quelles circonstances particulières les noms de nos localités doivent leur origine, à classer ces noms selon l'intuition ou l'idée qui a fourni la dénomination et selon l'idiome auquel ils remontent.

III

Historique du mot Santier.

On s'étudie à reconstruire le passé : législation, coutumes, monuments deviennent l'objet d'études diverses. Mais la vieille langue qui s'en va, ce patois qui s'éteint ne trouvera-t-il point quelque main amie pour conserver à nos neveux la connaissance systématique de ses mots, de ses formes grammaticales ? Depuis qu'il est reconnu que la parole est le produit spontané de l'intelligent instinct de l'homme, il semble qu'il n'y ait pas une forme de langage qui n'ait sa valeur intrinsèque. A un autre point de vue, les mots par les variations d'acception qu'ils subissent, par les modifications, les substitutions que le temps amène dans leur emploi témoignent des mouvements qui ont lieu dans la société. Quand vers la fin du siècle passé l'industrie horlogère comptait beaucoup de ces praticiens plus soucieux de produire une pièce marquante

ou originale que de s'applaudir d'un succès mercantile, on donnait à l'horloger le nom d'*artiste*. De nos jours s'est substitué à ce mot une dénomination tirée de l'ingénieuse machine affectée à l'indication de l'heure. Or ce nom fait sans doute ressortir l'extension que la fabrique a prise et l'importance donnée par l'opinion à l'œuvre matérielle, mais il ne fait plus pressentir cette aspiration vers une perfection idéale du produit, qui caractérise encore quelques-uns de nos *artistes*. Ainsi se reflète dans le langage l'image des faits.

Mais occupons-nous de ces vocables qui se perdent, qui meurent, car la langue a aussi son cimetière. Déjà le mot *sautier* est l'un de ces trépassés. Or ce mot, qui est une provenance du sol, d'où venait-il? Quelles données historiques se rattachent à sa longue existence?

D'où vient *sautier*?

De *sauter*, répondra d'abord un écolier, parce que le *sautier* faisait *sauter* les gens ou les bourses.

La Grammaire des Grammaires qui fait dériver *motte* de *mot*, etc. fournit maint exemple d'étymologies qui ne valent guère mieux que la précédente. La similitude des sons ne suffit pas pour constituer une preuve de parenté, il faut encore, pour établir la filiation des mots, démontrer celle des idées.

Un de nos écrivains nationaux au lieu de faire remonter au vieux mot *soulte*, *soûte* le nom de cet ancien officier, le fait dériver du mot *psaume*. Ac-

cepons cette donnée, et recherchons par quelle série de connexions, par quelles transformations le mot *psaume* a passé pour former une descendance (*sautier*, *saulterie*) éteinte aujourd'hui. En grammaire, comme dans quelques familles, la progéniture est quelque fois moins viable que la souche.

Au sixième siècle on parlait encore latin à Arles, grande ville alors qui donna son nom à un royaume dont notre petit territoire fit partie. A cette époque le latin, le chant grec même retentissaient sous la voûte des temples de cette cité. Le *psaume* alors se nommait *psalma*. Avec le dogme chrétien ce mot se répandit, puis il se transforma.

En effet quand un peuple emprunte un mot à un idiome étranger, il lui donne une forme qui concorde avec les sons habituels de la langue qu'il parle; il le plie à ses habitudes orales. C'est ainsi que de *Bügeleisen*, *Garten*, *Sporn*, *Wilhelm*, *Schiff*, *Dachs*, *Griebe*, *Bube*, etc., nous avons fait *peuglisse*, *jardin*, *éperon*, *Guillaume*, *esquif*, *tesson*, *grabon*, *boueube* (mot patois, comme quelques-uns des précédents.)

Aux premiers siècles du moyen-âge la langue latine marchait vers sa décomposition.

Vers le douzième siècle les voix sourdes firent irruption dans la langue vulgaire et finirent par remplacer les finales sonores. Comme du patois *Comba*, *pierra* nous formons *Combe*, *pierre*, de même *psalma* se changea en *psalme*. Mais alors peut-être ce mot avait déjà subi d'autres altérations.

Valoir, falloir passent pour des verbes irréguliers parce que dans la conjugaison *l* du radical se change en *u* devant la consonne: il *faut*, il *vaut*, il *faudra*. (Or, soit dit en passant, le maintien de *l* dans les cas précités serait l'irrégularité). Au su de chacun les noms en *al*, *ail*, puis les mots *œil*, *ciel*, etc. métamorphosent cette lettre en *u* devant le signe de la pluralité; nous conservons même des adjectifs qui, selon l'initiale du mot suivant, se présentent sous double forme. Nous ne parlons grammair à des lecteurs peu disposés à faire un cours de répétition que pour les amener à formuler eux-mêmes une ancienne règle, à conclure que *l* devant une consonne agréait peu à l'oreille de nos aïeux, et que dans cette occurrence ils substituaient *u* à cette consonne linguale qui, devant la voyelle, est si coulante et si douce. Nous voici donc arrivés à *Psaume*. Mais ce n'est pas tout.

Chacun de nous a pu faire la remarque que dans les lieux isolés les usages, héritage des ancêtres, se maintiennent avec grande persistance. Le langage est une de ces traditions. Quand V. Hugo dit:

« Je haïs l'oppression d'une haine profonde »
il se permet un archaïsme encore tout vivant chez nous. Théodore de Bèze, cet ami de Calvin, s'il revenait dans nos Montagnes serait tout aussi ébahi de voir nos voies ferrées, nos grands villages que d'entendre qu'aujourd'hui on ne suit plus la règle grammaticale qu'il formulait en ces termes: *P*

initial devant *s*, devant *t* jamais ne se prononce. Ce savant professeur, dont quelques-uns de nous suivent encore la règle, prononçait *saume* comme *tisanne* (anciennement noté *ptisanne*): il abattait l'initiale. Sous cette forme orale, le mot *psaume* conduit bientôt à *sautier*.

Une loi bienveillante impose aujourd'hui à tous les jeunes membres de la société la fréquentation de l'école. Jadis n'apprenait pas à lire qui voulait. L'habitant d'une paroisse qui savait son A B C était dans les assemblées des fidèles, chargé de porter le chant des psaumes, de lire les évangiles. Pour désigner cet officier on ajouta au mot *psaume* une désinence dont la valeur est bien connue. On eut donc *psautier*. C'est de la présence de cette lettre étymologique dans l'ancienne orthographe de ce mot que s'établit la filiation. Plus tard l'écriture élimina ce signe initial. Nous voici donc à *Sautier*.

Dans les anciens temps, comme de nos jours, il y avait des prêteurs et de mauvais *débteurs*. Une créance ne pouvait être remise pour la faire valoir entre les mains d'un homme pour qui l'œuvre de la plume était un mystère impénétrable. On la confiait donc au *psautier* ou *sautier*, comme on disait. C'est ainsi que la nécessité fit, dans notre pays, d'un chantre paroissial un agent de la justice. Ce fonctionnaire cumulait des emplois sans doute fort lucratifs, car un beau jour il fallut dé-

doubler. Alors le nom désignant les fonctions cléricales fut, par habitude, par mégarde, conservé à l'homme de la *saulterie*. Cet employé, nous le nommons aujourd'hui *huissier*, lequel mot dérivé de *huis* s'écrit, ainsi que ce dernier, avec un *h* initial, lequel signe s'est glissé dans l'orthographe dans le temps où la mode y réclamait l'ampleur des syllabes.

IV

Deux lettres.

LA LETTRE T.

Notre patois ne craint ni les pluriels en *als* ou *ails*, ni les singuliers en *au*; il aime les intercalations euphoniques de *s*, de *t*, qui, dans l'occurrence, ne désagrèent pas à l'oreille, mais qui se présentent dans des cas que prohibe la langue littéraire. Aussi quand le campagnard laisse le vieux langage, cet idiome familier à *Pommé*, à *Motté*, qui forment son attelage; idiome qui l'accompagne aux champs, aux bois, l'intermédiaire de mainte transaction, l'interprête d'intimes affections, quand, disons-nous, le campagnard laisse son naïf langage pour rendre sa pensée en termes et en formes académiques, il transporte facilement dans la langue cultivée des usages réservés à l'instrument des communications domestiques. La tenacité de certaines

habitudes l'emporte sur les lois de la grammaire. Le français, dans cette occurrence, a joué vis-à-vis l'idiome vulgaire le rôle du gentilhomme vis-à-vis le campagnard.

Dernièrement un paysan s'exprimait disant: il *va-t-encore...* Et les auditeurs de rire ! Mais ne prêtent-ils point au ridicule, les rieurs qui prononcent un *fisse*, la *feuille d'avisse*, du *marque* de café, etc. ?

Je ne vous entretiendrai pas, ô lecteur, de la vieille chanson rajeunie voici 150 ans du nom de Marlborough et qui a conservé ses antiques liaisons: *s'en va-t-en guerre, reviendra-t-à Pâques ou-s-à la Trinité*. Il y a de l'histoire là dedans, mais restons dans le pays !

Vous rappelez-vous, lecteur grisonnant, l'ancienne chanson qui se chantait le premier de Mai à Dombresson ? Ce jour-là les enfants en habits de fête et formés en longue colonne s'en allaient sur un air monotone présenter à chaque porte une escarcelle et un panier où se déposaient des dons destinés à un joyeux repas. Ce jour-là on oubliait le *gouenne*, la *ranguille*, le *paleu* et tous ces jeux qu'évoquent sur la première place sèche les chauds rayons du soleil du printemps: ces *estoclets*, ces *marbres*, ces *poules* (ténébratules) qu'une ardeur longtemps contenue se plait à exposer à la lumière renaissante. Or au premier de mai, les enfants se rassemblaient à heure matinale et se formaient en colonne. Quand le *mai* (hêtre) était ouvert, qu'il

avait déployé ses bourgeons hivernaux, les filles se plaçaient en tête de la bande joyeuse, sinon les garçons avaient le pas. Et tous allant de porte en porte, chantaient en secouant les rameaux :

Bon ! Bon ! voici bon
Les garçons de ce village !
Bon ! Bon ! voici bon
Les enfants de Dombresson !
Que voulez-vous nous donner
Pour mettre dans nos paniers ?
Les œufs sont bien bons !
Nous mettrons le beurre au fond !

Le chœur, après un don, reprenait :
Dieu bénisse cette maison,
Les lattes-*t*-et les chevrons
Et tout ce qui *ia-t*-aux environs !

Le nom de l'auteur de ces rimes n'a pas passé à la postérité. Le poète, on le sent, ne parlait pas sa langue native: le patois eût élaboré une sève plus chaude, plus forte. Peut-être au reste, comme pour les poésies homériques, l'œuvre fut-elle collective. En tout cas il serait curieux de savoir si cette broderie moderne ne repose point sur un canevas plus riche en images et en sentiments et que, pour peu qu'on soit antiquaire, on pourrait faire remonter au temps des druides. ¹ En attendant, à la manière dont se prononçait la nasale dans les mots *bon ! bon !*

¹ Jusqu'à ce jour nous n'avons point réussi à constater dans notre pays l'existence d'une ancienne poésie populaire.

Dombresson une oreille peu exercée aurait reconnu que les Dombriciens sont d'origine francomtoise.

Mais ce *t* dans *il y a-t- aux environs*, d'où vient-il ? Pourquoi l'intercale-t-on dans ce cas et autres pareils ? Voici une explication puisée dans la *Grammaire Nationale* : « Dans la *Vie des Saints de Bretagne*, imprimée en 1637, on voit souvent le mot *va* imprimé avec un *t* final devant la voyelle et devant la consonne. On lit en marge : *St-Hervé vat à l'école, il vat trouver son frère, il vat voir sa mère*, c'est sûrement pourquoi le peuple prononce ce *t* devant une voyelle et dit par exemple : *il vat en ville*. »

On tirera de cette démonstration toutes les conclusions qu'on voudra, mais à coup sûr, il y a eu dans *il va*, une regrettable spoliation, dont l'effet dans *il y a aux environs*, tel que nous le notons actuellement, se traduit par un hiatus, lequel provient de la dénudation de la voyelle que *t* couvrait autrefois. Cette lettre, qui a des fonctions grammaticales multiples, est le signe caractéristique de la troisième personne du singulier. Après *e* muet et *a*, dans quelques temps, *t* ne s'attache plus à la voyelle, sauf l'interrogation où il rentre dans ses droits. Mais dans ce cas une mode inconsiderée en masque la valeur logique. On écrivait autrefois *aimet-il*. Comme *et* a pris aujourd'hui la valeur de *e* ouvert, ¹

¹ Réservons cependant le mot *cet* qui, tel qu'il est prononcé par le peuple, indique bien positivement que *t* a été ajouté à *ce* comme lettre euphonique : *ce t ami*.

on a cru devoir mettre la consonne à part : on a écrit *aime-t-il* pour *aimet-il*. On a fait de même pour *aima-t-il*, *finira-t-elle*? *a-t-il*? etc.

Aujourd'hui le premier mai ne se célèbre plus. Jadis, ce jour-là on allait se féliciter, se souhaiter la bonne année, ¹ comme aujourd'hui le premier janvier. La nuit de ce jour-là on faisait des réjouissances autour de grands feux allumés en plein air. Longtemps encore après la disparition des rites païens il se trouva des femmes qui attachées au culte des ancêtres et fidèles aux usages traditionnels, allaient dans les lieux retirés commémorer la solennité de ce jour. Ce furent ces *sorcières* qui chevauchant dans les airs sur un manche à balai ou sur un maigre chat noir allaient célébrer le sabbat dans ces lieux écartés que nos bisaïeux dans leur superstitieuse terreur entouraient d'ombres menaçantes. De leur temps on signalait à la vindicte publique les gens qui avaient les yeux rouges, signe manifeste de relations avec les esprits des ténèbres. Toutes ces superstitions, ces chimères, ces terreurs s'en sont allées où s'est réfugié le *t* de *il va*, *il a*.

LA LETTRE S.

Cadmus, dit le mythe, sema des dents de dragon et il en naquit des hommes? Qu'étaient ces dents?

¹ La tradition a maintenu cette coutume du jour de renouvellement de l'année gauloise longtemps encore après l'introduction du calendrier romain.

— Les lettres qu'il inventa. — Qu'étaient ces hommes? — La parole, la vie rendue aux signes semés. Neuchâtel doit à l'invention de Cadmus une loi dont bien des gens ne conçoivent guère la portée : savoir la gratuité de l'enseignement primaire et la fréquentation obligatoire de l'école.

Cadmus n'a pas procédé arbitrairement pour figurer les sons. Articulez *sss...!* le bout de la langue fléchie s'appuie contre le palais à la racine des dents; la forme qu'affecte ce muscle flexible pour produire *s....* a été reproduite dans le signe choisi par le premier semeur de dents pour figurer ce son.

Quel son est *s..?* C'est un son sifflant dont l'énergie et la durée peuvent être modifiées, un son qui sans appui vocal forme interjection et impose silence. Ainsi que *t* dans *ne voilà-t-il pas, il y a t aux environs*, etc. *s* est une lettre euphonique dans *entre quatre s yeux*, etc. Comme signe grammatical, *s* indique la personne dans les verbes, la pluralité dans les noms; *s*, en outre, fut autrefois signe de cas (sujet, régime indirect). Ces faits rendent en partie raison des singularités orthographiques qui se présentent dans cette ancienne devise: *A cuers vaillants, riens impossible*.

Fils prononcé avec *s* exprime la tendresse, disait-on à un de nos campagnards — Comme *s* entendu dans *régistre* exprime bien le mouvement d'une plume criarde, répondit-il.

Comme signe de pluriel *s* figure plus régulièrement dans le tracé qu'il ne s'entend à la prononciation. ¹ Ce signe de pluralité ajouté à un mot rend longue la syllabe qui le porte, dit un grammairien. L'usage oral de notre pays ne confirme pas cette règle. ²

Le grammairien qui, comme Chapsal et Noël, Larousse, etc. se contente d'être simple notaire des usages du jour, dit: On ajoute *s* devant *en* et *y* à la seconde personne de l'impératif des verbes en *er*. Comme *s* est la caractéristique de la seconde personne, le grammairien qui serait l'interprète de l'esprit de la langue s'exprimerait en ces termes: Le tracé ne réclame plus *s* à cette seconde personne dès que l'euphonie n'en exige pas

¹ Nos ancêtres ne paraissent pas avoir entouré ce signe de pluralité de beaucoup de considération, témoin ces vers inscrits sur une chaire de l'église du Landeron:

Farel prêchant en cette chaire
Un jour avant la passion
Fut assailli à coups de pierres
Par filles et femmes du Landron.

² Le fait est que, dans toute syllabe terminée par un *s* qui se lie au mot suivant, la voix pèse volontiers sur la voyelle pour expulser le surplus d'air qui donnerait trop d'énergie à la liaison. Cette observation conduira le lecteur curieux à s'expliquer pourquoi, joint à une articulation faible, *s* perd de son énergie (*Lisbonne, Asdrubal, Alsace*, etc.), comme aussi pourquoi, devant une sifflante forte, une articulation faible s'aiguise. Dans *absorber, absorption, obtenir*, *b* devant la lettre consécutive devient *p* pour l'oreille. C'est un fait analogue.

l'emploi. Avec une règle ainsi formulée l'enseignement prend une tout autre physionomie.

Formulons d'une manière plus générale la règle donnée (page 25) par T. de Bèze : *s* formant avec une autre consonne l'entête d'un mot donne lieu à une modification d'initiales : *Schiff*-esquif, *Sporn*-éperon, *Schale*-écaille, *Shah*-échec, *Slave*-esclave, *Scala*-échelle. Nous avons *scribe* et *écrivain*, *étrangler* et *strangler*, *spirituel* et *esprit*, etc. Comme une coquille révèle l'âge d'une roche, de même une lettre révèle l'âge d'un mot : *st*, *sp*, *sc* appartiennent à des importations récentes. On ne trouve pas en patois des mots qui commencent par ces initiales. D'après ce qui précède *Epagnier* pourrait provenir de *sphagnum* (mousse).

Le français aime les sons sifflants, puisque sur cent lettres, *s* figure neuf fois en moyenne. La case du compositeur est toujours bien fournie de ce caractère, mais ce n'est pas là une raison suffisante pour réveiller ce son partout.

Quelques personnes prononcent *des mœurse*, *des verse touchants*, *un fils tendre*, etc. Dans ces occurrences le réveil de *s* équivaut à *sp*, *st* au commencement des mots. Malheureusement ceux qui ne parlent pas comme on écrit ne savent ni se défendre ni renvoyer la balle aux adversaires. Dans une pièce de théâtre une servante donne à son patron le jour de son anniversaire *un rasoir avecques un cuir* (de là provient la locution : faire un cuir). Les

rieurs oublient l'ancienne notation *avecques*, et la pauvre servante qui parlait comme ses ancêtres, sans se soucier de l'orthographe du jour, se fâche tout de bon.

S n'exprime point dans la langue rustique les affections maternelles; il ne rend point non plus, en sonnant dans *cataplasme*, les vertus émollientes dont la nature a doté les mauves et la graine de lin. *S*, qui dans le patois est peu usité comme signe spécial de pluralité, partage avec quatre autres lettres *t*, *l*, *j*, *n*¹ les fonctions que toute langue bien faite assigne à certaines articulations pour alléger le passage d'une voix à une autre. Mais revenons au français!

S a souvent été ajouté à un mot comme véhicule de liaison. De nos jours ce signe intermédiaire est encore mobile dans *jusques*, dans *vingt*, dans *même*, etc. Mais il s'est fixé dans quantité de mots, par exemple: *Vaumarcus*, *Arins* (St-Blaise). *Chésard* se nota jadis *Chezas au Val de Ruy*; c'était du temps que l'eau de *Fontaines* faisait des cures merveilleuses. *S* de *Chézas* était-il euphonique, était-ce un signe de pluralité?

St.-Sulpice a longtemps hésité, pour armer ou revêtir sa finale *y*. Ce signe mis pour *ij* fournissait

¹ Signalons ce dernier cas qui est assez curieux tout en faisant observer que la notation est arbitraire pour tout idiome que la plume n'a pas cultivé.

I vivroue mil an qu'i ne reubieroue pa la balla boussée qu'ije passa a *n* oyant mon gran père, etc. (Voir la *Saboulée*.)

un moyen d'éviter un hiatus. Plus tard on eut recours à *t*, à *s*. La terminaison actuelle *ce* rappelle mieux l'ancien *Sanctus Surpiscius*. Dans le mot *Brot*, jadis *Broch*, on a préféré *t* à *s* pour évincer une finale peu usitée en français, mais qui révèle sur notre sol l'existence d'une colonie allemande antérieure à l'époque où le comte de Fénis chantait dans ses vers l'amour et les combats.

Nos ancêtres ne paraissent pas avoir bien connu la distinction que fait la grammaire actuelle dans le mode de désignation de la pluralité des noms patronymiques et des noms communs. Notre pays, dans sa partie occidentale surtout, comme aussi la haute Bourgogne, offre nombre de localités qui doivent leur dénomination à une prise de possession territoriale par une famille de défricheurs : Dans les *Cudres*, les *Jordans*, les *Prés-Rolliers*, les *Jeannets* *s* est entré dans la notation de ces noms, tandis que, noté selon les prescriptions académiques, le nom propre reste invariable dans : les *Champs-Berthoud*, les *Cluz-Champod*, les *Leuba*, etc.

Nous ne trouvons plus dans la notation actuelle ces instructives rivalités de notation qui jadis faisaient écrire *Bevez*, *Bevex*, *Moustiers*, *Mostiers* au *Vautravers* ou *Vatravers*, *Pontailier* au *Valarlier*, etc. La langue écrite comme la langue parlée, comme les relations sociales, les droits et les devoirs, tout au moyen-âge était incertain et

soumis à litige. La subordination à une règle ne pouvait être un fait général à une époque où les lois de la langue n'avaient point été formulées. Quand l'imprimerie vint répandre l'œuvre de la pensée, aux libres allures des plumes individuelles se substitua la régularité de notation qui est l'*orthographe*. Avec l'orthographe la prononciation s'est fixée. Nous avons eu occasion de remarquer que le progrès qui s'est opéré au profit de celle-ci a pu devenir parfois une cause de souffrance pour l'oreille.

Mais, se demandera peut-être maint lecteur, les lettres donnent-elles vraiment une physionomie aux noms d'une époque, aux mots d'une langue ? Au lieu de démonstrations, citons un fait ! Voici un siècle qu'une famille du nom de *Mara* vint s'établir à Boudry où elle donna le jour à un enfant dont le nom est inscrit en lettres de sang dans l'histoire. L'addition d'un *t* au nom italien fut comme le masque qui donne à celui qui le porte le caractère d'une figure empruntée ; cette finale a déguisé la nationalité du réfugié sarde.

V

Traditions neuchâtelaises.

Si la tante Calame vivait encore, ce serait bien à présent qu'elle nous raconterait!..
(Troisième lettre au Cousin David)

Le lecteur qui jusqu'à présent nous a suivi bénévolement dans nos déductions grammaticales, sera sans doute à même de prononcer sur l'authenticité de l'orthographe d'un quatrain, fleuron d'une tradition dont mainte feuille jusqu'à ce jour a défrayé ses abonnés.

Il existait au commencement du 14^e siècle près de *Viliez au Val de Reuil* une vigie ou brétèche nommée Hocquincourt, laquelle était confiée à la garde d'un aventureux châtelain. Plus d'une fois il était arrivé que l'homme lige du comte, prétendant le pays menacé, était tombé à l'improviste l'épée à la main sur les voyageurs et les marchands en passage et les avait mis à rançon. Ces faits étant parvenus aux oreilles de Raoul

de Neuchâtel, celui-ci pour faire droit aux plaintes de ses sujets, résolut de raser la forteresse.

Le châtelain eut vent de l'expédition qui se préparait. Il supputa les chances de salut et déserta avec armes et bagages la tour à l'entrée de laquelle il appendit un écriteau portant :

N'ouvrez pas cette porte ,
Crainte de vous blesser ;
Car tout mon or j'emporte
Sans rien vous en laisser.

Le corps expéditionnaire arrivé devant la place poussa sans obstacle la reconnaissance des lieux jusqu'au fatal écriteau. La cloture ne tarda pas à céder sous les coups de la hache. Dans ce moment un coup d'une arquebuse mise en jeu par quelque ressort caché vint frapper deux des assaillants. Meubles et trésors, tout en effet, avait disparu. Hocquincourt fut rasé. C'est sur cette place que trois siècles plus tard un paysan labourant vit tout à coup le coultre mettre au jour d'anciennes monnaies sur un sol qui offrait à la charrue une résistance inaccoutumée.

Mais — et telle est la question qui nous préoccupe — avons-nous vraiment assez de traditions pour justifier la suscription qui figure en tête de cette esquisse ?

La Suisse allemande est riche en récits mythiques ou allégoriques, en légendes, en souvenirs historiques. Le sol de notre canton ne paraît pas

avoir été aussi favorable à cet essor de l'imagination auquel se complait l'enfance des sociétés, ou s'il le fut, l'esprit des colons a été absorbé, la fantaisie éteinte par les travaux de la prose de la vie. Tandis que le domaine fertile en fictions poétiques, en naïfs récits commence à l'emplacement de l'ancien Neureux, à la frontière orientale du canton actuel (p. ex. Douanne, Jolimont (Julemont), Ile de St-Pierre, etc.) nous trouvons à l'ouest de la Thièle peu de ces légendes pieuses ou profanes qui charment parfois la prosaïque actualité.

Neuchâtel n'a pas de mythologie qui lui soit particulière, mais au moyen-âge, comme les populations jurassiennes, il peuplait les ondes, les solitudes, les cavernes, les rochers d'êtres fantastiques, créations de la peur ou de la confiance; le *Servant*, esprit familier des agrestes habitations, le *Luton*, protecteur des chevaux mal tenus, le *Mano* résidant dans les eaux, ont laissé quelques souvenirs. *Auvernier* a conservé la tradition d'une *femme blanche* dont la rare apparition est un message de mort. Ostervald a recueilli avec sollicitude le récit légendaire de la *Vuivra*. Il n'y a presque pas de pays où la tradition du serpent ne soit connue. La version neuchâteloise se distingue de celle de la voisine Franche-Comté, où la *Vuivra* est aussi connue, en ce que, au-delà du Jura, le monstre a un œil formé d'une émé-

raude qui enrichit celui qui l'emporte au péril de sa vie. Elle présente en outre quelques variantes que le récit populaire peut devoir à quelques circonstances locales. Mais là où le dragon veille, là aussi sont richesses enfouies. Non loin des Verrières se voit une ruine où gisent des trésors cachés. Tout à proximité, les Fées, ces déités dont les contes, délices de l'enfance, se perdent dans la nuit des temps, ont donné leur nom à une de nos grottes qui fut connue longtemps avant la description qu'en donna Zschokke. Le spécifique souverain contre les charmes, les maléfices, les incantations, l'ail à neuf tuniques,¹ si rare dans notre canton, n'a pu préserver le pays de l'invasion des légions satanniques du moyen-âge. Dans le Vignoble, comme dans les régions supérieures, des prés, des places conservent le souvenir des sorciers dont le nom est consigné dans de poudreux actes judiciaires. Enfin le prince des malins esprits, cet être multiforme, si populaire au moyen-âge et qui parfois fit de bonnes actions, a élevé à la *Molière* (Locle), avec sa prestesse habituelle, une maison qui existe encore.

Les traditions historiques sont-elles sur notre sol moins rares que les pieuses légendes? Boyve dans ses *Annales* nous a conservé plusieurs anciennes transmissions orales remontant à des époques reculées, et dont le fond peut paraître plus ou

¹ Allium victorale.

moins authentique. L'auteur du Musée historique de Neuchâtel et Valangin a également cherché, en répandant du jour sur nos antiquités, à conserver les traits de physionomie du vieil idiome, à rafraîchir des souvenirs qu'éteignait l'actualité. Tandis que le langage pondéré du vers a récité plusieurs de nos légendes, ¹ la verve populaire, insoumise au rythme, mais enjouée et maligne a, dans la *Saboulée*, consigné les souvenirs de l'âge héroïque de la Montagne.

Telle est à peu près la glane ténue dont, jusqu'à ce jour, se forme notre mince récolte. Il est sans doute encore réservé aux amateurs plus d'une trouvaille d'anciens documents de superstition, mais aussi de la vie intime de nos ancêtres, de recueillir encore sur le sol de la patrie maint récit qui n'est guère connu au-delà de l'ombre du clocher. En attendant les études et les recherches de faits propres à jeter quelque jour sur l'ancien état du pays et de ses habitants, nous publions un récit fait à l'enfance par une vieille anabaptiste et auquel la couleur locale, bien qu'un peu altérée par une bouche étrangère, fait peut-être aussi peu défaut que le cachet d'antiquité que revêtent certaines croyances.

Sur la rive droite du Doubs, à quelque distance des Planchettes était une fois une maison

¹ De Sandoz Travers, Caumont, d'Yvernois, etc.

qu'on nommait « Chi Samié » (Chez Samuel). Un père, deux fils et une fille en composaient les habitants. Les hommes étaient bûcherons en hiver, charbonniers en été. Le *coussin*¹ et les soins du ménage étaient la part de travail dévolu à la fille.

Joséphine, la charmante enfant de celle qu'on avait nommée *la belle de la forêt* était sage et non moins avenante que feu sa mère. Elle venait de se fiancer à David, fils d'un homme habitant le flanc opposé de Pouillerel. Les annonces avaient couru, les fiancés avaient meublé leur future demeure, et *monté* leur ménage. Mais entre l'envers et l'avvers des monts, des génies hostiles favorisaient peu les alliances; par fois même ils fomentaient des occasions de discorde entre les deux versants.

Il arriva donc qu'un jour les pères des futurs époux se rencontrèrent dans des *montes* ou *mises* de bois où le père de David l'emporta sur son concurrent. Dès ce moment une haine violente se fit jour dans le cœur de Samuel et de ses deux fils. Des menaces furent proférées contre David et le mariage fut déclaré rompu par les trois hommes. Joséphine alors fit avertir son fiancé de se tenir sur ses gardes. Dans une entrevue ménagée entre eux il fut convenu qu'elle abandonnerait la maison paternelle pour se rendre

¹ La dentelle.

chez une amie et se présenter à la bénédiction nuptiale. Ce jour-là David vint à sa rencontre.

A peu de distance des Planchettes est une de ces *tanes* dangereuses dont jamais la lumière du jour ne vit le fond. Le sentier menait les fiancés au bord du *Pécreux* ou *Mauvais trou* où quelques jours auparavant une vache avait disparu. Ce fait avait donné lieu à mainte interprétation. « Les mauvais génies, disait l'un, qui font tarir le lait des vaches, qui ouvrent clandestinement les clédarts (barrières) ne sont pas étrangers à cet événement. » — C'est, reprenait un autre, quelque servant frustré de sa pitance journalière de lait, qui dans sa colère a retiré au fond du Pécreux l'animal qui le nourrissait. David et Joséphine arrivés à la hauteur de la Tane s'approchèrent de l'ouverture béante. Un esprit malin, le Mano, détache un coupon de dentelles du panier que celle-ci portait. Il tombe : les fiancés veulent le retenir et tous deux disparaissent dans l'abîme où la mort les a réunis.

VI

Cartographie neuchâteloise.

Comparons aux vues actuelles de nos différentes localités habitées les feuilles dues au burin d'un artiste du siècle passé, dont les talents sont héréditaires (Girardet), ou celles qui proviennent de Labaume, de Hegi, Barbier, Jeanneret et Baumann, etc., ou mieux encore celles qui sont sorties plus tard de l'atelier d'un de nos compatriotes, qui fut un des premiers à appliquer le procédé de Sennefelder (Nicolet). Quelles différences ! Quels changements ! Le Locle ne se reconnaît plus qu'à la vieille tour debout depuis trois siècles. La Chaux-de-Fonds s'est étendue au loin sur des terrains où Jaquet-Droz, Léopold Robert et bien d'autres dont les noms sont oubliés, se livrèrent aux joyeux ébats de l'enfance. Déjà

le nouveau plan de Neuchâtel, qu'à plus d'un point de vue il est curieux de comparer à celui récemment découvert de 1359, fait pressentir des bâtisses qui vont s'ajouter à des quartiers naissants.

Mais non-seulement les localités habitées changent, mais l'aspect général du canton subit chaque année pour ainsi dire des modifications. Si dans l'histoire du pays l'agglomération ou le groupement de certaines parties autour d'un noyau central trouve sa raison dans la configuration du terrain, et est basée sur des relations naissant de la constitution physique d'une contrée, il est d'autres faits dûs au développement de la population et des besoins nouveaux, dont le résultat est la transformation de la surface du sol. Une carte dressée voici vingt ans par un de nos studieux et infatigables compatriotes (M. Matile) sur les données du cartulaire de Lausanne au 13^e siècle, ne présente au nord de Dombresson et St-Sulpice que des terres incultes et sans noms. Mais prenons un travail qui porte tous les caractères du temps où il a été fait : Voici une carte du 16^e siècle où sont figurés les trois lacs jurassiques et les contrées environnantes. ¹ On croirait que dès lors les terres, les eaux ont éprouvé une de ces terribles révolutions, une de ces catastrophes qui bouleversent la surface du globe. Le Landeron,

¹ Cette carte est tirée de la Cosmographie de Munster, Bâle 1550.

p. ex. est à l'est de la Neuveville, l'Areuse, sous le nom de Watterweg, se dirige en ligne droite de sa source à son embouchure, etc. Au reste chacun sait que la cartographie, pas plus que l'horlogerie, n'est arrivée de prime abord au degré de précision qui se révèle dans les produits actuels.

Neuchâtel fut toujours représenté dans les cartes de la Suisse et souvent dans des cartes partielles des contrées jurassiques ou romandes. Ce n'est qu'en 1626 que nous trouvons une première carte spéciale du pays, laquelle fut jointe par Savary au plan d'Henripolis, ville que Henri II se proposait de bâtir près de Marin. Une carte en minimes dimensions, publiée en 1661 par Samson d'Abbeville, ouvrit la voie à des publications plus importantes. En 1694, parut en deux feuilles ornementées, la *carte de la Souveraineté de N. et V.* par D.-F. de Merveilleux, géographe qui publia plusieurs ouvrages et qui acquit un certain renom.¹ Quelques années plus tard (1699) une nouvelle cartée dédiée au prince de Conti parut dans l'Atlas de Le Fer. De nombreuses publications virent le jour dans le courant du 18^e

¹ *Introduction de la Géographie universelle*. La Haye, 1706. Ajoutons que la sollicitude vouée aux études géographiques a produit à N. des ouvrages qui, au point de vue de l'enseignement scolaire ou de la science, n'ont point passé inaperçus: Ainsi: *Géographie historique* d'Ostervald, Berne 1761; *Précis de géographie comparée*, Neuchâtel, 1831, etc.

siècle. Ce furent en grande partie des réductions, des rectifications ou des contrefaçons du premier ouvrage de *Merveilleux*. Cependant après *Zach*, *Chatelain*, etc. on peut citer l'œuvre de *Merveilleux*, de *l'Isle* et *Clermont* qui fait honneur au burin de *Glabach*. Toutes ces cartes sont devenues rares et il est à regretter que nos bibliothèques publiques ne puissent pas toujours satisfaire la curiosité des amateurs. ¹

Au 18^e siècle Neuchâtel avait commencé à

¹ Citons pour les amateurs :

- 1707. Mole, contrefaçon de la carte de Merveilleux.
- 1708. Carte in 4^o de Merverveilleux.
- Etats du Comté de N. et V.
- ? Carte du Comté de N. et Bienne. } par Zach et Chatelain.
- Principauté de N. et V. }
- 1720. Carte de la Souveraineté de N. et V. dressée sur les mémoires de Merveilleux, par G. de l'Isle.
- 1745. Carte de Merveilleux rectifiée par de Merveilleux.
- 1778. " " " " " Homan.
- 1779. " " " " " Clermont.
- 1781. " " " " " Girardet.
- 1781. La Suisse romande par Mallet.
- 1783. Carte de Merveilleux de l'Isle et Clermont.
- 1807. Le Comté de N. avec une partie du canton du Lemane et de Frybourg, par Weiss.
- 1807. Carte de la Principauté de N. par Ostervald.
- 1808. Carte de Hegi, d'après Ostervald.
- 1805 à 19. Berne, Bâle et N. par Buchwalder.
- 1822. Carte de Keller, etc.
- 1857. Carte de Mandrot.

NB. Nous n'avons rendu compte dans cette notice que des cartes publiées avec un millésime ou dans un format qui n'exclut pas tout détail.

prendre sur le papier une ressemblance avec la configuration que lui donnent les tracés actuels. Il était réservé à un homme dont la famille a illustré notre pays d'en dresser une carte qui atteignait pour ainsi dire à la perfection. Etablie avec une exactitude et une clarté qu'il sera toujours difficile de surpasser, elle a laissé dans l'oubli les travaux antérieurs de Mallet, de Weiss où, en général, la Principauté est représentée avec les contrées limitrophes. Cette carte, qui a été maintes fois reproduite en dimensions réduites, multipliée par des auxiliaires de reproduction moins dispendieux que le burin, a servi de base aux publications de *Hegi*, de *Buchwalder*, *Keller*, etc., où Neuchâtel, il est vrai, ne figure pas toujours isolément.

La première édition de la carte originale d'Ostervald avait exigé de longs travaux préparatoires de mensurations de distances et de hauteurs. Elle parut à une époque où des hommes pleins d'ardeur travaillaient à dresser l'inventaire des richesses naturelles du pays. Pour la première fois l'altitude des lieux était indiquée dans une précieuse légende. En 1837 parut une seconde édition, augmentée du territoire nouvellement acquis du Cerneux-Péquignot. Le soin avec lequel cette carte fut dressée permettra à nos neveux de juger des grands changements survenus depuis sa publication dans l'utilisation des terrains.

Les travaux relatifs à la configuration extérieure du sol paraissaient terminés, quand une carte du fond du lac, dressée par les soins de M. A. Guyot, vint en 1838 compléter le relevé topographique du pays. A cette époque M. de Montmollin rendait par des profils et des surfaces diversement coloriées, la nature géologique des roches dont se compose le sol.

Ce résumé ne serait en quelque sorte pas exact si l'on oubliait de mentionner le beau relief du canton, fait par M. Ibbetson, œuvre de patience et d'exactitude, que conserve le Musée de Neuchâtel.

Mais rien n'est stable en ce monde. Bien que l'aspect général de la surface terrestre reste le même, les agglomérations d'habitations s'accroissent, certaines cultures s'étendent, des cours d'eau se redressent. Dans des passages où naguère on grimpait au moyen d'une échelle, se tracent sur une minime pente de larges et belles routes; de plus puissantes artères de communication s'établissent à travers les montagnes. L'Atlas fédéral, chef-d'œuvre de la cartographie moderne, et spécialement la carte due à M. de Mandrot rendent perceptibles à l'œil les changements que 20 ans ont produits. On aime à suivre sur ces tracés ces lignes ondoyantes qui rendent si bien par la gradation de la lumière le relief du canton; on aime à voyager en imagination dans ces lieux connus

ou inconnus où le dessin rend avec tant de détails les divers accidents du sol, et l'œil parcourt à l'aise sur cette surface unie ces terrains où un point culminant est souvent peu distant d'un profond vallon.

Mais entre ces œuvres exécutées sur de grandes dimensions ¹ et les cartes en minime format plus accessibles aux bourses légères, il manquait un terme moyen. La carte éditée par la Société d'Utilité publique vient remédier à un besoin réel. Si au point de vue de l'exécution artistique, cette carte ne rivalise pas avec les précédentes; si la faiblesse de la teinte donnée aux cours d'eau, si le contraste entre la plaine et les fortes pentes moins marqué que dans des tracés antérieurs, peuvent paraître défectueux, ces défauts sont amplement rachetés par d'autres qualités. A une nomenclature géographique qui n'a pas craint de consigner les moindres hameaux, même les maisons isolées, ² se joignent de précieuses données: les chemins de fer et leurs stations, les routes anciennes ou récentes et même les chemins vicinaux,

¹ A l'Echelle de $\frac{1}{50000}$.

² La sollicitude qu'Ostervald voue aux détails topographiques, a primé la nomenclature et motivé la sobriété des noms propres; aussi, bien que ces deux cartes soient à peu près à la même échelle, on ne tiendra pas pour récentes toutes les localités habitées, portées sur la carte de 1863, et manquant dans la précédente.

l'indication des altitudes au-dessus de la mer, la désignation des terrains boisés, la topographie et les profondeurs du lac, les stations des Lacustres dans les trois âges, les noms des localités limitrophes dans une large bande d'où saille l'aire cantonale, etc. Cette richesse de renseignements comparée à la modicité du prix d'une carte établie à l'échelle de $1/100,000$ assurera toujours à cette publication une place dans l'historique de la cartographie cantonale.

VII

Bienfaisance.

I. LE MAUVAIS CONSEIL. ¹

(XII^e SIÈCLE.)

En Égypte vécut jadis un jardinier, homme probe et peu fortuné, mais qui travaillait la terre avec le talent que le Seigneur lui³ avait² confié. Il avait femme et fille, avec lesquelles, sans souci du lendemain, il vivait d'une part du gain de la journée. Je dis d'une part, car, de longue date, il donnait à Dieu, c'est-à-dire aux pauvres et à l'autel, l'autre moitié du fruit de ses labeurs. Ces actes de bienfaisance répétés avaient acquis à ce preud'homme la protection marquée du Ciel, et, pour un denier qu'il donnait, bien souvent deux lui revenaient. Il vivait, il est vrai, sans

¹ Extrait d'un conte trouvé par M. Matile dans la Bibliothèque publique de Neuchâtel. (Voir *Revue Suisse*, année 1839.)

faire bien grasse chère, quand un jour sa femme lui dit : « Sire époux, vraiment je m'étonne du singulier compte que vous faites ! Avec la dîme qu'ainsi vous prélevez chaque jour sur vos gains, que feriez-vous si mal quelconque vous survénait ? Et pour peu que l'affliction vous tînt le bras en repos, de quoi vivrions-nous, vous, votre fille et moi ? Et puis, voilà votre enfant qui croît en stature et en beauté et qui, un jour ou l'autre sera conviée à noces ! Que lui donnerez-vous en dot ? Songeons à l'avenir, mettons-nous à l'épargne ! » Peut-être, se dit le jardinier, ma femme dit-elle vrai. Comme elle insistait, il promit d'être sage désormais, c'est-à-dire de laisser à d'autres le mérite des bonnes œuvres. Il se mit donc à thésauriser.

Or, voici qu'un certain jour un mal lui survint au pied. La douleur devenant poignante, il fallut s'aliter. Le trésor auquel on n'ajoutait plus allait diminuant. Le jardinier, soucieux du mal qu'il endurait, fit quérir le *maige*. Le praticien arrive, qui, pour rendre au patient l'espérance, lui dit d'abord qu'il le guérirait. Il donna au malade tous les soins possible, n'épargnant onguents, emplâtres ni potions. Rien n'y faisait, quand un beau jour il lui dit : Vous avez là un pied qui est sec et mort ; débarrassez-vous de ce membre inutile. — Soit, fit le jardinier, élaguez la branche chiffonne ! Le docteur le quitta donc

en annonçant qu'à la prochaine pleine lune il serait allégé.

« Dieu ! fit le jardinier en se tordant les mains lorsqu'il fut seul, être ainsi réduit à la besace ! Ne pouvoir plus gagner un sou pour soutenir sa vie ! Estropié, veuf de joies et de biens, il ne me chaut plus de rien sauf de confession et de mort ! Mais aussi ce mal me vient ! Pourquoi entendre les conseils de ma femme ? C'est elle qui m'a perdu, corps et âme. Seigneur, ayez pitié de moi ! Doux père, glorieux roi du ciel, rendez-moi la santé que je puisse rendre aux pauvres la part que j'ai retenue ! » Comme il se lamentait ainsi, le sommeil le prit : il ferma les yeux et s'endormit.

Or, oyez ce qui advint ! Pendant son somme le jardinier entendit une voix : « La santé te sera rendue ! Mais dès que tu auras guéri tu reviendras à tes aumônes ! » — Ainsi ferai-je, reprit-il, et à ces mots il s'éveilla. Il se sentait si dispos, si liesse que sans y penser il se mit sur son séant et marcha. Puis ayant rendu grâce au Dieu puissant il s'en courut à l'œuvre pour s'acquitter.

Au jour indiqué par le calendrier, l'opérateur se rendit auprès du lit du malade. Grande fut sa surprise de trouver son homme plantant des choux dans son courtil. « Dame ! fit-il tout ébahi, vit-on jamais chose pareille ! » — « Le

Seigneur Jésus qui soutient le pauvre et guérit l'impotent sans prendre en à-compte or ni argent m'a sauvé et guéri, répondit le jardinier, qui, du jour où il avait repris la pioche, n'avait pas oublié ceux aux sollicitations desquels on ferme souvent l'oreille.

Mais sa fille non plus, qui lui tenait si fort au cœur, ne fut pas délaissée. La Vierge, glorieuse reine du ciel, envoya un beau et brave chevalier, qui d'enfance la connaissait, pour demander sa main. Bientôt le preux l'emmena au moustier de Ste-Marie et devant l'autel la prit pour femme. Grande fut la joie au jour des noces, plus grande encore la louange que le jardinier rendit au Seigneur.

N'est sage qui en Dieu sa foi ne fonde
Et qui pour lui n'ait d'une amour profonde.

II. LE BON CONSEIL.

(XIX^e SIÈCLE)

Voici près de trente ans qu'une de nos compatriotes revenant de l'étranger, où elle avait longtemps été institutrice, rentra au pays natal pour y jouir en repos du fruit de son travail. Elle prit un logement à N., petite localité du canton, et y établit son petit ménage. Un jour qu'il faisait froid et que devant une flamme pétillante elle vaquait aux soins du dîner, entra

un inconnu pauvrement vêtu qui offrait des allumettes à vendre. « Je suis pourvue, répondit la dame. — On n'arrive pas partout à point, fit le marchand d'un air piteux, puis il ajouta : Me permettriez-vous bien, madame, de me chauffer un peu ? Le marchand d'allumettes avait l'air transi ; on lui offrit une chaise, puis une assiette d'un bouillon bien conditionné.

Au bout d'une demi-heure, le moment de couvrir la table approchant, la dame dit au marchand d'allumettes : A présent vous avez chaud ! — « Ah ! madame, encore un instant ! » Un quart-d'heure après l'hôte importun ne faisant pas mine de déloger, l'ancienne gouvernante voulut en finir. « Maintenant, fit-elle avec insistance, vous allez me quitter ! » — Ah ! madame, à présent que j'ai chaud, faut-il aller au froid ! — « Et laisser là un bon dîner, ajouta avec un demi-sourire l'interlocutrice. — « C'est vrai, madame, je spéculais un peu ; mais, pardonnez, la misère est ainsi faite que là où elle s'assied on a peine à la faire quitter la place. »

La gouvernante réfléchit un instant, puis elle reprit : « L'ami, vous êtes intelligent et vous avez une physionomie qui inspire la confiance. En usant des dons que le ciel vous a départis, vous pouvez vous faire un sort meilleur. Avec de l'ordre, de l'économie, du travail et une bonne conduite, vous arriverez tôt ou tard à avoir un

chez vous avec un bon feu et un dîner réconfortant. Voici dix francs que je vous avance. Ajoutez à votre chétive industrie quelques objets de commerce facile. Dans ce monde ou dans l'autre je demanderai compte de l'avance que je vous fais. Ainsi, Joseph, au revoir, et n'oubliez pas que chacun de nous ici-bas est l'artisan de sa fortune.»

Le marchand partit et on ne le revit durant de longues années.

Or, un beau jour, c'était en septembre 1860, la vieille demoiselle procédait aux apprêts ordinaires de midi, quand un vieillard accompagné d'une femme moins âgée et d'une jeune fille entra à l'improviste chez l'ancienne institutrice. La mise, la physionomie des trois étrangers exprimaient l'aisance et l'honnêteté. C'était un marchand qui offrait à vendre différents objets étalés dans une corbeille au milieu de laquelle trônait un paquet d'allumettes. A cette vue la vieille demoiselle se remit la visite des temps passés. « Soyez le bien-venu, Joseph, dit-elle au vieillard en lui tendant la main ! » — Madame, voici ma femme et ma fille qui sont aussi de vos amies. Je leur ai souvent raconté l'impression que j'emportai de ma visite chez vous. Arrivés à l'aisance par votre généreuse initiative, elles ont voulu vous voir et vous témoigner leur reconnaissance en vous offrant cette corbeille où

sont déposés les articles d'un commerce qui a prospéré. A moi de régler avec vous l'autre compte ! » A ces mots il tirait de sa poche une grosse bourse, quand la demoiselle lui saisit le bras, disant : « Vous rendrez à quelque brave homme le service que je vous ai rendu à vous-même : ce sera là votre acquit. Mais, moi aussi j'ai un vieux compte à régler avec vous. Vous vous rappelez que, voici bien vingt ans, vous spéculâtes à faux sur un repas qui eût été insuffisant pour tous deux. Aujourd'hui je dois le dîner à ceux qui par le travail et la bonne conduite ont su se faire un feu et un lieu ! Cordialement offert, le repas sera simple, parce que je veux que vous sachiez qu'arrivé à un certain degré d'aisance, l'homme doit continuer à régler ses appétits avec sagesse et mettre un frein à une ostentation désastreuse. J'aime ceux qui au mérite d'acquérir en joignent un plus grand : celui de savoir conserver.

VIII

Ruines neuchâtelaises.

Des essais de déblaiement qui, pour la seconde ou troisième fois de ce siècle, ont eu lieu à Rochefort et ont excité la curiosité, ont fait naître en nous le désir de dresser comme un inventaire de ces débris autour desquels l'imagination aime à errer, ou qui, pour l'historien, deviennent un objet d'investigations parce qu'ils ont été les témoins d'événements qui ont réagi sur la vie des peuples.

La marche de l'humanité a été comparée à celle d'un homme qui, s'élevant sur une échelle, détruirait dans sa lente ascension les échelons qui lui ont servi d'appui et qui l'auraient soutenu dans un mouvement rétrograde. Si cette comparaison est juste, langue, institutions, mœurs, croyances, il n'y a rien qui ne soit ou ruine complète ou en voie d'une destruction plus ou moins

prochaine. Nous ne nous proposons pas d'employer le mot ruine dans un sens aussi large. Nous conservons donc à ce mot son acception ordinaire, celle de restes, de décombres provenant de la destruction d'édifices, d'habitations, et nous étendons même cette signification aux débris gisant sous le sol.

Les plus anciens de ces débris sont ces fragments de nature diverse qui se recueillent au bord de nos eaux, et que nos archéologues classifient sous les rubriques de l'âge de la pierre, âge du bronze et âge du fer. Ces débris ne sont point, il est vrai, particuliers à notre pays. Cependant une conclusion intéressante paraît ressortir des investigations auxquelles s'est livré un savant archéologue vaudois, savoir que dans les lacs de Neuchâtel et de Bienne les cabanes lacustres détruites par l'invasion qui clôt l'âge de la pierre furent relevées par les premiers occupants, tandis que dans d'autres contrées ces stations humides furent abandonnées des aborigènes qui se trouvèrent ou anéantis par la nouvelle immigration, ou pourvus de moyens de défense assez efficaces pour établir leurs habitations sur la rive.

En l'an 58 avant J.-C., les Helvètes, laissant derrière eux les débris fumants de leurs villes et villages, se mirent en route pour s'établir dans des contrées situées sous un ciel plus doux ou pour chercher des terres non épuisées par les

cultures. La défaite de Bibracte les ramena sur le sol qu'ils avaient follement abandonné. Au nombre des villes détruites et relevées fut *Noïdelonex*, qu'on croit avoir été sur l'emplacement de Neuchâtel.

Sous la domination romaine, le pays prit une nouvelle face. L'industrie, le commerce, les arts, même les sciences, se frayèrent un accès. Les vaincus adoptèrent peu à peu les mœurs, les coutumes, le langage, le culte de leurs maîtres. Bientôt, amollis par la prospérité matérielle, ils perdirent le souvenir de leur première indépendance et oublièrent le maniement des armes. C'est alors que les invasions des barbares les trouvèrent incapables de résistance.

Le laps de temps renfermé entre les années 260 et 456 de notre ère est signalé par les historiens comme une époque de dévastations. Allemands, Germains, Vandales, d'innombrables hordes de barbares se ruèrent sur les contrées fertilisées par les eaux qui découlent du Jura. Il est probable qu'entre les années 400 et 453, Neuchâtel, Colombier, et plus d'une ville romaine, éprouvèrent le sort de Bienne, d'Avenches. Aujourd'hui la houe du vigneron a nivelé le sol que le nouveau *Noïdenolex* avait recouvert de ses débris; la culture a déblayé des restes d'anciennes fortifications qui formaient une enceinte où se voient encore des conduits d'eaux potables. Des médailles, des pierres

miliaires, des tuileaux, qui se trouvent fréquemment le long de la rive du lac, sont des témoins encore parlants de l'étendue des dévastations¹ qui eurent lieu à une époque sur laquelle l'histoire ne donne guère d'éclaircissements. A proximité de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le Landeron furent naguère trouvés sous le sanctuaire voué au Dieu des chrétiens, les restes d'un autel datant de l'époque romaine.² Ici aussi la charrue heurte souvent contre d'anciens matériaux de bâtisse épars sous les gazons de la plaine. C'est là, d'après Boyve, que 60 ans après J.-C. Néron fit bâtir une ville à laquelle il donna son nom (Néronica), et où s'établit une colonie romaine. Les restes d'un pont sur un bras de la Thièle indiquent encore le lieu où le voyageur venant d'Avenches passait la rivière. Or, au temps du premier royaume de Bourgogne, *Neureux*, qui s'était relevé de ses ruines,³ fournit la dénomi-

¹ Le résultat des fouilles faites à Colombier est connu ; mais rappelons que voici une trentaine d'années une belle statuette de Mercure fut trouvée à la *Cava* (Bevaix), c'est-à-dire sur cette lisière de terrain molassique, où de toutes récentes recherches viennent d'attirer l'attention des amateurs d'antiquités.

² A défaut du texte précis d'une note perdue, nous rappelons, sans pouvoir donner les dates, 1^o un fragment d'urne trouvé à Cressier; 2^o une inscription lapidaire provenant d'un temple, trouvée près de Bienne et qui fut transportée à Cressier. Ces deux pièces seraient-elles identiques?

³ Les fortifications en ruines élevées au *Chatillon* près de Saint-Blaise remontent, croit-on, à cette époque dont l'histoire est si obscure.

nation d'un comté bourgonde (Pagus neurolensis) dont *Noïdelonex* formait un district (Vicus noïdelonicus).

Des guerres incessantes, des invasions répétées, désolèrent la Transjurane sous les Patrices francs. Le royaume de Bourgogne, ressuscité en 888, fut sous les rois rudolfiens déchiré par des guerres sanglantes et dévasté par les Hongrois.¹ La cession de ce royaume à l'empereur d'Allemagne eut pour Neuchâtel des suites funestes. Cette ville, dans laquelle Eudes de Champagne, neveu du dernier roi, qui en réclamait l'héritage, avait jeté une garnison, fut prise et détruite (1033). Mais revenons à la ville de Néron dont le nom à cette époque s'était transformé en *Neureux*. Cette ville, ceinte de murailles, dotée de franchises en 1260, éprouva bien des vicissitudes et fut le théâtre ou le témoin de combats acharnés et fréquents que se livrèrent les évêques de Bâle, les Bernois, les comtes de Neuchâtel. Un faubourg de cette ville encore existant en 1346 ayant aussi été détruit, les habitants se disséminèrent. Les uns vinrent s'établir à la *Nouveville* (Neubourg à Neuchâtel), d'autres s'établirent à la *Favarge*, à *Hauterive*, au *Landeron*. Cette ville, plus récente que le nom de l'emplacement qu'elle occupe, hé-

¹ M. Gingins de la Sarraz conteste l'origine romaine de *Neronica* et attribue la fondation de *Neureux* aux Bourgondes qui s'établirent dans ce quartier menacé par les Allemands. Il fait dériver ce nom de *neu-nouveau* et de *Reuten*, *Roden*-défrichements.

rita des franchises de Neureux et élut pour son premier banneret un des notables réfugiés.

Peu avant cette époque, le Val-de-Ruz avait été témoin de désolations pareilles. La *Bonneville*, dont les habitants d'Engollon se plaisent encore à montrer les fondements de l'ancienne enceinte de murailles, fut détruite à l'occasion de contestations soutenues à main armée par le haut baron de Neuchâtel contre les sires de Valangin et l'évêque de Bâle. Bonneville, fondée au 12^e siècle et qui devait son nom à ses franchises, fut prise et détruite. ¹ Ses habitants, pareils à une troupe d'oiseaux effrayés, se dispersèrent, les uns se portant au sud, vers Valangin, les autres désertant le territoire, vers l'ouest. Modifions par la pensée les détails scéniques qui entourent les trois figures du tableau d'un célèbre artiste, et Neuchâtel aura aussi son *Jérémie pleurant sur des ruines*.

Des bords du Rhin, de l'ancien pays des Rauques, au bord du lac de Neuchâtel, les Romains

¹ Voici en peu de mots l'origine de ces hostilités. Henry de N., chanoine de la cathédrale de Bâle (puis Evêque de cette ville) réclamant une part à l'héritage de son père, Ulrich III, engagea Luthold, évêque de Bâle, à prendre fait et cause pour lui. La guerre fut déclarée, et Neuchâtel fut brûlé le 13 septembre 1249. Cependant les hostilités ne se terminèrent qu'au siècle suivant par la cession à l'évêché de l'advocatie de Bienne, office impérial qui avait été conféré en 1169 à la maison de Neuchâtel. Ce ne fut qu'en 1625 que Lignières fut entièrement acquis par échange à la Principauté.

avaient déjà élevé au bord des routes des tours de garde pour la protection du pays et la sûreté des voyageurs. Ces vigies devenues plus tard des asiles de brigandage et d'extorsions ou des foyers de résistance au pouvoir central, furent rasées jusqu'aux fondements. Les tours de la *Clusette*, le château de *Roche fort* (1412), le *Chatelard*, près de Bevaix (?), eurent le même sort que les vigies du Val-de-Ruz. La *Tour-Bayard* a subsisté en partie jusqu'à notre époque.

A peu de distance de notre frontière, près de la Neuveville, est un vieux château qui domine la route de Lignièrès et datant de la fin du 13^e siècle. Le *Schlossberg*, qui échappa à une démolition stipulée en 1368 dans un traité conclu entre Berne et l'évêque de Bâle, conserve encore ses épaisses murailles désertes, à l'ombre desquelles le passant aime à se reposer.

Les incursions des *Gugler* (1375), commandés par l'aventureux Enguerrand de Coucy, s'étendirent jusqu'aux frontières de notre pays. L'existence de deux maisons du 13^e siècle à St-Blaise semble indiquer que, sauf l'incendie de Fontaine-André, le pays eut aussi peu à souffrir de ces hôtes incommodes que des guerres de Bourgogne au siècle suivant.

La guerre de Trente ans, qui dévasta tant d'heureuses contrées, respecta le territoire de Neuchâtel, pays allié des Suisses. Le Cerneux-Péqui-

gnot, qui fit jusqu'en 1814 partie de la Franche-Comté, eut à supporter sa part des violences, des dévastations qui réduisirent au désespoir les habitants de cette contrée limitrophe. Le Cerneux montre encore des masures, triste souvenir de cette cruelle époque.

La main de l'homme, ou plutôt l'effet des moyens dévastateurs dont il dispose, se reconnaît sur la plupart des ruines, dont les fragments sont fréquemment noircis par la fumée ou ébréchés par le fer destructeur. Cependant les souffrances que Neuchâtel subit dans une longue série d'années sont minimales, en comparaison de celles dont le fléau de la guerre frappa les habitants des terres voisines. Nos annales sans doute mentionnent fréquemment des sinistres qui ont même frappé des localités entières. Mais l'œuvre destructive des éléments devint pour les villes, les villages, une occasion d'assainissement, d'embellissements. Nous avons à peine une localité à laquelle ne puisse s'appliquer l'inscription que porte une cloche de Boveresse : « Je renais de mes cendres. »

Cependant l'œuvre lente du temps a parfois seule suffi pour amener la dégradation. Tel est, près de Môtiers, l'ancien château des sires de Joux, ferme et ruine pittoresque à la fois. Tels sont les nombreux corps de garde élevés le long de la crête de nos montagnes, ces muets témoins

d'alarmes oubliées, qui, en 1708, retentirent encore du cliquetis des armes et de la voix des hommes du pays, menacés par Louis XIV ¹. Ces vigies, élevées à côté d'un signal dégradé, n'offrent plus aujourd'hui que des restes de murs. Au milieu de ces pierres détachées, l'épilobe aux fleurs violettes balance ses sveltes sommités au gré des vents, tandis que dans les bas-fonds, cette autre plante qui suit l'homme dans tous ses établissements, tapisse de son piquant feuillage les restes abandonnés de ces anciennes forges, qui furent jadis une des industries de notre pays.

Nous ne donnerons pas le nom de ruines à ces anciens châteaux, à ces moutiers, ces prieurés, ces abbayes, dont l'industrie moderne fait son siège, et dont les noms rappellent des luttes éteintes. Nous passerons sur les noms de Chapelle, de Chemin de la croix, etc., conservés à des places vides; sur ces maisons bourgeoises, ces jardins, ces vignes, encore placés sous l'invocation d'un saint, sur des terrains qui parfois donnent lieu à des trouvailles intéressantes.

¹ L'inquiétude fut peut-être encore plus grande en 1734, où le marquis de Nesle, un des prétendants à la souveraineté déboutés en 1707, forma le dessein de se mettre par la force en possession de la principauté. Il avait rassemblé à la frontière des troupes de gens enrôlés pour le service de sa cause. Le pays, menacé de l'incursion de ces aventureux *Gailloux*, se tint sur ses gardes, et, comme 27 ans auparavant, il en fut quitte pour la peur.

Mais quel contraste entre ce château de Thièle, ancien boulevard de notre pays, et une fabrique de cigarres ! Entre ces anciens manoirs de Boudry, de Valangin, jadis rétentissant de la liesse des barons, du pas des hommes d'armes, et le bruit des clefs criant sous la main d'un geôlier dont le pas interrompt le silence de ces épaisses murailles ; entre ce château de Neuchâtel, où les luttes de la parole, le bruit des plumes criardes, ont succédé aux joyeux banquets, aux récits des courses aventureuses des preux chevaliers et de ces lointaines croisades où Neuchâtel et Gruyère marchaient réunis sous le signe du salut ; à l'émotion des tragiques épreuves de cette Gabrielle de Vergy, qui peut-être séjourna à *Champvent* ; à ces conseils tenus pour déjouer d'ambitieux projets, pour concilier de jalouses animosités, à de brillantes réceptions d'illustres voyageurs, aux serments de fidélité et d'hommage dont rétentit la salle des chevaliers, etc. Mais ne regrettons pas ces temps : les ombres les plus fortes se trouvent derrière les rayons les plus brillants.

Comme le passant préoccupé de ses affaires, aiguillonné par le plaisir ou une inquiète activité, nous ne nous arrêtons pas devant ces masures à murs lézardés, à toit aigu et élevé, restes de l'architecture de nos ancêtres, ou à ces maisons équestres élevées dans quelques-uns de nos villages par des races en majeure partie

éteintes ¹. Nous passons devant ces vieilles cabanes de la montagne, où le coup de la hache se reconnaît encore sur les planches qui forment le revêtement extérieur de l'habitation, comme devant ces murs renversés ou debout, ces pierres disjointes ou réunies, restes d'anciennes fortifications, où se reconnaissent les traces d'autres procédés de travail, l'utilisation de matériaux diversement mis en œuvre.

Mais il est des sanctuaires voués à des ruines où l'on n'entre qu'avec respect. C'est là que s'étalent ces débris du passé, que l'étude cherche à interpréter. C'est là que reposent ces armes, ces ornements, ces ustensiles créés pour des besoins primitifs, ces médailles, ces objets du culte, trouvés à toutes les altitudes; ces ossements que la science reconnaît avoir appartenu à des races éteintes, à des animaux aujourd'hui expulsés, à des espèces inconnues de nos jours. Lorsque une étude ingénieuse et féconde réussit à faire parler ces débris, nous sentons, en nous appropriant le résultat de son travail, le domaine si restreint de notre passagère existence s'étendre par la pensée bien loin en arrière dans le passé.

¹ La noblesse actuelle doit son origine à des négociants ou industriels enrichis, ou à des fonctionnaires ennoblis par des princes des dernières dynasties.

IX

Deux études sur le vif.

LA PIÈCE DE CINQ FRANCS.

Un de mes amis, M. N***, se promenant au commencement d'avril de cette année sur le marché de Neuchâtel, s'arrêta devant l'étalage d'un marchand ambulant dont les allures et la loquacité attiraient la foule. Cet industriel forain taillait un crayon avec un grossier instrument, le frappait ensuite de pointe sur le bois pour en mettre la bonté en évidence, puis, montrant à l'assistance la plombagine intacte, offrait la douzaine de ces incomparables Mangins au prix de 60, puis de 50, enfin de 20 centimes. Une bonne femme survient, qui, mue par des considérations de prix ou de qualité se fait adjuger la marchandise. On la lui remet et elle veut la payer. Sa bourse manque.

« J'avais cinquante francs, on me les a volés ! »

L'altération subite des traits de la campagnarde prouvait qu'elle disait vrai.

— Où était votre bourse ? lui demanda-t-on.

— Dans ma poche.

Là dessus elle détourne sa saquette et en exhibe le contenu aux yeux du public : une vieille *chèvre* (couteau), un mouchoir, un reste de *weck* et quelques brimborions. M. N*** s'éloigna là-dessus, laissant la foule se livrer à ses commentaires.

— Sais-tu, dit à dîner Me N*** à son mari, sais-tu qu'on a volé à une pauvre femme une bourse de 50 francs ?

— C'est possible, répondit celui-ci, mais il y a tout autant d'apparence qu'en portant la main à la poche sous l'aiguillon de la faim ou sous l'empire d'une préoccupation quelconque, cette fille d'Ève a sans s'en apercevoir amené son trésor au grand jour.

Me N*** est un de ces êtres dont la réflexion ne dirige guère les habitudes, qui suit l'ornière traditionnelle sans se soucier si en dehors il n'y aurait point une meilleure voie ; qui douée d'une robuste foi au dire d'une commère, ferme l'oreille aux directions éclairées d'un époux aux yeux duquel nos vertus et nos vices sont même des habitudes volontaires. Celui-ci déplore ces tendances routinières, surtout au point de vue de l'éducation. Mais choisissons, pour justifier cette manière de voir, quelques traits pris dans un ordre de choses moins élevé, dans une sphère où

les relations de cause et d'effet soient plus faciles à saisir.

L'expérience démontre journellement à Me N*** que l'ample et rigide crinoline est peu favorable aux soins que dans un ménage bourgeois réclament les premières heures de la journée, malgré cela, elle continue à s'en affubler au sortir du lit. M. N*** a de la répugnance à voir entrer la chicorée dans le café; il connaît la préparation peu ragoûtante et les douteuses vertus d'une racine qui, aux yeux de sa femme, possède une qualité qui en couvre tous les inconvénients : elle est matière colorante ! C'est en vain que M. N***, pour se soumettre à des exigences économiques s'est offert, afin d'éliminer cette substance, de recourir à une seconde décoction du café, qui ne perd pas toute sa force dans une première préparation, il reconnaît que la poudre auxiliaire entre toujours dans la préparation des simples repas du matin et du soir. On pourrait citer d'autres exemples pris dans l'inintelligente manutention du combustible, dans l'usage dangereux de certains ustensiles métalliques, etc., mais revenons à notre sujet.

Me N*** porte d'habitude sa bourse dans une poche toujours encombrée. Ce fait avait plus d'une fois donné lieu à de bienveillantes observations de la part de son mari. Aussi le dernier trait, l'allusion biblique surtout contenue dans

la réponse de l'époux, fut-elle comme l'étincelle messagère d'une vive commotion.

— J'ai l'habitude de mettre ma bourse dans la poche de droite, sous la garde de mon mouchoir, je la perdrais mille fois si je la portais à gauche. Ma main, d'ailleurs, n'est nullement faite à cette manœuvre. Vous autres hommes, vous vous plaisez à faire des théories, mais nous ne sommes pas créées pour soumettre tous nos actes à la règle, ni pour diriger nos habitudes d'après tant de considérations.

M. N*** ne répondit rien, et laissant un libre cours à une indolente ou opiniâtre incurie, il attendit de la logique plus significative des faits la rétorcation des arguments favoris de madame. En attendant la réalisation instructive de ses prévisions, il se contenta d'observer sa femme. Comme elle continuait à mettre pêle-mêle du côté privilégié les objets qui lui étaient indispensables, il se fit tacitement une loi de ne jamais lui remettre qu'une minime somme à la fois. Bien lui advint d'avoir pris une mesure qui, soit dit en passant, exerça sur la dépense habituelle du ménage l'effet d'un frein modérateur inaperçu. Or, au dernier jour de marché, Me N*** rentrait chez elle le panier vide et les yeux pleins de larmes. Les cinq francs qu'elle avait reçus, les cinq francs destinés à un achat

de beurre, d'herbettes et de chicorée avaient eu le sort des cinquante francs de la campagnarde.

Le procès était gagné, M. N*** tira sa bourse, remit dix francs à sa femme, dont cinq pour subvenir aux emplettes projetées et cinq autres destinés à remplacer les rubans fanés du chapeau qu'elle portait. Une idée réjouissante vint tout à coup illuminer le joli visage de M^e N***. Dans l'effusion de sa reconnaissance, elle se jeta au cou de son époux, et dans ce moment d'entente cordiale elle partit en mettant sa bourse à gauche.

LE CHEMIN BATTU.

Nous étions jeunes encore, quand, un beau dimanche, rassemblés au pied de la chaire dans l'église du Locle, nous entendîmes le ministre, M. G***, commencer l'instruction religieuse par cette vive allocution :

V**, quel est le huitième commandement ?

Tu ne déroberas point.

Eh bien, cet acte défendu, tu l'as commis hier au soir sur les groseilles du lieutenant H**.

Monsieur, répondit l'enfant interpellé en relevant la tête et comme pour repousser une accusation injuste, je n'ai point dérobé, j'étais à la maraude.

Le pasteur s'ingénia à faire comprendre à l'enfant qu'une atteinte au droit d'autrui, sous quelque nom qu'on déguise cet acte, est un fait odieux. Le jeune V** qui joûtait mieux du poing

que de la langue finit par entendre raison. Il s'avoua coupable en alléguant néanmoins qu'il avait été fort généreux du fruit défendu.

Ce souvenir d'enfance m'a été rappelé par un attentat à la propriété qui s'exerce sans doute sous une autre forme, et pour lequel nous n'avons pas de mot qui en déguise le caractère.

Nous foulons le champ d'autrui ou dépouillons une jeune plantation d'arbres, sans réflexion souvent, mais toujours au préjudice d'un propriétaire. C'est un acte de cette nature que je consigne aujourd'hui. Fait minime, il est vrai, mais fertile en conséquences pour qui se fait une loi de l'équité.

J'avais un compagnon de promenade qui paraissait avoir vécu du temps où le libre parcours des terres était le droit commun; ou qui se rappelant que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, mettait cet axiome en pratique pour abréger sa route en passant à travers les champs. Cette habitude, qui n'a aucun inconvénient pour un propriétaire quand la neige porte, me devenait pénible, non qu'il foulât mes champs, à moi qui n'en ai point, mais parce que je me laissais facilement entraîner à fouler à sa suite l'espérance de l'agriculteur. Un beau jour donc, prévoyant le moment où mon pratique mathématicien allait recourir à la ligne droite, j'eus l'idée de l'en détourner en contant l'anecdote suivante.

« Le roi Auguste de Saxe se trouvant égaré un jour de grande chasse, cherchait, suivi d'un courtisan, à rejoindre le groupe des chasseurs. Dirigés dans leur course hâtive par le son des cors, ils suivaient un sentier battu, quand tout à coup, arrivés à un détour, le courtisan dit au roi en empiétant sur les blés en fleur :

Sire, prenez au droit.

Je savais bien, reprit le roi en lui saisissant le bras, que vous étiez prodigue de votre bien, aujourd'hui j'apprends que vous l'êtes encore de celui des autres. »

Ce trait est admirable ! me fit mon compagnon de route, qui n'était pas prodigue de son bien.

Dans ce moment nous arrivions au point prévu d'intersection. Qu'allait faire M. N*** ? Il enfila comme d'habitude. Quant à moi, je l'avoue, j'eus de la vergogne à le suivre. Je continuai donc à cheminer sur la voie tracée d'ancienneté, où bientôt je rejoignis mon compagnon de route qui m'attendait. Cet incident, tout minime qu'il paraît, ne fut pas sans influence sur mon caractère. J'ai mieux su depuis résister à la séduction de l'exemple qui nous induit si souvent dans de fausses routes. C'est ainsi que dans ce domaine, où chacun a libre champ, j'ai appris à abandonner parfois le sentier battu.

X.

Origine des noms de localités.

De nos jours, on reproche volontiers à l'histoire de s'étendre avec complaisance sur les récits des batailles et des sièges, sur les cabales des cours et des politiques, sur la vie publique et privée des princes et des nobles, tandis qu'elle glisse au contraire trop légèrement sur la condition réelle du peuple, sur ses idées et ses habitudes. Nous ne contestons point l'importance du sujet, mais nous prions les critiques, ou du moins les prétendus critiques qui font entendre ces plaintes, de considérer la rareté des matériaux dont l'historien dispose.

(*Revue britannique*, année 1855.)

Nous avons cherché dans une précédente esquisse à corroborer des données historiques par des noms propres. Essayons aujourd'hui, en partant d'un inventaire géographique dressé sur la carte actuelle, à établir la part que chaque époque a prise à la création de cette nomenclature des lieux. Ce travail jettera quelques lumières sur le cercle d'idées dans lequel se mouvaient les habitants de la contrée, sur la nature de leurs occupations, de leurs impressions, etc. Chacun, par exemple,

sent que des gens qui donnèrent à certaines localités les noms de *Breuleux*, *Louva*, *Charbonnière*, *Essert*, *Combe-des-Enfers*, *Pré-aux-Sorciers*, etc., se mouvaient dans un cercle d'action, vivaient dans des préoccupations différentes que ceux qui recourent à des dénominations telles que *Rue du Progrès*, *Bellevue*, *Monlézi* (mon loisir), *Restaurant du Tunnel*, *Vue-des-Alpes*, etc. Des cartes qui constateraient les noms existants à certaines époques dans une contrée ne seraient point une œuvre inutile.

Le lecteur nous permettra avant d'entrer en matière une brève digression sur les noms.

Un fabricant qui venait d'inventer un nouveau tissu recourut pour le dénommer aux conseils de ses amis. Je le nommerais *crinage*, dit l'un qui voyait dans le nouveau produit de la ressemblance avec du *crin*; je préférerais *mantinelle*, dit un autre préoccupé de l'usage auquel l'étoffe était apte, etc. Ce fait nous apprend qu'à la vue d'un objet nous ne sommes pas tous impressionnés de la même manière, c'est-à-dire par les mêmes apparences, les mêmes propriétés; et, pour le dire en passant, il en est des nations comme des individus. Le français voyant primer dans un insecte la faculté de sauter, l'a nommé *sauterelle*; l'allemand frappé de la ressemblance qu'offre la tête de cet insecte avec celle de son animal favori, lui donne un nom d'après cet acci-

dent de forme (Heupferd). On conçoit que cette diversité d'intuition peut contribuer à augmenter les difficultés qu'offre l'étude d'un idiome étranger.

Les mots *crinage*, *manteline*, bien que nouveaux pour nous, se comprennent à l'instant parce que les mots *crin*, *mante* qui sont comme l'âme, la partie vivace des dénominations proposées nous sont connus. Mais dans la grande majorité des mots français le noyau originaire, la souche du mot est voilée aux regards du vulgaire et ne se découvre que par l'étude. A ce point de vue aussi l'allemand diffère de notre idiome, il est plus translucide. Le pédagogue tient compte de ce fait quand, p. ex. comparant le mot *Renard* au mot *Fuchs*, il fait comprendre à l'élève pourquoi l'emploi figuré des deux mots n'est pas le même dans les deux langues. *Fuchs* appartenant à la famille du mot *feu*, peut désigner figurément non-seulement un homme rusé, mais encore une pièce d'or, un blondin, un alezan, etc. qui s'assimilent à l'animal par la coïncidence de la couleur. *Réginald* était dans un vieux récit un personnage dont les allures étaient celles du volps (ancien nom du renard); le peuple retint ce nom, le contracta et le reporta sur l'animal, dont l'appellation actuelle ne nous apporte que l'idée accessoire de finesse, de ruse.

Le mot, pour en revenir à notre sujet, n'exprime qu'une des qualités, des propriétés aperçues

dans l'objet, celle qui a frappé de prime abord ou impressionné plus énergiquement celui qui l'a dénommé. Ce n'est que peu à peu, en faisant connaissance des choses, que nous habituons à joindre à la qualité la plus apparente ou du moins à celle qui a fourni le nom à l'objet les autres propriétés qui le distinguent, à compléter la collection d'attributs qui lui appartiennent.

Quand plusieurs individus, plusieurs objets portent un même nom et que cette commune appellation n'est pas basée sur un attribut, sur une propriété commune à tous les êtres auxquels cette appellation convient, nous nommons ce nom un *nom propre*. Ainsi personne ne pense en employant les noms patronymiques *Favre*, *Faivre*, *Faure*, *Fèvre*, *Faibre*, *Fabre*, le *Febure*, le *Fèvre*, le *Febvre*, etc., que tous ces noms provenant d'une même souche conservée dans *orfèvre* désignent, en tant que noms propres, un artisan exerçant tel métier. La signification originaire s'est oblitérée.

Or les noms de localités furent originellement des noms communs qui ont fini par s'employer sans conscience de leur valeur première. Le motif de l'appellation peut s'effacer par l'effet du temps, des circonstances (p. ex. Locle). Quelquefois il reste inhérent à la localité. Le courant d'air qui a fourni au *Crêt de l'Oure* (Ouvre) son nom servira à constater l'origine de la dénomination tant que le mot patois ne sera pas oublié.

Maintenant que le lecteur est à peu près au fait de quelques-unes des difficultés inhérentes à la recherche de l'origine des noms propres, difficultés augmentées par l'altération que subissent souvent les mots par l'effet de l'ignorance et du mélange des langues depuis des siècles, cherchons à quelles circonstances les noms les plus lucides de nos localités doivent l'existence.

La nature du terrain, sa configuration, ses accidents, sa végétation ont été la source de beaucoup d'appellations : *Roches*, *Replattes*, *Eplatures*, *Mont*, *Crêt*, *Crêtet*, *Combe*, *Joux*, *Chaux*, *Sagne* (marais), *Jonchère* (de jonc), *Pertuis* (trou, ouverture), *Chânet*, *Chanelaz* (chêne, chenaie), *Baume* (grotte), *Emposieux* (entonnoirs, perte d'un ruisseau), *Malpierres*, *Montagne*, *Vignoble*, *Coudre*, *Cœudres* (noisetiers), *Breuil*, *Breuillet*, *Breuillot* (bois taillis), *Grand Pré*, *Présec*, *Valangin* (val étroit), *Motte*, *Mottaz* (éminence), *Grandchamp*, *Creux*, *Crosot*, *Champreveyres* (peut-être ancien cimetière : *preveyres*, *préverres*, droit mortuaire), *Clusette* (cluse), *Ronde Chaux*, *Planche*, *Planchettes* (champ), *Jaluze* (pierre molle), etc.

Ainsi que *Chaux de Fonds* (mot jadis noté *Chau-deffons*), semble par sa situation à l'extrémité orientale d'un vallon indiquer que ce nom fut donné à la localité par des colons venus de l'Ouest (du val de Morteau, sans doute, où dès le XII^e siècle le Prieuré fit défricher les *Joux*

nommées *noires* à cause de leur végétation); de même beaucoup de lieux doivent leur dénomination à leur position relative, au site, à l'exposition : *Brot-dessus*, *Vaumarcus* (Val frontière), *Entre-deux-Monts*, *Envers*, *Miéville* (milieu du village), *Sommartel* (sommet-Martel). La *Thièle* aussi (de *theilen*-diviser), qui formait une démarcation entre deux contrées bourgondes, peut devoir son nom à cette circonstance. Le nom même de *Seyon* (*sei*-limite, barrière) a peut-être la même valeur.

Comme pour le lac de Genève la partie où débouche le Rhône prend le nom de *Chablais* (*cabolaï*-tête du lac), de même l'extrémité orientale du lac de Neuchâtel, ou plutôt le marais qui s'étend dès l'embouchure de la *Sauge* ou *Broie* vers Anet, porte également ce nom. Ce terrain, comme l'autre Chablais, fut bien contesté dans le temps que les bourgeois de Neuchâtel se livraient encore à l'agriculture.

Certains contrastes, pris dans l'âge, l'étendue, l'altitude et même dans des idées esthétiques, se retrouvent dans la dénomination des lieux : *Vieux-Chatel*, *Grands-Bayards*, *Pute-Combe*, *Bémont* (Belmont?), *Beaufonds*, *Hauts-Geneveys*, *Petit-Chézard*, *Cernet-dessus*, *Chaux-du-Milieu*, etc. Nos ancêtres n'étaient pas oisifs contemplateurs de la nature, cependant ils ont laissé le nom d'*Oeil-lons* à ce pallier naturel à mi-hauteur du Creux-

du-Van, d'où d'admirables perspectives s'offrent tout-à-coup aux yeux du touriste.

Les cultures, l'utilisation du sol ont joué un grand rôle dans la nomenclature géographique : Ainsi *Brot* (terre ouverte, de l'allemand *Bruch* ?) est déjà mis en culture à la fin du X^e siècle par une petite colonie qui sans doute retrouvait dans la syllabe initiale du mot *Areuse* une ressemblance avec le nom du cours d'eau de la terre natale (Aa, Aar). Les noms de *Cernil*, *Cerneux*, *Cernier*, *Essert*, *Sart*, etc., rentrent dans cette catégorie de dénominations qui rappellent les premiers travaux du défricheur, la première utilisation du sol. A ces mots peuvent se joindre les *Bercles* (plantation abritée), les *Chables* (dévaloirs), dont peut-être le mot *Vy* est synonyme (la Grand'Vy, le Haut de la Vy); *Frochaux* (terre inculte), *Boveresse* (élève de bestiaux), etc. Il est curieux que dans le mot *Rota* (Brevine), le son et le sens que le patois attache à ce mot permettent de remonter à l'allemand *roden*, *reuten* (extirper). ¹ Le *Val-de-Ruz* prit le nom de *Ruz de Vau* à l'époque des grands défrichements; faut-il, comme pour l'ancien *Neureux*, faire remonter ce nom à cette même souche germanique; faut-il considérer ce mot *ruz* comme une abréviation de *ruisseau*, telle qu'on la comprend dans les

¹ Les noms de *Varodes*, *Troi rods*, paraissent rentrer dans la même catégorie.

Ruz, le bas des *Ruz*? Faut-il, d'après la dénomination allemande *Rudolph's Thal*, reconnaître en ce mot *Ruz*, *Reuil*, etc. une abréviation du nom d'un de nos premiers seigneurs? Nous n'osons décider.

Les mesures agraires des temps carolingiens et remontant à une époque où la livre monnaie valait son poids d'or, vivent encore dans les mots *maix* (*mas*, *manse*, d'où *maison*), *verger* (verge). Quant à *Chésard*, c'est à une critique éclairée de décider si ce mot est l'équivalent de *chésal*, ou s'il signifie *ruine* (du verbe *choir*, dont le patois forme le participe *chésu*). On rattacherait ainsi cette appellation à une de ces vigies ou tours de garde, originellement élevée à peu de distance de ce village.

Voici une trentaine d'années qu'une joviale allusion avait dans un village des montagnes donné à une maison le nom d'*Essuie-mains*. Autrefois, comme de nos jours, certaines apparences, la présence, la forme de certains objets, dénomment les lieux : la *Chaîne*, *Roche fort*, les *Bioles* (bouleaux), *Toffièrre* (tuf), *Rosières* (arbuste, comme *Pommère* pour *pommier* etc.). La couleur du sol, du marécage, se retrouvent dans le *Rugenet*¹, les *Roussottes*, etc. Les eaux surtout jouent un grand rôle dans la nomenclature géographique.

¹ Le *Rugenet* est aussi une espèce de poire.

L'abondance des sources sur le terrain molassique de *Bevaix* fut remarquée des Romains; mais citons encore : *Bugnon* (source), *Bugnenet*, *Fontaines*, *Noiraigue*, *Brevine*, *Ruz*, *Sur-les-Bieds*, *la Claire*, *la Souffrée*, *la Froide-Fontaine*, *Sur-la-Font*, etc.

L'idiome germanique, qui a fourni quelques mots au patois, emploie le mot *Gulle* dans le sens de mare, flaque d'eau. Une déviation toute naturelle de ce premier sens se trouve dans le mot rustique *golon-creux*, dépression, lequel entre dans *Engollon* et sans doute dans *Engolieux*. Si des abreuvoirs naturels ont également donné un nom à la Combe où les *Ouches* (Auges) attirent journellement les troupeaux, c'est peut-être à la régularité de l'ascension annuelle du bétail dans les soliate alpestres que le nom de *Cœurie* doit son origine. ¹ Quoi qu'il en soit de cette étymologie, il est un mot patois, *s'écœurer* (s'attrister), qui pourrait conduire à une autre origine. Hommes et troupeaux aiment la montagne en été. La classe aisée abandonne volontiers, à l'approche des grandes chaleurs, la région poudreuse des échalias pour chercher un frais refuge à l'ombre des sapins. De là proviennent aussi, à proximité des chalets, ces habitations d'apparence rustique offrant pour un séjour temporaire les ressources d'un confort

¹ *Cheri*-retour régulier, de *Kehren*.

qui reflète au fond de la dénomination : *Le Point du jour*, *Les Arbres*, *La Vauchère*, *Bellevue*, etc. L'une de ces propriétés, qui probablement devait son premier nom à la présence de quelques pommiers sauvages (*Pommée*, *Pommaie*), est aujourd'hui, sous le nom de *Combe-Varin*, connue de tout le monde savant.

Si l'aridité du sol de *Malvilliers* a fait nommer ce hameau *Jérusalem*, c'est à la forme, à l'apparence des habitations que les *Loges*, les *Frêtes*, les *Chavannes*, etc., doivent leur origine. Comme dans *Planée*, *Joux-du-Plane*, *Coffrane*, *Nid-du-Foz* (*foz*, feu-foyard, hêtre) l'épithète est fournie par la présence d'un végétal, de même les mots *Roche-des-cros* (corbeaux), *Bec-à-l'oiseau*, *Chantemerle*, etc., révèlent l'intime participation, de l'homme à tout ce qui tient à la vie animale. Il est enfin curieux de retrouver des relations de parenté immobilisées sur le sol : *Chez-la-tante*.

Comme la dénomination de nombreux produits du règne végétal est due à une vague ressemblance avec les parties des corps animés, de même il est certains rochers (*Tête à Jean Calvin*, *Tête de Louis-Philippe*), certaines formes de la surface terrestre qui doivent leur appellation à une similitude de contours, d'aspect. Un euphémisme moderne a parfois substitué à d'anciennes appellations un mot moins expressif mais mieux sonnant (*Creux du Van*), parfois aussi a remplacé un terme

pittoresque par un autre moins juste (par exemple : *Portes du Locle, Col-des-Roches*).

Le siège d'une industrie, une ferme, un château, une église, une chapelle et son patron servent à la désignation des lieux ou entrent dans la composition des noms propres : *Raisse*¹, *Rincièrre* (scie), *Moulin*, *Molière*, *Piscine* (pêche), *Charbonnière*, *Favarge*, *Ponts-Martel*, *Môtiers*, *Châtelard*. *Dombresson*, *St-Aubin*, *Montmollin* (de *Mumolinus*, si ce vieux saint a pu donner son nom à un hameau relativement récent), ne sont pas les seules dénominations que l'ancien culte ait laissées. A notre frontière, où se trouvait cette forêt de *la Lance*, naguère terreur des passants, s'élevait l'abbaye de ce nom, qui dut son nom à la possession du fer qui ouvrit le flanc du Sauveur. En présence de ces croyances, il ne faut point s'étonner de retrouver des dénominations locales telles que *Pré aux Sorciers*, etc.

Le nom d'un propriétaire, d'un premier occupant du sol, le lieu d'origine des colons sont des circonstances qui se prêtent à établir des distinctions locales : *Communs*, *La Mottenette* (bois de la dame Othenette), *Valangines*, *Joux-Perret*, *Maix-Lidor*, *Prise-Milord*, *Pré-Monsieur*, *Champ-*

¹ *Raisse*. Il y a des localités (par exemple Corcelles) où le nom de *Raisse* se conserve où aujourd'hui ne se trouve pas la trace d'une rigole. Ce fait indiquerait-il un changement dans le régime des eaux ?

Berthoud, Champ-du-Moulin, etc. C'est ainsi que la *Villa-Bernet* ou *Chez-les-Bernets* est devenu un beau village dont les habitants sont restés par l'institution de la Fête du Doubs, en relations avec leur première patrie. C'est ainsi que des noms de familles éteintes et même des dénominations de nationalité vivent sur notre sol.

A quelque distance au nord des *Verrières*, une troupe de défricheurs appartenant à une nation douée d'une énergique volonté de travail, a laissé son nom, les *Allemands*, à une petite colonie qui se fixa à proximité d'une autre, reste d'un peuple dont les armes répandirent la terreur (*Sarrasins*). Il est également curieux de trouver dans une localité de notre canton (*Chez le Bart*) une réminiscence d'un nom tudesque, synonyme de *homme libre, Baron*. Les anciens noms *Salvagny, Epagny*,¹ auxquels l'actualité a substitué la désinence *er*, pourraient également remonter à une origine germanique. Quant à *Woing* ou *Wohens*, non seulement l'initiale le caractérise, mais il rappelle cette désinence en *ing, ingen* qui se retrouve fréquemment à l'est de notre frontière.

Les colons ne marchent pas toujours isolément. Un beau jour, les habitants de *Bussy*, pour se

¹ Cette terminaison *y* est commune à beaucoup de noms allemands francisés. Le radical *Bold*, qui entre dans l'ancienne notation de *Boudry* et qui, peut-être, se retrouve dans un autre nom, mérite d'être pris en considération.

soustraire aux droits seigneuriaux qu'exerçait impitoyablement le sire de Valangin, émigrèrent en masse et allèrent fonder près de Moudon un village du même nom. Lors de la réforme, des Jurassiens attachés au culte des pères se retirèrent près de Morteau et fondèrent une colonie qui, sous le nom de *Suchaux* (Suisses), conserve des traits originaux. Ainsi des *Geneveysans* fuyant la tourmente, abandonnant les bords du Léman, vinrent chercher un asile dans un de nos vallons, où sous le nom de *Geneveys* ils établirent trois hameaux.

Des données puisées dans des documents écrits font en général remonter les défrichements de nos vallons du 12^e au 14^e siècle. Non seulement il est probable que le Jura avec ses épaisses forêts entrecoupées de marécages, servait de refuge aux populations de la plaine refoulées dès l'an 260 de notre ère par les irruptions des barbares, mais certaines trouvailles ¹ attestent qu'auparavant déjà, d'anciens habitants avaient cherché des asiles beaucoup au-dessus du niveau du lac. Une nature sauvage reprit peut-être plus d'une fois ses droits sur des terrains abandonnés d'émigrations plus ou moins temporaires. C'est ainsi qu'à des noms moins anciens s'en joignent d'autres qui remontent à des époques voilées à l'histoire. La

¹ Une hache en pierre a été trouvée au Locle.

linguistique, qui cherche à pénétrer le sens intime des mots, croit trouver des *cabanes* celtiques au fond d'une vallée qui, aux yeux du géologue, doit son nom à sa direction ou formation anormale.¹ Peut-être le linguiste n'at-il pas tort; peut-être cette dérivation lointaine pourrait-elle s'étayer d'autres exemples. Bien que les contrées à sol accidenté, à climat âpre présentent peu d'attraits à la colonisation, et qu'ainsi le sol neuchâtelois offre moins de tombeaux, de ruines, de vestiges d'emplacements anciennement habités que les plaines qui s'étendent au pied des deux versants du Jura; il est cependant des dénominations qui remontent à l'idiome qui a été le plus anciennement parlé dans l'Europe occidentale. On fait dériver *Tavannes* (Taobh, Tav-place, séjour) de la langue des Gaëls; les noms de *Couti*, de *Côte*, proviennent du celtique *Coilte* (bois, montagne).² Mais revenons à des notions qui nous soient plus familières! Nous rentrons donc dans l'actualité en émettant l'opinion que *Montpereux*, mot qui a fourni un titre de noblesse à un savant antiquaire et naturaliste, pourrait dans le langage moderne être traduit par

¹ La dénomination latine *vallis transversa* indique comment se doit comprendre l'expression de *Travers* dans *Val-de-Travers*.

² Citons encore: *Séroue*, *Serrière*, du celtique *sarrai-gorge*; ou du latin *Serrae*, qui a la même signification.

Mont pierreux. Nos *carières* actuelles se nommaient autrefois *périères*.¹

On va parfois chercher bien loin des étymologies dont la solution est tout proche. L'ancienne notation de *Cortailod* indique une forme diminutive de *cour* (Cortillod). Ce coin de terre proéminent, qui forme un angle terminé au *Mont-du-Cerf*, a dénommé la *Cornée*. La découverte d'une ancienne nécropole a révélé le sens attaché au nom d'un quartier de vignes connu depuis six siècles sous le nom de *Tombets*.² Rappelons en matière d'étymologie une anecdote qui, au point de vue pratique, a bien son prix.

Frédéric-Guillaume III passant à Neuchâtel, s'était fait présenter une carte du pays. Il l'étudia quelques instants puis, se tournant vers son entourage, il demanda: Mais que peut signifier un nom comme *Ecrenaz*? On voulut éclaircir par le grec, le latin. Le prince prêta attention, mais ne répondit rien. A quelque jours de là se trouvant dans la montagne, il adresse cette même question à un habitant du pays. « En horlogerie,

¹ Rappelons à l'occasion du Vautravers qu'un passage d'un de nos anciens auteurs (Amiet) pourrait faire supposer que le nom de *Motiers* a été substitué à une appellation plus ancienne.

² La dénomination du quartier nommé *les hommes morts* près de Corcelles a peut-être la même origine: les deux omoplattes? qui figurent dans les armes de Corcelles le font presque présumer.

reprit celui-ci, en menuiserie, un *écrenaz* est une *encoche*, une *encoignure*, une *écornure*. L'inspection des lieux rend raison de cette dénomination pour la localité de ce nom. » Le roi sourit et parut satisfait. Or le lecteur l'est également parce qu'il sent que cette dénomination concorde avec l'intuition. Le Jura est uniforme; les hauteurs, les vallées offrent peu de caractères saillants qui donnent prise à l'imagination qui dénomme. Cependant il est quelques points qui servent de jalons directeurs, qui attirent l'attention du passant : *Bec-à-l'Oiseau*, *Gros-Taureau*, *Tête-de-ran* (ran-bêlier), etc. Le *Pertuis* est une entaille, un passage qui, selon la tradition, fut ouvert par le fer. Le *Cervelet*, le *Chatelot* (Chateleux, Chateliox), ce bastion naturel, doivent à leur situation dominante, à une vue étendue leur dénomination. Le nom de *Chatoillon* a été également donné à une crête rocailleuse près de St-Blaise, où d'anciennes fortifications ont été récemment découvertes. Quant à *Chaumont*, l'herbe rare et maigre, les mousses rougeâtres qui recouvrent la mince couche de terre végétale au sommet de la montagne rendent raison de l'étymologie (*Calvus mons*).

Le nom de *Jura* désigne, dit-on, une terre élevée; de ce mot, ou d'une forme collatérale (*Jora*), s'est formé *Joratel*. Quant à *joux* (montagne boisée), l'ancienne orthographe *Jours* semble être une revendication en faveur du même ra-

dical, dont paraît formé *Joran*, vent d'en-haut ou de la montagne.

Aux deux extrémités du Jura neuchâtelois sont deux sommités dont le nom offre quelque similitude: *Chasseral*, *Chasseron*. Cette dernière cîme porta autrefois le nom de *Sucheron*. Le mot *Suchier* que le provençal donne aux lieux élevés rend peut-être raison de cette dénomination. Si les appellations *Baronne*, *Mairesse* appartiennent aux temps récents, il en est autrement de *Berthière*. Ce point, situé à peu de distance de l'ancien château d'Erguel, devrait-il sa dénomination à quelque franchise? à quelque libre propriétaire (Var, Bar, Bers, Bart)? Des recherches sur la propriété territoriale dans cette région élucideront peut-être un jour ce point obscur.

En effet, des découvertes fortuites ou provoquées viennent parfois permettre de fixer sur des données plus ou moins solides la valeur première d'un nom dont le sens est caché. De l'existence de fourneaux, de piscines, d'étuves près des restes d'une porte dite *romaine* on a conclu que *Colombier* devait son nom à des bains érigés dans cette localité.¹ Des fouilles faites à la *Tène*,

¹ Rien non plus n'empêche de penser que, comme la rue du *Coq d'Inde* (Neuchâtel) dut son nom à un représentant de cette espèce de volatile, introduite en Europe par les Jésuites, de même Colombier, comme ses homonymes, a pu devoir son nom à ces oiseaux de Vénus, dont la descendance s'est propagée jusqu'à nous en nombreuses variétés.

dernière station des Lacustres, ont révélé l'existence d'une ancienne localité dont le nom se retrouve dans le canton de Fribourg. Cette concordance de dénominations est-elle due à une réminiscence qui transporte à un nouvel établissement le nom d'un premier berceau ? provient-elle d'analogies puisées dans des données locales ou dans un autre ordre d'idées ? L'une et l'autre cause ont dû concourir dans la dénomination des villages, des lieux qui ont un homonyme à peu de distance de nos frontières. *Soliat, Corcelles, Villars, St-Sulpice, Peseux, Verrières, Saules, Neuchâtel, Ouches, la Baume, etc.*

Des traditions, certains usages, certaines croyances tantôt se transmettent par les noms et les éclaireissent, tantôt s'effacent des souvenirs et laissent pour résidu un mot vide de sens, lequel lui-même finit souvent par disparaître. Des fouilles faites près de Bienne ont démontré l'existence d'un ancien culte voué à la lune. Bien que le souvenir du fait ne se soit point conservé et qu'aucun nom ne relie le présent au passé, il est curieux de rappeler que c'est à Bienne qu'au commencement du siècle passé parurent les premiers *Messagers boiteux*, qui, avec un cortège de prédictions, de signes extraordinaires, réglaient les moindres événements de la vie d'après le cours d'un astre auquel de nos jours le

physicien ne reconnaît qu'une influence à peine appréciable. ¹

Le mot peut mener à la connaissance, à la confirmation d'un fait, comme le fait peut conduire à l'explication du mot. Qui sait si le nom de *Grotte des fées* ne conduira pas un jour à l'existence de peuplades troglodytes l'archéologue qui tiendra compte des éléments que le goût du merveilleux introduit dans la tradition? Qui sait si sur le *Creux du van*, où de temps immémorial des caravanes matinales se plaisent à aller saluer l'aube du plus long jour, des fouilles renumératrices (comme celles qui ont eu lieu au Chasseron) ne viendront point révéler l'existence d'un ancien culte (au soleil?) dont les vestiges cachés sous un nom incompris, donneront la clé d'une coutume héritée de nos ancêtres? Le *Cernil la Dame* sur la crête de cette chaîne, ne serait-il point non plus la révélation de quelque antique croyance?

Vis-à-vis St-Aubin, près de *Fonts*, s'élève du sein des eaux un ancien autel des Lacustres, connu sous le nom de *Pierre du mariage*. Le nom original de ce bloc granitique s'est perdu, mais la conservation du sens attaché à sa première

¹ Les *croissants lacustres* qui ont donné lieu à admettre un culte lunaire, se trouvent aussi dans le lac de Neuchâtel. Ils remontent à l'âge du bronze et se maintiennent dans le suivant. Ajoutons, pour acquit de conscience, que quelques antiquaires font de ces demi-lunes un instrument à l'usage des potiers-tourneurs et peut-être aussi l'enseigne de la profession.

dénomination, la traduction du mot ancien en langue moderne semble indiquer que la série des générations n'a pas été entièrement interrompue sur notre sol et que, si parfois le fil de la tradition se brise, il est aussi des circonstances où cette transmission s'opère d'une manière plus ou moins complète. ¹

De vagues souvenirs d'événements passés altérés, remaniés ou même empruntés à d'autres lieux ont, à l'époque de l'enfance des sociétés modernes, souvent pris un corps en se portant sur une localité ou en la dénomant. Neuchâtel a sa *tour de César*; Neureux doit son nom à Néron; Charles Martel traversa les marais des *Ponts-Mar-*

¹ Les blocs erratiques paraissent avoir impressionné les peuples longtemps avant que d'attirer l'attention des savants. Plusieurs ont une dénomination : *Pierre à boz* (*boz-bois* ou *crapaud*), *Pierre gelée*, etc. Si ce dernier nom ne provient pas du mode d'agrégation, il semblerait que le peuple ait eu la prescience, si non la souvenance, du mode de charroi qui a déposé ces granits sur nos terres. Ces deux pierres ont donné leur nom à des exploitations agricoles. Concise voit dans ses pierres erratiques des monuments commémoratives de la bataille de Grandson. Le Val-de-Ruz rattache des souvenirs de la réformation à la *Pierre à Maître Jean*. Sous le nom de *pierre-feu*, *pierres-fixes*, les blocs erratiques gardent les limites des héritages. « Autour de ces pierres, dit le comtois, dansent les dames blanches, qui invitent les passants à entrer dans leur ronde. » Le Vaudois a vu dans ces masses voyageuses des rochers pourfendus par l'épée de Roland. Au bord des eaux, ces blocs, quelquefois déposés en murgiers lacustres, prennent le nom de *voies* ou *chaussées des pâins*, quand l'origine n'en est pas attribuée au diable.

tel; on montre encore l'emplacement qu'occupait le château d'un preux du temps carolingien : *Gérard de Roussillon*. Quelle est dans ces récits la part du vrai ? Quel est le fond sur lesquels ils reposent ?

Avec la vieille langue qui s'en va et les habitudes d'une jeunesse peu curieuse de recueillir de la bouche des vieillards les souvenirs du passé, le fil qui relie l'actualité à ses antécédants se perd d'une part et les difficultés de remonter à la valeur originaire des mots augmentent de jour en jour, tandis que de l'autre, l'étude de l'antiquité et de ses idiomes jette une lumière nouvelle et croissante sur des faits qui longtemps avaient paru contestables, obscurs ou erronés. Citons un exemple qui servira en même temps à mettre en évidence les altérations que peuvent subir les mots dans le cours des siècles.

On nomme dans quelques contrées *route ferrée*, non le chemin de fer actuel, mais ces voies indestructibles établies par les Romains pour relier leurs places fortes, leurs colonies avec la métropole. Ces anciennes voies, dont l'épithète indique la solidité, sont connues chez nous sous le nom de *Vy de l'Etra*, *Vy d'Etraz*. L'interprétation de ce dernier mot a longtemps donné lieu à des dissidences entre les savants, dont les uns voyaient dans le mot *etra*, *étraz* un équivalent de *droit*, adjectif à sens équivoque, ou un autre

qualificatif ayant le sens de *stratifié*. Tout-à-coup l'observation vint révéler le vrai sens du mot et rendre raison de la particule intermédiaire : La route romaine est formée de trois couches superposées, dont l'inférieure consistant en un lit de grosses pierres (*stratumen*) a servi à désigner la voie. La *Vy de l'Etraz* serait ainsi la *voie en grosses pierres*. Ce mode de construction sera dans notre pays, peut-être confirmé par l'observation. Un fait intéressant se rattache à cette transformation des mots qui font le fonds de notre idiome. A certaines voyelles s'en substituent assez régulièrement d'autres dans la langue dérivée. Une législation instinctive, dont la linguistique formule aujourd'hui les lois, a abrégé les mots par l'élimination de certains éléments, modifié les combinaisons de consonnes, substitué des articulations à d'autres. A ces altérations de mots imposées par des circonstances inhérentes à la naissance et au développement des idiomes néo-latins, s'en joignent d'autres provenant de méprises plus récentes sur la valeur des mots. Chacun conçoit que la signification de *Nid du sol*, *Arbre*, *Sel* (*sey*-frontière; *sa*, *sez*-rocher, ou peut-être l'adjectif *sec*) ne doit pas être interprétée d'après l'orthographe actuelle; que dans *Boudevilliers*, *Plamboz*, on retrouve sous d'anciennes notations le nom méconnu que nous écrivons aujourd'hui *bois*, et qui conserve dans *bosquet* plus de ressem-

blance avec son radical germanique (Busch),
comme avec langue du 16^e siècle :

Si vous voulez avoir du *boz*

Vous l'irez quierre sur votre doz. ¹

Remarquons encore à l'occasion des noms que quelquefois le mot reste, mais que l'étendue de sa signification, son champ de compréhension s'étend, se restreint avec le temps. Telle est la dénomination de *Franches-Montagnes*, qu'employait le moyen-âge pour désigner la partie du Jura dont le Doubs baigne le pied. Le nom de *Fenin* (*fin*-frontière, limite) fournit une preuve que les confins de Neuchâtel et Valangin n'ont pas toujours suivi la ligne où nous les avons vus figurés, comme la localité *Sur-les-Reyes* (Reys) indique que la frontière neuchâteloise a été reculée vers le nord. ²

¹ L'ancienne notation de *Boldivilliers* peut jeter des doutes sur cette étymologie : on pourrait y voir le nom d'un possesseur. Donnons à cette occasion un exemple des altérations que les noms propres ont subies dans la Montagne depuis le 15^e siècle : *Breuvine*, *Poillery*, *Combe-Motnesbain*, le *Crosilt*, le *Chaffolt*, l'*Armont*, *Sombrille*, *Goux-de-Bas*. Ce mot *goux* ne serait-il point un équivalent de *gor*, ancienne dénomination du lit rétréci du Seyon à Neuchâtel, et à l'occasion duquel nous rappelons une anecdote de collège qui, au point de vue qui nous occupe, mérite mention : C'est la facétieuse traduction que fit un jour un écolier d'un vers de l'*Enéide* :

Apparent rari nantes in gurgite vasto

De rares nageurs apparaissent dans le *Gor*,

² Dans les noms *Boyne*, *Boineau*, ou *Boenod*, on reconnaît des dérivés de *Borne*. Comme les frontières, les passages, les routes ont donné lieu à des dénominations : *Port* (Porte) *des Chaux*, le *Coude*, la *Tourne*.

Au nombre des mots effacés, on peut citer le *Grand-Champagne*, le *Petit-Champagne*, qui rappellent l'origine de plants de vigne. Quant aux noms de *Communs*, *Paquis*, etc., ils font encore foi du régime qui réglait autrefois l'exploitation de la terre. Le nom de *Borcarderie* rappelle le droit qu'avait le particulier de tirer des forêts le bois à son usage. Le souvenir d'une sévère restriction au droit de chasse se retrouve dans la *Fauconnière* ou *Falconnaire* (Creux du vent), dont les hôtes longtemps respectés ont enfin disparu. Le *Ban-Monsieur*, que l'orthographe actuelle transforme en *Bas-Monsieur*, est une preuve irrécusable que la vieille langue de la féodalité, comme le vieil idiome, nous échappe.

Dans les noms propres, avons-nous dit, se retrouve une partie de l'histoire. Dans ces brefs documents l'homme se révèle avec ses impressions, son culte, ses croyances, ses terreurs, ses joies. Il apparaît au fond de ces composés sonores qui, au point de vue du développement moral et matériel d'un peuple, sont comme de rares jalons indiquant la voie qu'il a parcourue. Comme des monuments érigés au passé, les mots conservent l'impression qu'ont laissée ou produite certains faits. Ainsi le Val-de-Ruz, pour les habitants duquel la bataille de Coffrane fut une occasion de souffrances, a nommé *Maula-fin* le champ fatal aux armes de ses seigneurs. Si l'on

n'a point trouvé de nom pour marquer la place où un fuyard échappé à ce combat franchit sur le dos d'un rapide coursier le Seyon à la sortie des Gorges, le souvenir d'un danger d'une autre nature, que ces lieux écartés réservaient naguère aux passants, s'est conservé dans le nom de *Casse-bras*.

Le nom de Maula-fin rappelle celui de *Mal-Combe*.

Non seulement barons et sujets ne vivaient pas toujours en bonne intelligence au moyen-âge, mais même entre les colons du sol naissaient des disharmonies qui parfois dégénérent en haines héréditaires. Valangin n'aima jamais la suprématie féodale de Neuchâtel; les Brenets suscitèrent mille tracasseries à ces voisins qui établirent ces planches (champs), d'où les *Planchettes* tirent leur nom. Des rixes fréquentes ont encore lieu entre les descendants de ces anciens Gessates,¹ qu'un vieil auteur nomme belliqueux, et les habitants d'une localité voisine où peut-être s'est infusé un sang bourgogne. Mais revenons à la Mal-Combe.

A peu de distance de notre frontière-ouest actuelle, laquelle s'étendit anciennement jusqu'à Mijoux, sur ce haut plateau où un même résér-

¹ Le nom de Gessates, anciennement donné aux habitants des Geneveys, ne paraît-il pas faire remonter l'origine de ces francs-habergeants au pays de Gex?

voir verse ses ondes vers le Rhin et vers la Méditerranée, est le vallon de ce nom. Dans le temps que le verre ne s'employait sous la forme de vitres que pour les églises et les châteaux, surgirent des inimitiés entre les participants de cette industrie naissante qui habitaient Mijoux et des cultivateurs du voisinage. Les verriers soutinrent contre ces derniers un combat qui devint funeste aux seules industries qui, avec les fours à poix et l'exploitation du fer, existassent dans le pays. Les verriers abandonnèrent le croc à feu et, à peu de distance de leurs premiers foyers, vinrent fonder une colonie agricole qui prit le nom de *Verrières*.

Il est plus d'un mot dont la signification originale s'est altérée dans la suite des temps. Tel est ce nom de *Villars*, *Velard*,¹ que nos ancêtres pensaient avoir la signification de *ville détruite*, et qui probablement dérive de ces anciens *Wilari* ou bourgs des Francs, dont cent formaient un district. La tradition attache des souvenirs des Maures à cette Baume de Môtiers, à ces lieux ténébreux où, selon la légende, un « orage impétueux » (feu grison ?) éteignait subi-

¹ Près de St-Aubin, contrée où les récits de fées, de trésors cachés, de villes ruinées ne manquent pas, et où les trouvailles faites dans des murgiers ouverts rappellent les descriptions que les anciens auteurs nous ont laissées des barbares, rites mortuaires des Celtes.

tement les torches des visiteurs, et où les Sarrazins (Celts, Germains, hérétiques, sorciers ?) accomplissaient d'affreux sacrifices. Des réminiscences de la Grèce ou plutôt de la pythie prophétesse se sont ajoutées aux traditions des déesses amies de la douce obscurité de nos forêts, de la transparence de nos eaux, du silence de nos grottes; de ces fées, qui ont donné leur nom à l'une de nos baumes et laissé des souvenirs sur les rives du Doubs, où elles se plaisaient à secouer leur ceinture d'or sur la grève que fréquentait le jeune pêcheur qu'elles favorisaient et qui recueillait de précieuses paillettes. St-Blaise a son lac, le *Loquiat*, formé par l'effondrement de terrains. Le peuple, qui ne reconnaît pas toujours la liaison des causes et des effets, a vu dans ce phénomène un châtiment. Le Loquiat fut pour lui le signe parlant d'une intervention supérieure dans les choses humaines, d'une justice vengeresse qui punit un acte inique en abîmant sous les eaux avec ses gerbes, ses champs l'homme riche qui avait dépouillé la pauvre veuve. Ainsi jusque dans la nomenclature géographique se reconnaît la trace du sens moral qui distingue l'homme. Ces faits nous ramènent aux Traditions.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page.
I. La pièce d'argent	9
II. Les Noms et l'Histoire.	19
III. Historique du mot Sautier	25
IV. Deux lettres	31
V. Traditions neuchâtelaises	43
VI. Cartographie neuchâtelaise	51
VII. Bienfaisance	59
VIII. Ruines neuchâtelaises	67
IX. Deux études sur le vif.	79
X. Origine des noms de localités	87

ERRATA ET RECTIFICATIONS.

- Page 22, lignes 16 et 17, lisez : des *raisses* ou scies, des moulins
sur des *Bieds* ou *Biefs*, qui etc.
- » 41, ligne 10, lisez: de celle-là.
- » 52, ligne 3, lisez : récemment dressé d'après les rôles de
contributions de 1353.
- » 71. Le renvoi de la note devrait être placé à la fin du
premier alinéa.
- » 72, ligne 20 : éliminer la virgule après *Rauraques*
- » 90, ligne 9, lisez : quand un ou plusieurs individus, un
ou plusieurs, etc.
- » 108, ligne 23, lisez : *Arbre-sel*, ou *Arbre sel*.
- » 112, Note: Retrancher la virgule après *barbares*.

CAUSERIES NEUCHATELOISES

SECONDE PARTIE

I

Traditions neuchâtelaises.

(SUITE.)

Vor dem Thatenglanz der Heldenzeit
Schwebt die Wolke der Vergessenheit.

MATTHISSON.

Voici un siècle environ qu'une de nos petites baronies exerçant la justice seigneuriale rendait à l'Etat cette portion jadis détachée de l'autorité publique. A cette époque où le servage était aboli et les services personnels commués en prestations en nature ou en argent, où ces prestations elles-mêmes entraient dans la voie de l'affranchissement et où le droit de possession perdait ses restrictions surannées, à cette époque, disons-nous, fut également décrétée l'abolition de coutumes et d'usages qui tombaient en désuétude, tels que

tiraillements, confréries de garçons, etc. Ce mandement de 1774 n'abolissait point, il est vrai, les exercices de tir, nés des institutions féodales, et maintenus plus tard par ces besoins de défense qui avaient rendu belliqueux les bourgeois du moyen-âge. Cependant l'établissement d'un pouvoir public qui se fortifiait, le développement de l'industrie, la sécurité croissante semblaient présager la prochaine désuétude de ces jeux militaires. En effet le goût du tir allait s'affaiblissant et il se serait peut-être perdu si le goût du service militaire sous les drapeaux étrangers, la liberté du port d'armes, l'astiction à quelques rares revues n'eussent encore rappelé l'homme fait au maniement des armes. Cependant, bien que les idées qui allaient renouvelant la physionomie de la vieille Europe trouvassent des échos dans ces hommes rassemblés devant la cible immobile, à l'époque de la cloture des Armes-Réunies, provoquée par des manifestations hostiles au gouvernement, campagnards et citadins auraient bientôt laissé rouiller leurs armes si la prévision de luttes futures n'eût inspiré le parti qui visait à la complète incorporation de Neuchâtel à la Suisse. Aujourd'hui le but est atteint. Mais la Suisse de plus en plus soucieuse de sa défense et opposée à l'établissement d'une armée permanente, a conservé, tout en le modifiant par de nombreuses améliorations, l'ancien système militaire si bien en

rapport avec les institutions démocratiques qui font du maniement des armes un devoir au citoyen qu'à l'heure du danger la patrie appellera sous les drapeaux. C'est ainsi que ce tir fédéral encore tout frais dans nos souvenirs a été à la fois une fête traditionnelle, à laquelle l'actualité a donné une sympathique extension; un symbole d'amour entre les membres du faisceau helvétique et une expression du culte que le citoyen voue à la patrie. Au reste ce n'est pas la première fois qu'à ces fêtes nationales nous avons vu s'allier les souvenirs du passé.

Vers la fin d'août de l'année 1862, la ville de Neuchâtel était en émoi : la société des gymnastes suisses allait s'y réunir, et les habitants se préparaient à recevoir les confédérés en frères bienvenus. « Savez-vous, se disait-on à cette occasion, savez-vous que les *armurins* vont reprendre leur course? En effet, les cœurs étaient dans l'attente; on confectionnait des flambeaux résineux, on tressait des guirlandes, on préparait des lampions, des treillis de gaz, des lanternes peintes; on tirait du musée ces vieilles armures, part de Neuchâtel au butin provenant de Grandson, de Morat; les tambours, veufs de fifres, exécutaient la brève et lente cadence qui devait encore marquer le pas de la troupe marchant en tête du cortège, bardée de fer miroitant et guidée par de juvéniles *éclaireurs*.

Nous aimons chez les peuples les souvenirs patriotiques, comme dans les familles ces fêtes qui en resserrent les liens et nourrissent ce sentiment qui porte les générations consécutives à maintenir intact le nom légué par les ancêtres, à l'honorer par la conduite et des actes généreux. Mais nous aimons surtout cette marche pittoresque, où la tradition réserve une place à la jeunesse, espoir de la patrie.

Quelle est l'origine de cette fête, qui depuis douze ans n'avait pas été célébrée? L'origine de cette institution n'est point éclaircie, et remonte sans doute à un de ces événements qui accrurent le pouvoir de la bourgeoisie par l'octroi ou la conquête d'une nouvelle coutume favorable aux libertés et immunités communales; tel serait l'établissement d'un premier banneret, ou la prononciation de Berne, qui, en 1408, adjugea aux bourgeois la garde des portes du château. Mais, à défaut de documents, entendons la tradition.

Jadis Neuchâtel devait, par trahison et par surprise, être livrée à l'ennemi. Cachés dans des futaies, des hommes armés qui avaient été clandestinement introduits dans l'enceinte murée devaient sortir de leurs étroites retraites à l'heure du silence et, par le massacre et l'incendie, donner le signal à l'ennemi extérieur. Des enfants, en jouant, découvrirent le contenu d'un de ces tonneaux; ils répandirent l'alarme, et sauvèrent ainsi la ville.

Sur quel fond repose cette tradition, qui offre plusieurs variantes concordant d'ailleurs dans l'occasion du salut? Nous l'ignorons. Quand Saint-Aubin raconte que Charles-le-Hardi, poursuivi le 3 mars par un ennemi acharné, chercha le salut dans les eaux du lac, et brisa d'un coup de pistolet la tête d'un fuyard qui s'attachait, pour se soutenir sur l'eau, à la queue du palefroi ducal, nous écoutons avec intérêt le récit d'un fait qui n'est pas invraisemblable, mais qui évidemment ne peut être attribué au duc, dont des témoignages authentiques constatent les faits et gestes en ce jour. Quand naguère la ville de Neuchâtel s'é-mouvait au récit d'une apparition nocturne; que des voix populaires affirmaient avoir vu le blanc fantôme, fille d'Ulrich, qui, séduite par un chanoine, venait à l'heure du silence implorer le pardon d'un père irrité, le doute s'élève moins sur le fait de la chute que sur la réalité d'une ombre voyageuse. Mais la tradition elle-même, qui s'est conservée vivace, comme la voix d'une conscience troublée, n'en jette pas moins une vive lueur sur la physionomie de ces temps, dont une foi crédule est le caractère distinctif, et où la croyance était d'autant plus tenace que la vie de l'homme se passait concentrée dans un moindre espace.

Rien n'est plus commun dans la tradition que la confusion des temps, des personnes, des mœurs, des usages. Personne n'ignore que la *tour de*

Diesse, à Neuchâtel, ne soit d'une haute antiquité. Sous la forme que la tradition donne à cette notion populaire, le passé se condense en un nom propre : « Jules-César, après avoir bâti cette tour, en donna la garde à une famille de gentilshommes qui lui donna son nom. ¹

Nous aimons à recueillir ces souvenirs du passé comme le voyageur du haut de la montagne à embrasser du regard le chemin qu'il a parcouru, non pour refaire en réalité la route, mais pour se rendre compte des stations qui l'ont successivement mené à l'actualité.

Le sang répandu, des incidents naturels, des événements merveilleux, des croyances superstitieuses, des joies, des souffrances domestiques ont donné lieu à des traditions dont parfois une prosaïque dénomination conserve le souvenir, ² mais que parfois aussi la poésie a revêtues de brillantes couleurs. Parmi ces poétiques créations qui remontent à un lointain vapoureux et qui re-

¹ De même les hommes libres ou *royès*, qui, au XII^e siècle, avaient perdu de vue l'origine bourgonde de leurs aïeux, soutenaient que leurs terres provenaient de bénéfices militaires romains; aussi ne se soumirent-ils qu'à prix d'argent à la mouvance directe des comtes.

² Tel est le nom de *Subiereux* donné aux habitants de Peseux; rappelons encore cette avalanche qui, un beau matin, présenta le spectacle d'une forêt à un propriétaire accoutumé à voir sous sa fenêtre un champ cultivé. (*Vers Chez-le-Bois*, près de Travers).

flètent vivement les sentiments, les croyances d'un autre âge, la légende de Douanne mérite d'être citée.

Si la tradition de la Vuivra représente allégoriquement l'humanité ou une civilisation naissante aux prises avec la nature sauvage et la barbarie, la légende de Douanne est une image de l'homme en présence de la tentation dans l'éternel combat que le bien et le mal se livrent dans son cœur.

Au dessus de Douanne, ce joli village au bord du lac de Bienne, à peu de distance de ce Jolimont où d'étrangers bruissements s'entendent parfois la nuit dans la forêt, au-dessus de Douanne, disons-nous, s'élèvent presque perpendiculairement de hauts rochers que termine un gradin ou plate-forme à peine accessible. Les habitants de ce lieu conservent le souvenir d'une lointaine époque où de brillants feux accompagnés de cris de joie effrénée, de bruits bachiques, illuminaient ce lieu élevé qu'on disait être le séjour d'une bande infernale.

Or un soir, Marguerite, belle et pieuse fille du village, était seule assise devant la porte de la maison paternelle. Tout à coup un beau et svelte chasseur habillé de vert (couleur favorite du diable), et portant une longue plume rouge sur un chapeau largement aîlé, s'approche de la jeune paysanne: « Marguerite, lui dit-il, c'est là, sur cette plate-forme, asile de la joie, qu'est le sé-

jour qui convient à ta beauté. Viens et suis-moi ! — Eh comment t'y prendras-tu pour gravir ce rocher ? — Le chasseur alors saisit la main de la jeune fille. A ce contact une douce persuasion s'empara d'elle ; elle se sentit maîtrisée et, sans effort et comme porté par une puissance mystérieuse, le couple en un instant arriva au haut de la plate-forme. Là étaient des tables dressées, ici des groupes d'hommes et de femmes exécutaient de bruyantes rondes : « Bien venue la fille de la rive ! Bien venue sois-tu Marguerite ! » crièrent des voix, et tout à coup le nouveau couple fut enlacé dans la ronde.

La danse terminée, le chasseur prit la main de Marguerite, la conduisit devant une table éclairée de flammes bleuâtres sur laquelle était un grand livre ouvert dont les pages étaient couvertes de signes. « Prends cette plume, douce amie, renonce à ta foi et inscris là ton nom ou fais ton signe ! Dès ce moment tu seras à moi et joies et richesses te seront départies. — « Jamais, reprit Marguerite, je ne vendrai mon âme ni ne renierai mon Dieu ! » Et saisissant énergiquement la croix qu'elle portait, elle l'expose à tous les regards. Devant ce signe vénéré un grand silence se fit : le livre ouvert, le chasseur, la joyeuse troupe, comme une fumée, s'évanouirent dans les airs, et Marguerite, le corps meurtri et dépouillé de ses vêtements, se retrouva

à la place qu'elle avait quittée peu d'instants auparavant.

Dans l'emploi que nous avons fait de nos traditions nous avons utilisé des récits populaires déjà recueillis par la plume, mais nous n'avons rejeté ni ces transmissions orales qui conservent le souvenir soit d'événements réels, altérés parfois, il est vrai, dans la bouche du peuple, colorés de teintes ajoutées par des générations successives, ni ces faits imaginaires auxquels la foi donna la force de la réalité et dont l'origine remonte à des temps plus ou moins reculés. Nous aurions pu faire rentrer dans ces pages quelques anecdotes ou quelques traits conservés, concernant des personnes dont le nom surnage dans quelques localités.¹ Mais il est difficile, à l'occasion des traditions de ne pas vouer quelque attention à ces coutumes locales qui peuvent jeter quelque jour sur l'ori-

¹ Tel est le cas de Môtiers où se conservent quelques souvenirs de la vie intérieure de Rousseau et où, à peu de distance du *Tilleul des catholiques*, la *Combe-aux-ris* porte une dénomination plus moderne. Telle est encore la vallée des Ponts qui mentionne quelques essais faits par un jeune naturaliste qui vers 1750 se préoccupait des migrations de l'hirondelle, etc. Les Brenets se plaisent à raconter comment Guinand procédant un jour à une cuite riche en espérances, le verrier brisa tables, chaises pour en jeter les débris dans la fournaise à défaut d'autres combustibles.

gine de la population de maint de nos lieux habités. Telle est cette coutume particulière à Corcelles, où les enfants du village, après une noce, se rendent en poussant un cri modifié par l'apposition de la main devant la bouche sous les fenêtres du logement des nouveaux-mariés pour y recevoir la *donna*, c'est-à-dire des corbeillées ou des poignées de fruits, de noix, etc.¹ Mais chez nous, comme ailleurs, les coutumes particulières, les usages locaux s'effacent tous les jours davantage. La réforme, le progrès des lumières, les facilités de circulation, la révolution de 48 ont effacé bien des traits nationaux ou particuliers. Où s'en sont allés ces *Djins* des Noirmonts qui venaient malignement troubler l'œuvre de nos

¹ Cette coutume est, croyons-nous, vaudoise ou savoyarde. Parmi les jeux des enfants, il en est qui sont accompagnés de paroles et de chants, dont l'origine serait peut-être intéressante à connaître. Mais, à propos de l'enfance, citons une certaine pratique de la Montagne, qui peut-être a été un mode d'appropriation usité des peuplades primitives, ou la formule de consécration de la propriété à l'époque où la société suppléait par certaines formes convenues au défaut de gouvernement régulier. Lorsque les enfants parcourent les forêts, les lieux incultes pour y faire leur cueillette de fruits sauvages, celui qui trouve une place riche en récolte prononce l'interdit qui écarte les pillards et consacre son droit de premier occupant en articulant à haute voix ces mots sacramentals: *Je m'ensarre* ou *je m'ëssarre*, expressions qui paraissent être en relation intime avec *essarter*, *sart*, *essert*, mots qui désignèrent jadis les premiers défrichements en usage sur un terrain qu'un colon s'adjudgeait et dont il prenait possession.

anciens fromagers ? Et ces âmes damnées qui revenaient troubler le silence des nuits pour réclamer des survivants une messe pour les tirer du purgatoire, ou voire même pour vaquer encore à des intérêts temporels ? Où est cette chapelle de Wavre qui assurait une progéniture à une couche infructueuse ? Mais où sont les neiges d'autan ?

Le Neuchâtelois qui écrit la chronique des faits dont il est témoin peut consigner qu'encore aujourd'hui, dans de petites localités, on ne recourt guère pour désigner les personnes au nom patronimique, et qu'une épithète ajoutée au prénom fait bien mieux l'affaire : *Jonas pointu*, *la Marie des correys* (plaisanteries), *la Julie chez l'ancien*, etc. Mais notre chroniqueur moderne, à l'instar de quelques-uns de ces prédécesseurs, ne signalerait pas l'année 1862 comme ayant dénoté de funestes présages parce qu'elle a amené dans les cieux de mouvantes conflagrations. De toutes les anciennes fêtes que le calendrier notait en lettres rouges ou en majuscules, il ne nous reste guère à cette époque travailleuse que deux Saints, remue-ménages bien connus des propriétaires et des locataires et dont les réguliers anniversaires servent, au printemps et en automne, de point de repère aux supputations chronologiques des gens qui ne sont pas encore familiarisés avec l'usage du quantième. Cependant rappelons ces œufs de Pâques qui dans la course aux œufs deviennent l'objet d'un défi

jeté à l'habileté d'un coureur, qu'ici la jeunesse va rouler dans les prairies, qui là sont choqués au hasard ou toqués d'après les données de dureté qu'indique le son.¹ Ah ! que de pleurs cause parfois le bris de cette fragile coquille ! Mais consolez-vous, petits affligés ; l'automne viendra avec la joyeuse vendange et le temps des pâtures ! Vous vous travestirez, et sous d'énormes chapeaux, sous l'ampleur pendillante de vêtements empruntés je vous vois effrayer les petites filles, vos voisines et vos compagnes d'école, et peut-être même les passants que vous narguez ! Courez ! courez sous vos déguisements grotesques ! Et vous, passants, souriez sans craindre aujourd'hui les paroles indécentes, ni les farces inconvenantes qu'on reprochait à nos ancêtres.

Mais, nous l'avouons, les faits rentrant dans la catégorie des coutumes locales, des usages, exigent un ensemble de données et de connaissances qui nous font défaut. Nous avons donc conservé

¹ Le Petit-Cortailod est d'ancienneté le rendez-vous des toqueurs du Vignoble. Parmi ces œufs recherchés pour la résistance de la coquille, on peut citer les œufs de coq, les œufs de basilic, qui croyons-nous, sont un champignon (phallus) cueilli dans la première période de sa croissance et séché. L'œuf de coq ou de basilic se trouve, dit-on, dans des endroits écartés où il a été mystérieusement déposé. On ajoute que, si malheur ne doit s'ensuivre, jamais l'heureux détenteur ne doit se déssaisir de sa rare trouvaille. C'est ainsi qu'un rusé compère met à profit les croyances vulgaires.

au mot tradition le sens qu'on lui donne habituellement: faits notables qui se content et se transmettent de bouche en bouche; récits simples et impressionnants dont l'auteur n'a pas de nom, que tout le monde connaît et dont personne ne garantit l'authenticité. Peut-être y aurait-il encore une récolte à faire de ces souvenirs qui s'éteignent et qui, pour l'historien, ne sont point sans valeur. Qui sait, par exemple, si la connaissance d'une tradition vaudoise qui attribue à Pierre de Savoie la construction du château de Thièle ne mettrait pas sur la voie de motiver le siège que Rodolphe de Habsbourg fit de cette bretèche, ou ne donnerait pas lieu d'élucider le rôle que nos comtes jouèrent dans ce fameux combat de Chillon qui a tant préoccupé les historiens et dont un travail consciencieux vient de fixer la date probable? En entendant une tradition qui, à la suite d'un incendie fait descendre, au onzième siècle, Saint Martin du haut de la montagne dans la plaine,¹ on se demande si le Val-de-Ruz ne fut point habité avant l'époque de défrichements fixés par nos historiens. Le fait est probable, car dans une charte de fondation du Prieuré de Bevaix (998) un seigneur, nommé Rodolphe, fait aux pieux bénédictins le don de cet ancien village et con-

¹ Serait-ce peut-être la destruction par un sinistre des *Geneveys-sur-Chézard et St-Martin* que la tradition a voulu mentionner sous une date erronée, si erreur il y a?

cède avec la terre une vingtaine de serfs dont les noms révèlent les uns une origine allemande, les autres une origine romande. Or à cette occasion on se demande si les deux idiomes étaient à cette époque parlés conjointement au Val-de-Ruz. S'ils ne l'étaient plus, il serait du moins curieux de savoir si les premiers noms donnés à d'anciennes localités, selon qu'ils remonteraient à une souche latine ou tudesque, ne pourraient point, à défaut d'autres données, servir à fixer la proportion du mélange des populations de races diverses qui à une époque antérieure ont dû vivre sur notre sol.¹

Nous sommes arrivés à une époque, où sous l'influence des grands faits qui abolirent la messe romaine, qui proclamèrent la déchéance du pouvoir monarchique, les souvenirs du passé vont s'effacer, comme les traits tracés sur une ardoise disparaissent sous la main d'un enfant. Bien que les temps actuels n'aient guère à envier aux époques antérieures, le besoin de connaître ce qui entoure et ce qui a précédé s'empare des peuples et des individus. Les Neuchâtelois ne resteront point en dehors de ce mouvement des esprits. Ils marchent de pair dans les joûtes de la force, de

¹ Rappelons que les noms actuels de beaucoup de localités sont encore incompris, et que les vieux actes renferment quantité de dénominations locales qui aujourd'hui sont effacées des souvenirs et dont le sens nous échappe.

l'adresse, de l'industrie mécanique avec les confédérés et même avec de grandes nations, il leur reste à conquérir des sièges nombreux dans ces congrès ou assemblées scientifiques dont s'honore la patrie suisse. Tandis que de nobles efforts ont lieu dans les cantons dont la langue est la nôtre pour recueillir et publier des documents originaux, pour étudier le passé, pour élever l'histoire au diapason des idées actuelles, pour donner aux faits une interprétation conforme au sens que révèlent les événements récents et à ce besoin de vérité qui gît dans le cœur de l'homme, nous remarquons qu'aujourd'hui à peine le nom d'un Neuchâtelois figure dans la nombreuse liste des membres *de la Société d'histoire de la Suisse romane*. Puisse une jeunesse qui jouit d'une instruction mieux dirigée et plus approfondie que celle qui a été départie à la génération qui s'en va, se préparer, en poursuivant la douce carrière de la science, à s'asseoir un jour sur les bancs d'une association dont les pays étrangers citent avec estime les travaux.

La simplicité, l'austérité, l'abnégation, qualités toujours estimables et que la réforme avait cultivées étaient, dit-on, les vertus de nos pères. Mais qui étaient nos pères? Répondez à cette question, déroulez les vieux parchemins, consul-

tez les souvenirs de famille, Vaudois des vallées, Savoisiens fugitifs, Français émigrés, que les rigueurs d'un pouvoir qui voulait forcer les consciences ont expulsés du sol natal et qui avez trouvé un asile sur notre sol ! Mais pour répondre à la question que maint lecteur s'est sans doute posée d'une manière plus générale, entendons si nos prédécesseurs ne nous ont laissé aucun renseignement sur l'origine de notre nationalité. Boyve, dans ses annales, attribue l'origine des Helvétiens à une colonie troyenne guidée au pied de nos monts par un compagnon d'Enée. D'après cette tradition les Neuchâtelois et les Suisses remonteraient à une commune souche. Mais notre auteur ayant l'air de traiter de fable cette filiation troyenne, il y a lieu d'admettre que l'origine des Neuchâtelois, comme celle des Suisses, se cache dans ces flots de populations que dans la nuit des temps l'Orient a déversés sur l'Europe.

Notre sang national selon l'histoire est formé du mélange de races celtique, romaine, bourgogne intimement fusionnées et d'éléments immigrés plus tard des pays circonvoisins. Le Neuchâtelois ne peut revendiquer aucune nuance, aucune couleur distinctive d'yeux, de chevelure, ni aucun trait de visage qui le distingue éminemment de ses voisins. En lui nous trouvons des nez de toutes les formes, des bouches de tous les diamètres. Mais parmi les caractères moraux d'une

nationalité qui exerce un pouvoir aggrégatif, nos historiens ont signalé une forte adhérence aux coutumes et aux anciennes traditions.¹

Ce dernier mot nous rappelle que tradition peut prendre un sens plus large que celui dans lequel nous l'avons employé jusqu'à présent.

Nous aurions aimé en effet à poursuivre la tradition durant une longue série de siècles dans toutes les parties de son vaste domaine, à embrasser sous ce nom toutes ces transmissions qui se maintiennent ou s'altèrent dans la suite des âges; à la montrer tantôt régnant dans la vie politique, civile, morale ou religieuse, tantôt s'effaçant, sapée, modifiée sous l'effort d'idées nouvelles et de faits qui, à chaque siècle de l'existence d'un peuple, viennent ajouter une page à son histoire. Nous léguons cette généalogie des faits et des idées à de plus habiles. Mais déjà un docte légiste a savamment consigné les coutumes civiles

¹ Cette assertion pourrait paraître ironique en présence de deux grands faits qui ont profondément modifié l'existence nationale, savoir la réforme religieuse et la révolution de 1848. Mais chacun sait combien au XVI^e siècle l'Eglise romaine s'était éloignée des traditions de l'Eglise primitive. Quant au second événement, la fidélité au prince et l'adhérence à la Suisse étaient également fondées sur des antécédants. La royauté en devenant étrangère à la Suisse devait s'effacer dans un pays où les idées démocratiques se fortifiaient chaque jour davantage. Chacun connaît le résultat de la lutte qui eut lieu entre les vues opposées de la démocratie et de la royauté, entre des intérêts divers fondés sur des privilèges des corps politiques (bourgeoisies) que la tendance des esprits vers l'unification ne pouvait maintenir.

qu'à éliminées ou conservées la législation actuelle. Ici nous entendons l'école — qui elle-même conserve encore des routines traditionnelles — protester contre des théories dont les lumières actuelles ont démontré la fausseté, attaquer des préjugés encore vivaces sur la cause présumée de certains effets. Elle conteste la vertu de certaines plantes, l'efficacité de certaines pratiques, certaines influences attachées aux corps célestes; elle élimine des vers et de la prose la tradition de quatre éléments. D'antiques croyances jadis rentrant dans le domaine religieux, que ni la conversion au christianisme, ni la réforme n'avaient pu évincer, ploient, se dissipent sous l'effet d'une pénétrante lumière. Les rites barbares si longtemps conservés dans les conjurations contre les maléfices, la croyance aux présages, aux songes prophétiques, les révélations demandées aux cartes ou à d'autres objets, la foi aux esprits qui peuplent l'air d'êtres intermédiaires entre l'homme et la divinité, tous ces faits reculent vers le passé. A

Au reste la réforme politique offre avec la réforme religieuse plus d'un trait de ressemblance. Elles trouvèrent des antagonistes dans maint esprit qui préférerait la transformation lente de la société aux entraînements de la foule. Elles froissèrent — nous ne parlons pas des intérêts matériels — bien des consciences, et contribuèrent à affaiblir la notion du devoir dans maint individu que l'éducation avait formé au respect des autorités établies plus qu'à l'application des théories qui mettent le pouvoir dans les mains du peuple. Dans leurs résultats encore, les deux révolutions concordent : destructives d'abord, elles ont fondé un ordre de choses stable.

mesure que l'homme arrive à la connaissance des limites du pouvoir imposé à sa nature, et à la précision des lois immuables qui régissent le monde physique, on voit s'effacer ces vestiges d'une science primitive où l'erreur et la vérité étaient mêlées, qui embrassait les origines et les commencements de l'histoire, les lois de la nature comme les lois conservatrices de l'humanité. On pourrait poursuivre la tradition dans les méthodes de culture, dans ces usages des arts ou de la vie domestique qui fléchissent devant de nouveaux procédés, de nouvelles inventions, de nouveaux engins, de nouveaux matériaux, de nouvelles importations; dans la langue enfin, cet instrument par excellence, qui transmet toutes les traditions; qui, suivant les mouvements du corps social, recueille, dénomme les progrès, les erreurs, et dont les mots qui s'oublient aujourd'hui, réveillés par l'étude dans les siècles futurs avec les idées et les faits qu'ils dénomment, deviendront pour nos descendants un champ d'investigations, de gloses, et peut-être des messagers de progrès.

La tradition ne nous lègue pas seulement des faits, elle ne résume pas seulement les connaissances d'une époque, elle en transmet les sentiments, les opinions, les aspirations. Cette longue marche vers la liberté, l'égalité, l'indépendance politique que les habitants de condition inférieure ont suivie pendant des siècles; les dernières luttes

soutenues contre la société féodale, puis contre le pouvoir monarchique, retrouvent leurs antécédants à plusieurs époques de notre histoire. Les sympathies données en 1792 à la révolution française, les Lettres au cousin David, l'Indigénat helvétique, les Mémoires de Montmollin n'étaient que le nouveau grain tombé dans la terre qui avait produit des récoltes antérieures.

L'établissement récent du Jury n'est, pour ainsi dire, que l'extension donnée à une ancienne franchise: *Le bourgeois de Neuchâtel*¹ ne peut être jugé que par ses combourgeois, principe qui lui-même reposait sur cet autre: *L'homme franc ne peut être jugé que par ses pairs*. Si l'opinion publique s'est moins préoccupée de la pratique de cet axiome que de la quotité de la taxe résultant de l'application de cette autre règle administrative: *L'homme libre ne peut être taxé que de son propre consentement*, il n'en est pas moins vrai que les droits réservés autrefois à une certaine classe d'habitants sont devenus par extension progressive la propriété de tous.

Vices et vertus, défauts et qualités, erreurs et vérités se transmettent traditionnellement par la parole et l'exemple. O vous, qui lisez ces lignes, lecteurs ou lectrices, jeunes ou vieux, ne faillez donc point à laisser à l'avenir la tradition d'une vie bien employée.

¹ Les bourgeoisies de Valangin, Boudry, le Landeron assuraient le même privilège aux incorporés.

II

Etude de mots.

Vraiment, mes bons amis, ce n'est qu'en un lieu sale
Qu'on peut, vidant les pots, s'énivrer sans scandale !

Poème des vieilles rimes.

On peut considérer bien des choses dans les mots : l'origine, la filiation, les rapports avec d'autres, leur âge, les variantes d'orthographe et de prononciation dans la suite des temps ou dans certaines régions, la diversité de signification, les choses qu'ils désignent, etc. L'intérêt naît de l'étude qui porte à les considérer à ces divers points de vue ; le mot grammairien change alors d'acception et réveille l'idée d'une doctrine qui sourit même à l'enfance. L'école jusqu'à présent s'est, il est vrai, fort peu préoccupée de ces faits. En se restreignant dans le domaine purement pratique, elle a banni d'un programme, dont l'époque réclame la modification, maint élément qui pour-

rait être utilisé dans un but vraiment éducatif. Cependant, des hommes éminents ont dès longtemps élevé la voix contre cette méthode dite *pratique* qui, si elle ne fausse pas l'esprit, ne développe certes pas les idées et éteint l'amour de la science. Tôt ou tard, l'enseignement, en se frayant d'autres voies, fera entrer dans le programme scolaire des éléments d'instruction négligés jusqu'à présent et déterminera dans quelle mesure ils doivent entrer dans l'enseignement primaire. En attendant cette rénovation dont le Père Girard posa, dans la Suisse romane, la première pierre, nous laissons l'école pour la grammaire et une sérieuse étude sur les mots *auberge*, *pinte*, *bouchon* et les *schild* ou enseignes distinctives affectées aux premiers de ces établissements.

L'*Auberge*, d'après l'Académie, est une « maison où l'on trouve à manger et à coucher en payant. » Cette définition pourrait paraître incomplète en ce qu'elle ne mentionne pas le *boire*, besoin qui dût surtout être fréquemment ressenti chez nous dans le temps où une viabilité et des moyens de locomotion peu développés donnèrent naissance à la *Bonne auberge à pied et à cheval*.

Le mot *hôtel*, qui tend aujourd'hui à se substituer à *auberge*, était dans l'origine une grande et belle maison, habitation d'un seigneur ou ré-

servée aux séances des fonctionnaires publics.¹ En ce dernier sens, nous avons des *hôtels-de-ville*; dans l'autre acception, Neuchâtel conserve l'hôtel de Longueville (Halle ou pavillon en style de la renaissance sur la place du marché). Aujourd'hui on nomme *hôtels* ces grandes maisons garnies, où de riches voyageurs vont chercher un plus haut degré d'aises et de confort que ne comporte la simplicité des habitudes bourgeoises. On donna aussi le nom d'hôtel à cette humble cabane élevée sur la pente du glacier de l'Aar et qui, voici une vingtaine d'années, servit d'asile aux savants occupés à mesurer le mouvement des glaciers. L'*hôtel des Neuchâtelois* acquit alors une réputation plus retentissante que celle des Trois-Rois à Bâle, de l'Epée à Zurich, etc.

A la maison religieuse du moyen-âge se rattachaient assez fréquemment une école, un hospice et une hôtellerie. Aussi ne faut-il pas s'étonner si au XV^e siècle le *Faucon*, à Neuchâtel, alors *Maison-de-ville*, était tenu par un chanoine. Une heureuse combinaison, à cette époque, avait meublé

¹ Un voyageur espagnol qui voulait faire viser son passeport, demandait un jour où était l'*Auberge* de l'ambassade. Cette faute, qui excita l'hilarité, proviendrait-elle de ce qu'en certains idiomes le mot *auberge* aurait l'acception que nous donnons aujourd'hui à *Hôtel*? En tout cas l'on a méconnu le sens originaire du mot hôtel, qui est une grande habitation ayant deux ailes avancées, enserrant un terrain découvert du côté de la rue.

de pots d'étain ¹ ce siège des magistrats. Les gentilshommes cherchaient volontiers un asile sous les ailes de cet oiseau, comme dans une ville voisine les marchands aimaient à se mettre sous la protection de l'*Ange*.

L'enseigne ne fut pas à l'origine affectée à la désignation de l'hôtellerie. Mais, avant que ces maisons d'abord hospitalières eussent arboré des enseignes, l'exploitation du signe d'hôtellerie était devenue le privilège de certaines personnes et de certains lieux. L'usage de rétribuer l'hébergement s'était établi dès lors.

L'idée d'un écot est en effet de longue date inséparable de l'hébergement. Ainsi, ajoutons que la monnaie, signe de la compensation de ce service et de bien d'autres, a fort varié dans notre pays. Or dans ces temps où les batz, les kreutzer, etc. n'existaient pas encore, la pièce d'argent de Neuchâtel en usage pour solder, à défaut de monnaie de billon, le compte de dépense, représentait la façade à quatre colonnes d'un temple exhaussé sur des degrés. Entre les mots *moneta novicastri*, qui entourent le frontispice, figure un petit écusson portant trois chevrons dans un pal, armes parlantes, qui de longue date s'allièrent aux couleurs suisses et auxquelles la jeune République a, par imitation, substitué

¹ Le verre à boire était encore fort rare alors.

les trois couleurs.¹ Aujourd'hui, cette pièce d'argent de 6 à 8 lignes de diamètre, est tout aussi rare que l'écu du prince Berthier, contre un exemplaire duquel un numismate offrait, il y a quelques années, jusqu'à 300 francs.

A propos d'écot, rappelons encore que Silène, d'après la mythologie grecque, était un homme dont la probité native était incontestable et la mémoire à toute épreuve. Or, soit faiblesse de tête provenant de l'abus du vin, soit pénurie de ressources causée par l'inconduite, il devint parasite, puis, il voulut esquiver son écot. Ses jambes vacillantes le trahirent un jour à son évasion, et, hué, méprisé, abandonné, il alla, comme Job, mourir sur un fumier. Selon l'expérience de nos jours, les suites de la fréquentation des tavernes sont souvent aussi désastreuses.

Les auberges devaient être clair-semées dans un temps où la monnaie était peu commune. En effet, la loi bourgonde, qui régit notre pays dès le Ve siècle et qui donna lieu à notre droit coutumier, la loi bourgonde, disons-nous, nous apprend que les auberges n'existaient pas du temps du

¹ Le drapeau arboré au château en septembre 1856 était orange, noir et blanc, c'est-à-dire aux couleurs de la maison de Brandenburg. L'écu chevronné gueules, argent et or eût été l'armoirie neuchâteloise. Elle s'était maintenue intacte à travers six siècles, et même elle figure encore sur le revêtement métallique de la montre, où les chevrons sont une garantie légale offerte par un commerce honnête contre la fraude.

roi Gondebaud dans le pays compris entre le Jura, l'Aar et les Alpes:

« Quiconque a dénié le couvert et le feu à un
« étranger en voyage, sera puni d'une amende
« de 3 sols. »

« Si un voyageur vient à la maison d'un Bour-
« gonde demandant l'hospitalité et que celui-ci
« le renvoie à la maison d'un Romain, le Bour-
« gonde paiera trois sols au Romain dont il a
« indiqué la maison. ¹ »

Longtemps après cette lointaine époque, où l'hospitalité était prescrite à chacun par la loi, les seigneurs se réservaient encore dans diverses localités de leur territoire un droit de gîte qui donna lieu à des abus dans les temps où le cavalier ne portait pas la musette. ² Cependant, au XII^e siècle, il existait à Bâle une auberge, *la Mouche*, où plus d'un chevalier croisé alla chercher un asile.

¹ Rappelons qu'au VI^e siècle la livre était une monnaie fictive dénommant le poids équivalant d'or. Les sols représentaient en réalité les grosses divisions de la livre.

² C'est ainsi qu'en 1332 les gens de Morteau s'étant mis sous le gardiment de Rodolphe, comte de Neuchâtel, moyennant mille livres comptant, cent livres de rentes annuelles et les droits d'ost, de chevauchée et d'*habergeage*, Louis, fils de Rodolphe, ne tarda pas à s'attribuer de nouveaux cens et péages en sus des redevances stipulées dans l'acte de sauve-garde. Ce fut pis encore sous Isabelle. Enfin vint Conrad de Frybourg qui s'attribua le titre de seigneur de Morteau !

Les maisons où se vend l'hospitalité ne tardèrent pas à devenir des lieux de rassemblement. C'est là qu'au siècle passé commença dans la Montagne la manifestation du vif mécontentement provoqué par des mesures gouvernementales hostiles à l'entrée des vins étrangers. Mais non seulement les auberges, mais les pintes, les bouchons devinrent des foyers d'opposition à des mesures qui émurent dès l'an 1722 la remuante bourgeoisie de Valangin.

La *pinte* est une mesure qui a servi à dénommer une maison où le vin se vend et se consomme sur place. On disait jadis *vuidier les pintes* comme on dit aujourd'hui *vider une bouteille*. Cette substitution d'un singulier à un pluriel dans une mesure de moindre capacité est instructive. On pourrait y voir un symptôme de paupérisme, mais nous croyons plutôt à un changement réfléchi dans les habitudes de consommation improductive. En effet, à ces défis qui naguère se basaient sur la capacité de l'estomac, se substituent actuellement des joûtes qui se vident le cahier de musique ou la carabine à la main. La sociabilité est un besoin qui aime à s'entourer de garanties d'ordre et de bienséance.

Un bouquet de verdure (chez nous la sommité d'un sapin) nommé *bouchon* sert encore à désigner la maison affectée à un débit de vin. L'auteur de la Description d'une des paroisses des

Montagnes écrivait au siècle passé que les pères qui avaient des filles à marier aimaient à arborer ce signe au-dessus de la porte de leur maison.

Le vigneron neuchâtelois était fier jadis du droit de vendre en détail la récolte fermentée de sa terre. Dans un de ces bouchons ouverts jusqu'à l'épuisement du produit de l'année, et connu par l'enseigne : *Buvez bien, car il est bon*, était un cache-maille où le consommateur jetait en sortant la somme qu'il jugeait être l'équivalent de sa dépense.

Le bouchon, la pinte et, en quelque sorte, l'auberge rentrent chez nous dans la catégorie des tavernes, dont un vieil auteur disait : *Quand il (le glouton) y vat, il oït, veoit, entent et parole bien ; quand il revient, il a tout ce perdu, quer (car) il ne veoit, oït, ne entent et ne puet parler*. Ainsi, au 14^e siècle, l'intempérance aimait déjà se satisfaire hors du logis.

Autant vaut boire ici qu'ailleurs, telle est l'inscription affichée sur une enseigne et dont se prévalent ces époux, ces pères qui, admettant que « ailleurs » désigne le foyer domestique, donnent par l'inconduite leur approbation à une fatale maxime.

Les mots *auberge*, *pinte* sont-ils parfaits synonymes ? Nous trouvons dans les articles suivants d'une ordonnance de police la meilleure solution de cette difficulté grammaticale :

« Art. 2. Les auberges ayant droit de Schild
« ou enseigne seront ouvertes aux voyageurs de
« nuit comme de jour; elles auront seules droit et
« obligation de loger moyennant juste salaire, etc.

« Art. 5. Les cafés et billards, cabarets, res-
« taurants ou pintes devront être évacués et fermés
« à dix heures du soir. On ne pourra y loger
« que dans le cas où il n'y aurait point d'auberge
« dans la localité, et que ceux qui tiennent ces
« établissements en auraient reçu une autorisa-
« tion formelle. »

Consignons à cette occasion la remarque que le mot *hôtel* dans le sens nouveau donné à ce mot n'est point encore entré dans le style officiel.

Le français a emprunté à l'allemand le mot auberge.¹ Le glossaire neuchâtelois a en outre puisé dans l'idiome germanique le mot *Schild*, qui désigne ce signe ostensible qui souvent se balance d'une voix criarde sur la tête des passants et qui distingue à distance les maisons où se trouvent volontiers les gens altérés. Ce mot présente tous les caractères d'une récente importation; moins récente sans doute que l'invention du canon rayé, de l'horloge électrique, des allu-

¹ Formé de Heer : gens, assemblée, et du radical *berg*, lequel entre dans *bergen*, cacher, couvrir, etc. Le français a éliminé *h* dans *auberge* et respecté l'étymologie dans *héberger*, *habergeant*, trois mots dans lesquels *e* long de l'allemand s'est altéré en *au* ou *e* bref.

mettes chimiques, mais, à coup sûr, aucun schild n'a jusqu'à présent été retrouvé dans les débris lacustres. Ces signes si chers aux buveurs et que les femmes comparent aux tentacules d'un vorace polype, ne sont point, comme le bouchon, un produit naturel du sol.

Le schild n'est point l'expression d'une civilisation dans l'enfance ; il est peint, il est sculpté, il figure un emblème, il porte une devise ; sa confection réclame le concours de plusieurs industries. De même que le naturaliste géographe trace sur une carte l'aire d'habitation d'une plante, d'un animal, de certaines cultures ; de même un ethnologue moraliste s'appliquera un jour à désigner les limites qui circonscrivent l'usage du schild, et à en formuler la loi de distribution sur la surface du globe. L'anecdote d'un nègre, nouvellement débarqué, qui tombait en adoration devant ces signes suspendus, paraît, du côté du Sud, indiquer le Sahara, comme une lisière de la zone où ce signe est affecté à l'usage des voyageurs. Mais, distinguons le mot et la chose ! La circonscription territoriale du mot tudesque francisé est beaucoup plus restreinte que l'aire de l'enseigne.

Un jour, voyageant en Savoie, je m'arrêtai au milieu d'un hameau pour demander à un paysan s'il y avait à proximité un débit de vin : « Entrez là-bas à l'*Eschet*, me fit le campagnard.

— Qu'est-ce que cela, l'*Eschet* ?

— Eh ! ne voyez-vous pas ! là où pend l'agneau avec une croix !

Dès lors ce mot resta fixé dans ma mémoire ; la vue d'une croix, d'un mouton en réveillait involontairement le souvenir. Je m'entourai de lexiques gaulois et latins pour remonter à son origine. Peine inutile, arides investigations ! je n'arrivais point au but. Cependant il m'était réservé, à moi aussi, de connaître ces joies pures de l'intelligence, ces transports intimes que Colomb, Newton, Leverrier, Jaques Grimm et autres durent éprouver à l'occasion de leurs découvertes. Ce mot *échet*, vous le devinez, lecteur perspicace, ce mot *échet*, qui fut pour moi l'objet d'une révélation subite, un de ces éclairs qui illuminent l'âme de lumière et de béatitude, est de l'allemand transformé. Aujourd'hui l'on conçoit comment un pays où règne ce sentiment intime des convenances de la langue et des exigences de l'oreille,¹ où règne en un mot l'instinct des lois du langage a pu fournir à la France une série d'éminents écrivains longtemps avant cette annexion que nous contestons encore.

L'usage de l'enseigne remonte à une haute

¹ Le vieux français ne plaçait jamais au commencement d'un mot *s* devant une consonne ; chacun sait également qu'à la fin ou dans le corps des mots la prononciation élimine *l* suivi d'une consonne ou le transforme.

antiquité. Peu après que Manlius Torquatus eut vaincu un Gaulois dans un combat singulier, on vit à Rome une tête gaëlique tirant la langue servir d'enseigne à un changeur. Mais, rentrons dans l'ère chrétienne, dans l'aire cantonale où l'usage de ce signe remonte vers le XVII^e siècle.

Longtemps, sans doute, une bouteille, un verre, une miche exécutés en teinte égale sur une planche noire avec un pinceau trempé dans la ceruse suffirent dans la Montagne, plus retardée que le Vignoble, aux exigences des exploitants d'une enseigne. Mais peu à peu ces exigences se développèrent et voici quatre-vingts ans déjà que le passant qui, de la Tourne se rendait au Locle, s'arrêtait au moins devant la *Loyauté* pour contempler cette fraîche vertu, dotée d'une corne d'abondance et qui, dès lors, a subi bien des atteintes. Ah! si jamais naît le goût des collections en matière d'enseignes, les Ponts possèdent une pièce qui aura une haute valeur dans le cabinet d'un amateur.

L'ordre équestre aimait naguère à placer à l'entrée de ses maisons-fortes les armes du propriétaire. Quelques vestiges conservés dans le canton font supposer que les maisons bourgeoises furent parfois aussi ornées et désignées par des peintures murales. Or, ces signes si commodes pour les gens illettrés durent surtout être affectés à la désignation des auberges. Dans le

temps où l'instruction primaire n'était point obligatoire, une notable amélioration les mit en évidence en les suspendant en dehors de l'établissement. Cette innovation ne tourna pas plus au détriment du premier qui s'en avisa que cette autre qui consiste à tempérer la vertu turbulente du vin par l'addition d'un liquide qui ne s'allie pas à la bière parce que, pour cette boisson, l'insuffisance de la mesure se déguise sous une épaisse couche de mousse, laquelle légalement ne doit pas y entrer.

Ces faits, sans doute, recommandent peu maint établissement. Aussi se demande-t-on quel sort, quel avenir est réservé à l'auberge. Quant au mot, le grammairien y reconnaît des signes de déclin; quant à la chose, certains symptômes sociaux peuvent être signalés. Déjà l'auberge fumentacée d'une taxe où des personnes qui ne sont pas abstêmes ont vu un impôt direct; déjà la Tempérance compte de nombreuses signatures, et les rudes voix qui jadis entonnaient à l'unisson des chants bachiques y retentissent moins fréquemment; déjà une instruction plus solide et plus variée ouvrant aux femmes des domaines de la pensée dont elles se croyaient exclues, et stimulant leur intérêt pour des choses qui paraissaient rentrer dans les attributions des hommes, il devient probable que la sociabilité cherchera plus à l'avenir ses satisfactions soit autour du foyer domestique,

soit dans ces établissements où le café, le thé, servent de base à une consommation que complète la lecture des journaux.¹ Dès lors l'enseigne d'auberge sera rendue à sa destination originale. Mais, rentrons dans l'actualité!

Le Schild donc doit porter non-seulement un signe apparent, mais encore un signe sympathique au public. L'intérieur de l'habitation privée s'embellit, se décore au gré de l'occupant. Tel orne ses parois d'un vieil *Estelle et Némorin*; tel autre préfère aux images pastorales la caustique caricature, ou aime à reposer ses regards sur les scènes cruelles de la guerre. Celui-ci expose les traits de quelque réformateur; celui-là préfère une tête couronnée ou les traits d'une renommée éphémère. Ici, à côté d'un doux paysage, pendent des daguerrotypes miroitants; là, à côté des nouveaux produits de l'art, s'étalent ceux de la nature, et une bibliothèque même, ornement des temps récents, vient révéler aux curieux les goûts plus

¹ Il est à regretter que notre pays ne connaisse guère ces établissements à l'usage de la classe peu aisée, qui contribuent à l'agrément, à l'instruction autant qu'à la sobriété. Nous voulons parler de ces locaux qu'on pourrait presque nommer *Salles de lecture*, où, moyennant une minime rétribution, le consommateur d'une tasse de thé jouit d'une douce chaleur, se livre à une conversation expansive ou lit les journaux et autres produits de la presse, sans se sentir troublé soit par d'indécentes paroles, soit par des jurons rébarbatifs ou des démonstrations avinées.

intimes du propriétaire. Mais le choix de l'enseigne, du signe qui doit parler à tous, est soumis à d'autres conditions: l'enseigne, avant tout, doit avoir des qualités attrayantes. Expression des goûts, des sympathies qui agitent les peuples et les passants, c'est à ce point de vue qu'il peut être curieux d'en étudier le motif.

Voyez ces *Treize Cantons* tout criblés de balles, ou cette terne *Duchesse de Nemours*; ne sont-ce point là des confessions politiques à l'usage d'un parti dont la devise était: « Le ciel nous conserve toujours Suisses, » ou datant de l'époque où *Contistes* et *Némouristes* se battaient dans les rues? Le *Grand-Frédéric* n'est-il point un hommage à un prince dont le nom a rempli l'Europe, comme l'*Ours* une réminiscence patriotique ou un appel à des compatriotes bernois. Ici se balance un *Soleil* où l'or, objet de tant d'ambitions, représente à la fois la lumière et la chaleur; là, à une *Croix*, naguère nommée *blanche*, l'actualité en substitue une autre sous l'épithète de *fédérale*. Tandis que de la rive du lac jusqu'au sommet des monts s'élèvent sous les noms attrayants de *Belle-Vue*, *Vue-des-Alpes*, etc., des asiles à l'adresse des voyageurs pour lesquels la locomotion est devenue un délasement et le confort un besoin, le bouchon, en général, dès que le vin y est bon, suffit encore à maint Neuchâtelois.

Les symboles mythologiques, comme les fictions

des Grecs ou des Latins, disparaissent des enseignes; mais, dans notre canton où Silène, s'il peut payer son écot, n'est pas exposé à mourir de soif, un Buffon peut se passer d'illustrations. La gent à bec, à ongles crochus est plus largement représentée que la série des animaux utiles. Tandis que le *Sauvage* a disparu sous les efforts de la civilisation, des métamorphoses dont la nature n'offre point d'exemples ont ou auront lieu dans la couche inférieure de l'atmosphère. Linnée réclame encore contre le nom de *Fleur-de-Lys* donné à une iris; mais, viendra le temps où cette fleur héraldique disparaîtra comme feu la *Galère*, tandis que les bibliques *Trois-Rois*, la *Tête-Noire*, qui existe à Neuchâtel depuis plus de deux siècles, ont autant de chances de se maintenir que cet instrument où l'horizontalité des plateaux devient l'emblème d'une exacte justice. Quant à l'*Ecu de France*, ce dernier reste d'un système monétaire oublié, il pourrait, comme ses pièces congénères, disparaître un jour dans l'oubli.

Chose curieuse! les souvenirs patriotiques figurent en bien petit nombre dans ces signes suspendus. Un beau jour, voici bien deux cents ans de cela, les femmes et les filles de Boudevilliers, en présence d'un mandement somptuaire qui leur défendait la cape et les plumes, surent énergiquement maintenir le droit démocratique de porter le couvre-chef. Quant à moi, si jamais j'établis

auberge, si jamais, ce dont Dieu me garde, je venais à spéculer sur l'intempérance de mes voisins, je prendrais pour enseigne ce signe-là. « Vive la cape à plumes sur une belle tête — quand elle est muette ! »

Pardon, discrète lectrice, si je me suis prononcé un peu trop catégoriquement en faveur du mutisme, mais j'oubliais les *Lettres d'une Buveuse d'eau*, œuvre dès longtemps imprimée, dit-on, mais non encore publiée d'un judicieux auteur qu'inspira l'eau de la Bonne-Fontaine.¹ L'enseigne *A la Buveuse d'eau*, sujet pour lequel la peinture a jusqu'à présent montré peu de prédilection, aurait certes le mérite d'être sympathique à une bonne moitié du genre humain.

¹ Le maire Huguenin.

III

Le Val-de-Ruz et les Bourgondes.

Il n'y a personne qui, considérant le Val-de-Ruz du sommet de Tête-de-Ran, ne se soit posé la question: D'où vient que ce beau et large vallon, peuplé de vingt-deux villages ou hameaux, n'offre pas une localité qui, par l'avantage qu'assure la position centrale, ait acquis un développement marqué et une prépondérance manifeste sur les lieux environnants? En effet, fixez les yeux sur la Bohême, le Valais ou sur quelques vallons plus rapprochés, vous arrivez à formuler que le centre d'une vallée est destiné dans les circonstances habituelles à en devenir le chef-lieu et le foyer. Or Fontaines ne prend que depuis quelques années un accroissement qui est en rapport avec sa position, tandis que Valangin, qui dès le XII^e siècle fut au Val-de-Ruz le lieu

dominant par la forte assiette du château, séjour des seigneurs, est devenu un bourg sans importance depuis que les avantages attachés à la résidence cessèrent d'exister.

Essayons de résoudre cette question, ou au moins d'indiquer une des considérations qui peuvent entrer dans la solution de ce problème.

Les Celtes, les Romains, dit l'histoire, aimaient à se masser, à s'agglomérer dans un centre commun; les Bourgondes, les hommes de race germanique en un mot, préféraient s'éparpiller, s'isoler; ils s'établissaient loin des villes qu'ils laissaient aux indigènes. Les Germains, chefs de tribus, de familles, avaient pour demeures des métairies, où ils vivaient entourés de leurs leudes, c'est-à-dire de leurs domestiques, de leurs familiers. Le lecteur devine que si en effet les Bourgondes ont occupé notre pays, nous faisons remonter à ces habitudes tudesques cette dissémination originaire des habitations dans la vallée qu'arrose le Seyon.

Maintenant, pour établir le fait de l'occupation, entendons une tradition recueillie par un vieux chroniqueur: « Les Vandales (tribu germanique qui faisait partie de l'association bourgonde) s'étant partagés en sept bandes, l'une de ces bandes vint s'établir dans le pays de Neuchâtel et Valangin, une autre, etc. » Mais, dira le lecteur, ce n'est là qu'une tradition. Soit! Mais un érudit et

consciencieux historien de l'époque bourgonde, tout en indiquant les divisions territoriales de l'Helvétie romaine, où ces étrangers furent appelés et acceptés par les indigènes, émet l'opinion que le quartier (canton ou comté) compris sous la dénomination de *Neureux* (pagus neurolensis) ou *Nugerol*, c'est-à-dire notre canton actuel, fut spécialement assigné avec la Gruyère et le Vully aux guerriers bourgondes. Etablis à cette frontière, ils protégeaient contre les invasions des Allamans, des Suèves, Vaud et les autres portions de pays laissées aux indigènes ou faisant partie du domaine royal.

Quels étaient ces Bourgondes? Peut-être sont-ils le peuple auquel on pourrait rattacher l'origine de plusieurs pratiques superstitieuses et de ces sorciers bien connus chez nous.¹ Mais restons dans le positif. Les Bourgondes, qui venaient des bords du Rhin, étaient les moins barbares des peuples germaniques. Ils se livraient à l'agricul-

¹ Il y eut chez les hommes convertis du nord de fréquents retours à l'idolatrie et aux pratiques du polythéisme; ils s'assemblaient dans les lieux retirés et, autour de la chaudière du sacrifice, invoquaient Odin ou le dieu Thor. Lorsque, au moyen-âge, le droit de la force régna seul, les conjurés formèrent une sorte d'association protectrice de chacun de ses membres. Le but religieux, puis politique de ces sociétés secrètes devait déplaire et au clergé et aux barons. Nous ne prétendons nullement que ces associations n'aient point dégénéré. Mais autrefois comme aujourd'hui: *Qui veut noyer son chien prétend qu'il a la rage.*

ture et travaillaient le fer et le bois. Le guerrier de taille gigantesque, armé de l'épieu, de la hache et recouvert d'une armure de cuir vert suivait un étendard sur lequel était peinte une couleuvre enroulée à gueule béante, et qui peut-être fut arborée sur les lieux où, selon notre légende, succomba la Vuivra. Les Bourgondes occupèrent le pays sur les deux versants du Jura, d'où le nom de *Bourgondie* ou *Bourgogne*. La Bourgondie ultrajurane, dont Neuchâtel faisait partie, prit le nom de Petite-Bourgogne. Or le nom de la province, tout autant que la langue romane, qui est un latin altéré par l'influence germanique, est un fait significatif.

L'esclavage, sous quelque dénomination qu'on donne à la sujétion involontaire, était établi sur le sol avant l'époque historique. Les Romains aussi avaient des esclaves, des colons cultivateurs et des hommes libres; mais les guerriers bourgondes, comme les Francs qui dominèrent après eux, étaient de fait et de droit des hommes libres. Ce sont eux surtout qui sous les noms de rachimbours, d'échevins, de preud'hommes, de bons hommes ont siégé dans nos anciens tribunaux et précédé nos jurés, nos justiciers. Or il est de fait que le Val-de-Ruz (p. ex. Savagnier, Cofrane, etc.) a eu ses hommes libres.

Ces hommes libres occupaient à l'origine vaguement une terre franche qui leur avait été

concée par le chef militaire suprême à titre de solde, contre l'obligation de suivre l'étendard royal à la guerre. Mais l'opinion qui considérait le roi comme le seul possesseur du territoire se modifiant peu à peu, la jouissance précaire se changea en possession héréditaire. Les hommes libres ou royés jugèrent alors qu'il était dans leur intérêt soit de vendre leurs franchises propriétés au comte, soit de s'assurer dans l'occurrence aide et secours en se mettant, eux et leur domaine, sous la protection d'un seigneur plus rapproché que l'empereur ou roi, dont le pouvoir s'affaiblissait graduellement. Ils devinrent donc hommes du prince en échangeant leur libre tenure contre un fief, ou en vendant leur patrimoine. Ce changement eut lieu moins sous le second royaume de Bourgogne fondé en 888, qu'après son annexion à l'empire d'Allemagne par la cession qui en fut faite en 1032.

Poursuivons maintenant, pour arriver au combat de Coffrane, le sort de ces royés déchus, dont plusieurs ont été la tige de maisons nobles éteintes aujourd'hui, ou qui se sont confondus avec les bourgeois, quand ceux-ci commencèrent à s'élever sur l'échelle sociale.

Aucun de mes lecteurs n'ignore que les comtes de Neuchâtel et les sires de Valangin descendaient d'une souche commune, et que la suzeraineté de Valangin était attribuée au château de Neuchâtel. Mais et ces hommes libres qui avaient conservé

la tradition de la franchise de leur terre et dont le comte à titre d'officier royal était le chef, et ces anciens royés qui par force ou par convenance avaient passé sous la domination d'un seigneur féodal, et que Valangin tenait de Neuchâtel à titre d'engagère ou à d'autres conditions, de qui relevaient-ils, à qui devaient-ils obéissance?

Les hommes libres devaient double service: ils assistaient le seigneur dominant au conseil, au plaid et suivaient sa lance à la guerre. Or il arriva qu'en 1294 des royés de Valangin ayant siégé aux assises de Neuchâtel tenues par Raoul, et participé au plaid, sans autorisation de Thierry et Jean de Valangin, co-seigneurs du bourg, ce fait devint une cause de discorde. Les contestations de cette nature étaient fréquentes au moyen-âge, temps où la force publique étant faiblement constituée, où les droits, les devoirs étant insuffisamment définis, la voie des armes restait le dernier recours.

Des arbitres rétablirent, il est vrai, la bonne intelligence entre les parties rivales, et en signe de réconciliation Jean et Thierry restituèrent à un chanoine de Neuchâtel une jument et un manteau que les chances de la guerre avaient fait tomber en leurs mains. Mais les hommes de ces temps, qui avaient l'esprit aussi mobile que les enfants d'aujourd'hui, n'étaient surtout pas exempts d'ambition.

Vers la fin du XIII^e siècle, la Savoie aspirait à la possession de l'Helvétie romande et rêvait une sorte de restauration de l'ancien royaume de Bourgogne. L'évêque de Lausanne, en tant que souverain temporel, ainsi que les sires de Grandson, de Champvent se prononçaient pour le parti de l'empereur qui revendiquait la Petite-Bourgogne. Ainsi ces seigneurs se trouvèrent les antagonistes de la Savoie, dont Raoul était adhérent. Ce fait explique l'excommunication que le siège épiscopal fulmina contre Raoul. Ce fut alors que les deux frères Jean et Thierry jugeant le moment favorable pour se soustraire à la dépendance de Neuchâtel qui dès longtemps pesait sur eux, firent la remise de leur fief à l'évêque de Bâle et refusèrent l'hommage à Raoul. Ces faits eurent des suites funestes. Raoul leva des troupes pour punir les chevaliers félons; les Valanginois, serfs et hommes libres, entrèrent en campagne. Ceux-ci furent défaits à la *Maula-fin*, et les seigneurs faits prisonniers se rachetèrent par les deux têtes d'argent dont l'histoire est connue.

A peine libérés, les hostilités recommencèrent encore; elles se terminèrent par la destruction de Neuveville ou Bonneville et par un traité. La juridiction criminelle et les hommes royaux furent adjugés à Valangin, qui eut dès lors son plaid et son gibet. Mais revenons à une clause du traité qui a trait aux hommes libres dont le sort nous in-

téresse. Car, comme eux, nous avons libre propriété; comme eux, nous portons les armes pour la défense de la patrie; comme eux, nous payons les impositions que nous avons votées; comme eux, nous siégeons pour prononcer sur la culpabilité d'un accusé.

Le lecteur se rappelle que les royés étaient à l'origine les hommes de guerre du roi, comme le comte en était le gouverneur. Cet office militaire et civil étant aussi devenu héréditaire, les comtes virent croître leur pouvoir aux dépens de l'empereur qui était censé être à la tête de la hiérarchie féodale. Maintenant le lecteur qui conçoit la prépondérance que prenaient les seigneurs par la dissolution insensible des liens féodaux n'aura pas peine à s'expliquer comment, dans la paix conclue entre les parties belligérantes, les seigneurs de Valangin accordèrent que s'il s'élevait une guerre entre le roi des Romains¹ et Raoul, celui-ci pourrait conduire les royés contre l'empereur même, son seigneur et le leur. La féodalité faiblissait et le nom de royé s'effaçait dans le temps que celui de bourgeois, c'est-à-dire la commune, l'élément démocratique commençait à poindre.²

¹ L'empereur d'Allemagne avant le sacre portait le titre de Roi des Romains.

² Le nom de royé se maintint cependant encore. Hugues Depierre dans le récit de la bataille de Grandson parle des « Royes de Monsieur de Valangin. »

Il est sans doute plus d'un lecteur qui considère avec un regard de compassion ces temps où le pouvoir social n'existait qu'en germe, où de l'incertitude des relations devaient naître des troubles incessants, où le sentiment d'un ordre de choses mal réglé devaient éveiller les mécontentements, évoquer des aspirations vers de meilleures institutions. Il est d'autres lecteurs qui ne parlent de ces époques éloignées qu'avec une effusion de haine. Or ce sentiment, nous le croyons aussi déplacé, aussi peu équitable qu'une admiration exclusive pour l'ancien ordre de choses. Qu'on se représente une société de cent personnes seulement, fatalement réunies par la simple communauté d'existence et de lieu, dont les intérêts soient divers, qui ne reconnaissent aucun principe de conduite identique, aucun pouvoir dominant que la force. D'après les efforts, les conflits, les victoires qu'il en coûtera pour amener enfin une sorte d'unité sociale dans cette petite colonie, l'on jugera avec plus d'indulgence l'état chaotique où l'invasion du nord et l'anéantissement de l'empire romain avait jeté le monde, et les luttes que l'organisation actuelle a dû coûter à nos précécesseurs. Il suffit, ce semble, pour combattre des préjugés injustes à bien des égards envers les régimes qui nous ont précédés, d'ouvrir les yeux à la lumière. Si la civilisation est la soumission des individus à la discipline sociale, le

développement des droits de tous, l'amélioration de la condition des masses, la réalisation de ces faits s'est poursuivie, non sans doute sans présenter parfois des retours momentanés, des oppressions criantes, des tiraillements sociaux, mais enfin s'est poursuivie depuis l'époque barbare jusqu'à nos jours. Gouvernants et gouvernés ont pris part à ce progrès. La législation actuelle en proclamant l'égalité de droits de tous les citoyens, n'a fait qu'admettre un principe qui depuis des siècles avait commencé à prendre pied dans le corps social. Les familles des hommes libres se sont, il est vrai, perdues, mais la notion de liberté individuelle, civile et politique n'a fait que se fortifier depuis des siècles au sein des masses dans le même degré que la notion de responsabilité morale s'est fait jour.

IV

Demande en réhabilitation.

D'où vient que, à nous autres Sagnards on nous a fait une réputation peu flatteuse et qui, pour nous servir de l'expression usitée, se résume dans une comparaison qui nous assimile à une pièce d'artillerie dont le trou de la lumière est trop petit ?

Braves localités, qui avez le trou de la lumière aussi forré selon l'ancien système, lisez votre caractéristique faite, il est vrai, de vieille date, mais contenue dans un des numéros de l'ancienne *Revue suisse*. Vous autres des Verrières, de Buttes, des Brenets, du Landeron, de la Chaux-de-Fonds, de Neuchâtel, etc., vous apprendrez que sous le rapport de l'abstinence, de la bonne foi, de la suffisance, de la stabilité de caractère, de l'ambition, etc., nous n'avons guère à vous envier ! Il est vrai que nous envoyons un député

externe au Grand Conseil, mais ça changera; d'ailleurs vous ne pouvez tirer vanité de vos représentants, cloches qui n'ont point de son ou qui, quand elles en ont un, n'ont pas même, si neuves qu'elles soient, des sons harmoniques. Il est vrai encore que nous suivons depuis longtemps, sans nous plaindre bien haut, mais en nous crottant fort, les mauvaises routes de Marmoud, de la Corbatière, etc.; mais cette souffrance aussi aura un terme comme beaucoup des vôtres. Puis cet orgue, dont avec de bon argent nous avons meublé notre église, n'avait-il pas, voici 70 ans, été offert gratis par un bon patriote à sa paroisse, notre voisine, qui le refusa bonnement! Ces faits sont patents, et nonobstant notre localité pourrait être comparée à un carton de cible, contre lequel les malins tireurs dirigent des coups incessants. D'où vient donc que blancs par cette comparaison on nous fasse noirs par une autre? Le noir, je n'ai pas besoin de le dire, naît de l'absence de lumière, mais je pourrais encore citer plus d'un trait à teinte obscure qu'un consciencieux cartographe pourrait reporter sur d'autres localités. Ah! certes ce n'est pas nous qui avons inventé les emprunts municipaux ou le Jura Industriel, lequel pourtant s'est construit des épargnes de notre Jean Richard, qui donna son nom aux *Bresselles*. Ce n'est pas nous non plus, qui n'avons jamais subi le servage, qui avons pro-

posé de substituer à l'ancienne déclaration de fortune imposable, cette taxe qui rappelle le mode de perception en usage dans un temps où le mot citoyen n'existait pas. Vraiment, en fin de compte, je commence à tirer gloire de mon origine !

Mais voyons encore comment nous sommes arrivés à cette réputation. Il se pourrait que le fait qui servit de premier but à la malignité fut en lui-même un acte judicieux et louable. Je vais le conter parce qu'en même temps il est l'indication d'un des moyens qui ont mené nos ancêtres à la possession de leurs franchises. De même qu'autrefois nous avons voulu faire face à nos engagements, de même à l'avenir, et sans avoir besoin d'une *Société financière radicale*,¹ nous paierons consciencieusement nos contributions à l'Etat; nous acquitterons nos dettes municipales sans rétablir la loterie; sans surimposer les contribuables, auxquels on promettait diminution des charges, de ces centimes additionnels, dont on se plaint au Vignoble, etc. Mais je m'arrête, parce qu'à la Sagne le respect pour la constitution s'unit à la conviction que tout citoyen, même un adversaire politique, porte au fond de son cœur l'amour du pays et de ses institutions; que s'il a le droit de contrôler, de juger, de critiquer les actes du pouvoir, les aspirations des partis, il

¹ Association qui s'était constituée pour contrôler les déclarations des particuliers sur lesquelles étaient basées les impositions.

n'a point celui de suspecter la moralité de ses adversaires, de déverser sur eux l'injure, le mépris, la haine et de manquer aux premiers des devoirs qu'une saine morale devrait inspirer aux principaux organes de la presse cantonale.¹ Mais ce n'est pas de ça que je voulais parler.

Il arriva, dit la tradition, que, au commencement du XVI^e siècle, treize pères de famille qui s'étaient cotisés pour acheter pour eux et leurs descendants les droits de bourgeoisie à Valangin, remirent au percepteur du comte la somme destinée à leur frayer l'accès dans la corporation. L'homme d'affaires empocha l'argent et prit le large. Les Sagnards alors financèrent une seconde fois et se rendirent à Valangin pour remettre aux mains du seigneur même le prix de l'acte. « Non, mes braves, fit celui-ci, on ne paie pas deux fois: ce qui a été confié à mon percepteur m'a été remis à moi-même; bonnes gens que vous êtes, reprenez cet argent! » Que faire de ces écus? » se demandèrent en retournant chez eux les treize joyeux bourgeois. Après de longs débats dont l'auberge de Boinod fut témoin, onze d'entre eux s'accordèrent à en former un fonds dont le revenu serait annuellement réparti entre les descendants des fondateurs. Telle est l'origine de

¹ Le Sagnard n'a-t-il pas l'air de se rappeler le mot d'un Anglais, M. L...., à des Neuchâtelois: « Vous avez de la religion, mais point de charité. »

ce fonds de 14 batz, comme nous disons encore, que nous aimons encore tous à aller toucher, et auxquels pourtant les intéressés ont renoncé pendant quelques années pour affecter ce revenu aux besoins d'un hospice. Voilà le premier, mais non le dernier des tours qu'on nous reproche. Nos pères, en fin de compte, n'ont-ils pas mieux agi que ces *subiereux* qui repoussèrent par des sifflets une offre de vente de forêts très-avantageuse que leur faisait le prince ?

On a beau mettre sur le compte des Sagnards mainte lourde anecdote faite à plaisir ou importée d'autres lieux, je persiste à penser qu'entre nous et les autres Neuchâtelois il y a maint trait commun. Nous non plus, nous n'avons point cette carnation d'un incarnat laiteux qui distingue Berne et Fribourg;¹ notre prononciation n'est pas non plus affectée de ces nasalités qui caractérisent les populations d'Outre-Doubs. Mais il y a plus ! J'ai ouï dans mon enfance que les communiars de la Sagne étaient exemptés au Locle de la taxe communale d'habitation. Il y avait donc réciprocité : cet accord était une confraternité. Où il y a fraternité, il y a aussi ressemblance de famille. Nous le sentions bien et nous n'osions le dire. Mais c'est à ce titre que nous autres Sagnards, nous prenions si vif intérêt à ces généreux efforts faits pour éteindre une dette

¹ Les Sagnards sont d'origine vaudoise.

qui pèse sur vous et vos descendants. ¹ Oui, oui, nous nous ressemblons ! Comme ces onze bourgeois, nos pères, vous avez, malgré de vains efforts, eu foi en vos œuvres et en l'avenir. Conservez ces nobles sentiments ! notre hospice non plus ne s'est pas fondé du premier coup. Sur ce, salut et fraternité. ²

¹ Cette souscription volontaire n'ayant pas atteint le chiffre fixé de un million a avorté en 1862.

² Voici les faits sur lesquels repose la tradition erronée à quelques égards.

Des familles de Sagnards avaient été admises dans la corporation de Valangin vers la fin du 16^e siècle par le comte de Madruce, époux de la seconde des filles de René de Challand, sire de Valangin. La prise en possession de l'héritage ayant eu lieu ensuite d'actes frauduleux, qui excluaient Isabelle, fille aînée de René, il s'ensuivit un procès. Une sentence arbitrale réintégra Isabelle dans ses droits qu'alors elle vendit à Marie de Némours, comtesse de Neuchâtel. Celle-ci, sous la réserve du maintien des privilèges et des us et coutumes, incorpora le fief au comté. La bourgeoisie de Valangin se fondant sur l'illégitimité de la possession antérieure et, partant, sur l'annulation des actes qui en avaient été la suite, refusait de reconnaître les bourgeois incorporés par Madruce. Ce fut alors que, pour régler leur condition, les anciens francs-habergeants financèrent une seconde fois, et vinrent trouver Henry II qui leur fit la réponse que nous avons citée. C'était en 1661.

V

Croyances et superstitions.

Des réclamations ¹ pourraient s'élever contre l'omission des souvenirs consacrés à la reine Berthe dans les Traditions neuchâtelaises. Sans doute elles proviendraient de quelque lectrice qui, la navette en main, rêve du passé, ou qui, habitant le Vignoble, placée en face du Vully, cette bande de terre où une légende de patriotique saveur ² se joint au souvenir de l'humble reine, se rappellerait la royale fileuse. Prévenons donc les reproches ! Oui, nous l'avouons sans détour, la plus populaire de nos traditions, ces souvenirs qui

¹ Plusieurs des Esquisses contenues dans ce recueil ont paru dans des feuilles publiques dans les années 1861 à 1863.

² Lorsque Satan, au haut de la montagne, offrit à Jésus tous les royaumes de la terre, le Sauveur refusa ; mais appliquant le pouce sur la bande de terre qui sépare les deux lacs, il se réserva la suzeraineté de ce domaine.

forment autour d'un nom révére une auréole de bonté, nous avaient échappé. Pardon, ô humble reine qu'à si bien chantée le poète!

Mais qui était Berthe demandera plus d'un lecteur? Fille d'un comte d'Allemanie ou de Souabe (pays qui alors s'entendait des rives de la Thur au lac de Zurich), elle avait épousé Rodolphe, roi de Bourgogne en 922. Le second royaume de Bourgogne qui était un petit état dont le Jura et les Alpes pennines formaient les frontières, mais qui sur quelques points dépassait ces jalons naturels, fut fort menacé au dixième siècle. Le lecteur n'ignore pas que cette époque fut marquée par de terribles invasions. Les Maures ou Sarrazins au teint brun, montés sur leurs légères cavales et armés d'un cimeterre acéré, s'avançaient du côté du midi. Du côté du nord, les fils d'Attila, les Hongrois, autre peuple venu de l'est et plus cruel encore, avaient passé la lisière du Jura et désolait ces contrées où le nom *d'Ougres*, *d'Ogres* réveillait une indicible frayeur. On avait fortifié les villes, élevé des vigies et des ouvrages de défense. Deux de ces tours servirent, dit-on, d'asile à Berthe: l'une est la tour de Gourze, l'autre est celle qui domine Neuchâtel.

Il semble, en considérant les lieux, que Neuchâtel ait dû avoir la préférence. Non-seulement sa vieille tour avait l'assiette la plus forte, mais à l'angle Est du château actuel se voient inté-

rieurement des restes de sculptures inclus dans la muraille et provenant d'une ancienne demeure royale, laquelle offrait à la reine un asile commode. La tradition qui assigne ce refuge à Berthe paraît reposer sur un fond d'autant plus réel que c'est à la reconnaissante épouse de Rodolphe que les récits populaires font remonter l'origine de la chapelle qui est devenue le noyau de l'église actuelle.

Le lecteur nous permettra, à l'occasion des traditions, de revenir à la légende de Douanne. Une communication partie de la contrée où l'homme vert a laissé des souvenirs qui se conservent dans le peuple et dans de nombreux actes judiciaires, émet sur la valeur de la légende des vues que nous croyons devoir intéresser. Un correspondant voit dans l'homme vert moins le type d'un Don-Juan du moyen-âge qu'un apologue fait par le clergé, soit pour servir d'épouvantail à un peuple disposé à retourner au culte des faux-dieux, soit pour prémunir les esprits contre les doctrines réprouvées et les hérésies qui surgirent et se propagèrent dès les premiers siècles de l'ère chrétienne.

D'après cette opinion, les sorciers auraient été originellement des sectes religieuses qui encouraient l'animadversion du clergé. Il est plus que probable, que dans un temps où le domaine religieux comprenait un champ très-vaste, les sec-

taires joignaient encore des aspirations vers une rénovation, une transformation de la vie politique et civile. Depuis et avant les Henriquistes du XII^e siècle jusqu'aux Anabaptistes du XVI^e et plus tard, les idées de large réforme ont germé pour ainsi dire dans tout le corps social. Le clergé, dès qu'au pouvoir spirituel il eut joint la puissance temporelle, devait être peu favorable à la manifestation d'idées dont l'essor devait abattre sa double puissance. Les évêques de Bâle, de Lausanne, ont peu favorisé le développement des libertés publiques. Mais j'oubliais que je voulais en venir à quelques-unes de ces croyances, dont le temps présent fait justice et qui tiennent de près aux traditions.

La tolérance n'était pas un des caractères du moyen-âge : elle ne se joint guère à l'ignorance. Lorsque Farel tint son premier prêche à Saint-Blaise, le curé du lieu amenta la population aux cris de : C'est un hérétique ! Lorsque peu après Farel, en compagnie de Froment et de Viret, se trouvait à Genève pour propager la doctrine nouvelle, le bruit se répandit que trois diables qui auparavant avaient logé dans le corps d'une dame de Chambéry et qui en avaient été chassés, venaient d'arriver à Genève. A cette rumeur on ajoutait, que quand ils allaient coucher on voyait dans la chambre obscure, à travers le trou réservé pour la clef, trois maigres chats noirs courir

sur les tables. Dans d'autres lieux le peuple crédule répétait en se signant que Farel n'avait point de blanc aux yeux, qu'à chaque cheveu de sa tête s'accrochait un diable avec des cornes, que ce fils de Juda avait des pieds comme un bœuf, etc. Dans les idées de cet âge les pieds fourchus et les dents canines s'alliaient sans conteste dans un même être. Les allégations inventées à Genève, à Neuchâtel ou ailleurs trouvaient créance autre part; là comme ici on les répétait, comme de nos jours on répète que le vendredi est un jour néfaste, que la sciure engendre les puces, que l'acre sirop de Pagliano est un remède à tous les maux et l'innocente Revalessière, un puissant curatif, etc. En outre ces accusations avaient dès longtemps été portées contre tous les novateurs. De longue date les mots *mécréant*, *vaudois*,¹ *hérétique*, *sorcier*, etc. étaient synonymes et passaient pour une grosse injure, ou, comme sous certaines appellations récentes, chacun faisait entrer ce qu'il voulait.

L'effet que la réforme religieuse eut sur les esprits ressort d'une manière concrète de la comparaison de données empruntées au Musée historique. Dans un inventaire fait en 1511 à Arins (St-Blaise) des objets appartenant à la cure on

¹ Le mot *vaudois* dans une de ces acceptions signifie *sectaire* et *sorcier*. Les accusations d'hérésie (sorcellerie) et d'apostasie se réunissaient habituellement.

trouve entre autres: 1^o *Le bras de monseigneur St-Blaise portant un petit repositoire d'argent dans lequel est un ongle du doigt du dit saint.* 2^o *Une bourse attachée au bras de monseigneur St-Blaise, dans laquelle sont des reliques de St-Théodore, de St-Maurice, etc.*

En 1543, autre inventaire, où sont mentionnés les titres, les reliques, les ornements d'église déposés dans le trésor.¹ Au nombre des objets inventoriés figure: *Un bras en bois doré portant trois bourses renfermant des reliques.*

Trente ans avaient suffi pour apprendre aux clercs à distinguer la carnation dorée de la carnation naturelle. A d'autres égards le progrès avait aussi eu lieu; à la croyance aveugle, à la foi du charbonnier se substituait une appréciation rationnelle des faits et des choses. Le joug clérical pliait, l'ère moderne commençait.²

Le diable vers la fin du moyen-âge n'était plus ce puissant esprit de révolte, ce héros du mal, ce type biblique dont la voix retentit dans l'espace et émeut les abîmes du chaos. Une hiérar-

¹ Les biens ecclésiastiques passèrent à Neuchâtel à peu près en entier dans le trésor du prince, à Valangin, aux mains du comte qui reprit les pieuses dotations qu'il avait faites.

² Nous pourrions encore en matière d'intolérance citer des faits remontant au siècle passé (1738), savoir l'expulsion des anabaptistes, réclamée par la classe, les bourgeoisies, les communes, qui qualifiaient ces gens paisibles de bannis, de secte maudite, etc.

chie infernale, basée sur des traditions antéchrétiennes subsiste encore. Mais l'esprit malin, à cette époque, devient rusé, sournois. Les artistes le représentent volontiers sous une forme grotesque ou monstrueuse, menant à la chaîne de longues bandes de réprouvés ou emportant dans sa hotte des âmes récalcitrantes. Cet ange des ténèbres peut être assez bien comparé à un chef de bande malfaisante qui, seul ne suffisant pas à la peine, prend parmi les hommes des auxiliaires que, à vrai dire, il rétribue chichement, mais qu'il retient à lui par le lien du mal et par les joyusetés d'une vie dissolue. Mais il n'était pas seul à tendre à l'homme des embûches et à chercher à nuire. Entre cet être supérieur et l'homme il y avait d'autres génies qui sans doute avaient puissance de faire le mal, mais qui en définitive agissaient en vertu de bonnes ou mauvaises qualités, dont les dotait l'imagination populaire. Tel était le *servant*, cet esprit familier d'une maison, que des libations de lait rendaient favorable au propriétaire, mais qui dans les jours d'oubli et de colère troublait le sommeil des habitants par des tapages nocturnes. Tel est le *Niton*, protecteur des chevaux rigüés et mal tenus qui, sous l'action d'un aiguillon inaperçu, regimbent tout à coup dans un lieu dangereux, renversent leur véhicule contre la pierre qu'une main invisible dévale sur la voie, traînant impitoyablement leur maître sur

les rochers et avec lui se précipitant dans l'abîme. Vous le voyez, lecteur, ces lutins avaient une puissance redoutable, mais certains hommes et surtout certaines femmes, munis de certains ingrédients, connaissant l'effet de certaines paroles magiques, en possession de certaines manipulations infernales réveillaient aussi les appréhensions et troublaient la quiétude de nos ancêtres. La vie de l'homme se passait entre la crainte d'un mal imaginaire et la quête des moyens de s'en préserver. Les amulettes, les reliques, des pratiques préventives rompaient les charmes, annulaient, détruisaient l'effet du *mauvais souffle*, qui produisaient le *décroît*; du *mauvais œil*, dont l'effet était tout aussi terrible. Une bonne ménagère avait-elle posé la lessive par un jour radieux, vite une méchante voisine allait battre de ses verges l'eau du bassin; tôt ou tard le ciel s'obscurcissait, l'ouragan éteignait le feu sous la chaudière ou dispersait au loin le linge suspendu sur le cordeau. D'invisibles mains vidaient dans les temps de sécheresse les auges, les abreuvoirs péniblement remplis. Un propriétaire avait-il un champ prêt à moissonner, un voisin envieux conviait la grêle qui réduisait à rien ses espérances. Aviez-vous empoché sans y donner grande attention quelques pièces de monnaie, au premier paiement, gare à vous! le récipiendaire, qui n'avait pas la vue trouble, trouvait dans le nombre des pièces quelque une dont

le noble métal, sous une maligne influence, s'était changé en vile matière. Aviez-vous dans une cave un tonneau de vin sapide et généreux, un malin esprit, qui ne pouvait rien contre l'huile ou le vinaigre, y pratiquait à son usage une fuite et laissait là votre vase tout prêt à être rempli de nouveau. Souvent un passant malveillant se plaisait à jeter un sort sur le bétail au pâturage ou dans l'étable. La mortalité se déclarait dans le troupeau ! Mais, avons-nous dit, il y avait des moyens préventifs et efficaces pour détruire les magiques effets de ces pernicieuses influences. La tradition en a conservé le souvenir jusqu'à ces derniers temps ; je les consigne au profit de mes lecteurs et je laisse fidèlement parler le narrateur auquel j'en dois la récente communication.

« Il y a une douzaine d'années que passant à F..... j'entendis raconter que le propriétaire d'une étable habitée par six belles et bonnes vaches avait vu en peu de temps dépérir le troupeau qui faisait sa richesse et sa joie. Des recherches minutieuses n'ayant fait découvrir aucun animal immonde ni herbes suspectes, il devint patent qu'il y avait maléfice ou que l'étable se trouvait être en possession de quelque esprit infernal. Où git odeur putride, là vient la mouche, dit le proverbe. En effet bientôt se présenta un homme capable de lever le charme, de déposséder l'esprit qui avait fait élection de domicile dans ce local.

L'opérateur se fit donner quelques pièces de cinq francs bien sonnantes, puis il fit radicalement vider l'étable. Ensuite il prit quelques herbes et autres substances qu'il jeta sur des feux allumés aux quatre angles du local et qui répandirent une noire fumée et une odeur pénétrante. De temps à autre il prononçait des paroles inintelligibles, accompagnées de signes particuliers. Cela fait, recommandant un silence absolu aux deux habitants de la maison dont il avait fait ses auxiliaires, il les arma de tridents acérés en leur disant : « Si l'esprit a quitté les lieux, il n'y reviendra pas; s'il y est encore, vous allez le voir déguerpir. Qu'il vous apparaisse sous la forme d'un animal, d'un homme, ne l'épargnez pas ! frappez dru et fort ! » Au signe donné le démon ne parut pas. Mais, ajoute le narrateur, que me serait-il advenu si la vue de la fumée m'eût amené une minute plus tôt devant la porte de l'étable ¹ ! »

Ajoutons comme complément de ces pratiques que, chez quelques personnes, le calendrier de la peur et de la crédulité connaît encore des jours néfastes. Le règne animal a des corbeaux, des hiboux, créés par la sagesse divine pour effrayer la pauvre humanité. La somnambule est perspi-

¹ Les jeunes lecteurs ont sans doute compris que les ingrédients auxquels l'exorciste eut recours peuvent avoir une vertu purificatrice qui en d'autres mains auraient eu les mêmes effets.

cace en matière de trésors cachés, d'héritages, de futures épousailles; son odorat est exquis pour reconnaître au flair d'une chemise les maux qui tourmentent le corps et les vulnérables applicables aux désordres qui affectent cette frêle machine. A la secrétion qu'on lui présente, l'empirique, qui ne voit pas les progrès de l'orthographe dans les ordonnances qu'il tire de bouquins séculaires, reconnaîtra non seulement qu'un malade est tombé d'une échelle, mais il saura par le quantième de l'échelon préciser la hauteur de la chute au loquace consultant, lequel ne demande pas si la lumière se fait par émission ou par ondulation et par quel medium elle se transmet. Que de fois il en est de ces merveilleux remèdes comme de ces nombres, dont l'habitué de la loterie a conservé le souvenir au sortir d'un songe, et qu'il réalise pour sa déception ! Le vieux dicton n'a pas tort : « Besoin de croire veut être réglé comme besoin de boire. » Nombreuses sont les victimes du charlatanisme et de brillants prospectus. Moins compromettante que les pillules, les élixirs de vie fut au siècle passé pour les populations jurassiennes l'emploi de l'asphalte. Cette substance minérale, alors nommée *houille*, *charbon de terre*, fut à peine découverte que d'actives imaginations devançant l'expérience la dotèrent généreusement de vertus curatives éminentes. L'asphalte était en voie de devenir un agent mé-

dical universel, quand furent écrites ces lignes:

« A une petite lieue de Môtiers dans la seigneurie de Travers est une mine d'asphalte qu'on dit qui s'étend dans tout le pays: les habitants lui attribuent modestement la gaieté dont ils se vantent et qu'ils prétendent se transmettre même à leurs bestiaux. ¹ »

Un peu d'ironie d'une part, le résultat de l'expérience de l'autre firent bientôt déchoir l'asphalte de la haute estime où il avait monté. Il n'était point comme plusieurs de ces ingrédients qui, selon l'occurrence, constituent une coupe empoisonnée ou une potion salutaire. Son nom fut biffé de la liste des substances médicales comme le lait de lune, produit de nos baumes, qui auparavant n'avait guère moins préoccupé les imaginations.

Les espérances décevantes que, voici un siècle, nos ancêtres concurent de l'efficacité d'une substance nouvelle naquirent, se développèrent et s'évanouirent à peu près dans le cours d'une vie humaine. Mais qu'on admette des croyances enracinées dès la première enfance, nourries durant une longue série de filiations, consacrées par les rites religieux, par les usages, les mœurs d'une société barbare, et l'on s'imaginera difficilement

¹ Lettre de Rousseau au maréchal de Luxembourg. Môtiers, le 28 Janvier 1763.

les résistances que durent trouver dans les populations les premiers champions de la foi, qui vinrent travailler par la diffusion de la doctrine chrétienne à la régénération intellectuelle et morale de la race gallo romane.

Laissons maintenant les prières à vertu magique, qui, de nos jours, trouvent encore faveur dans quelques cures médicales mystiques; laissons les maigres chats noirs sur lesquels montaient les sorcières qui se rendaient en synagogue; oublions ces sorciers qui se changeaient en loups, se cachaient dans les bois et assouvissaient pendant cette transformation la soif antropophage qui les tourmentait, pour reprendre ensuite la forme humaine et périr enfin sur le bûcher pour crime de métamorphose; passons sur le préjugé qui attribuait à ces longues herbes flottant dans nos eaux la paternité de certains coquillages; sur la croyance qui attribue à deux souliers mis en croix des vertus antispasmodiques au moins égales à celles d'un balai de biole (bouleau) placé sous un lit, etc. Mais en prenant congé de ces absurdes pratiques, de ces observances sans motif, de ces rites sans signification, de ces croyances, débris d'anciens dogmes ou conceptions erronnées de la nature, donnons une larme de regret à tant d'êtres humains persécutés, martyrisés, mis à mort dans les siècles d'ignorance. Ah! dans le nombre des réprouvés de la justice humaine, de ces victimes

de la haine, de l'envie, de l'égoïsme, de l'erreur, il en est plus d'une appartenant à la *secte*, et qui poursuit de nobles aspirations. Comme Médée, que l'ignorance a fait passer magicienne pour avoir inventé et employé dans ses heureuses cures médicales le bain de vapeur, il est plus d'un nom qui aujourd'hui méconnu, conspué, mériterait d'être entouré d'une glorieuse auréole; plus d'une tête qui, aux yeux de l'actualité, eût mérité la couronne civique.

Mais quittons aussi les hommes, c'est-à-dire les grands enfans pour en venir aux petits. Ceux-ci aussi ont leur mythologie, création d'insouciantes bonnes, de faibles mères qui ressemblent à celle que décrit en quelques lignes Campe dans l'introduction de son immortel Robinson. Quel est le petit Montagnard qui ne connaît l'*Accroche-huit-heures* ! Quel est l'enfant qui cueillant une fleur au bord du ruisseau, ou qui approchant de la rive pour voir cette onde mouvante qui coule toujours, n'ait cru quelque jour voir le *Mano* allonger son long bras pour le tirer à soi et l'entraîner dans l'abîme. ¹

¹ Dans un ancien chant germanique le dieu Mani (la lune personnifiée) enlève deux enfans jouant au bord d'un ruisseau. Ne croirait-on pas reconnaître sous le nom du héros des contes de nourrice une divinité qui, préposée en vue de l'intérêt public au maintien de la pureté des sources, punissait la main sacrilège qui en altérerait la limpidité. Nous serions tout aussi disposé à voir dans le nom et l'origine d'un œuf végétal les vestiges d'une ancienne cosmogonie.

Le lecteur sait que le nom de ce romain qui subjuga la Batavie, est devenu pour les Frisons la dénomination du Diable (Drœs). Le lecteur se rappelle aussi que, voici une dizaine d'années, le prince Windisch-Grætz réduisit par le canon Prague révolté et prit Vienne après un siège long et sanglant. L'impression que produisirent en Allemagne ces événements se traduit assez bien en disant que dans ce pays-là le nom de Windisch-Grætz devint synonyme de Mano, d'Accroche-huit-heures, etc.

Mais, fait curieux! Nous avons un compatriote, il est un Neuchâtelois, dont le nom devint aussi, à Genève, un épouvantail pour les enfants revêches, les marmots indociles, les bambins criards, les filles pleureuses; il se nommait Baillod.

Nous avons deux braves de ce nom! D'après la tradition l'un est armé de la hache d'armes, l'autre d'une grande épée,¹ et tous deux avaient droit à dénommer la cible que la Chaux-de-Fonds a fait élever pour le tir fédéral sous ce vocable.

On sait qu'en 1535 la ville de Genève pressée par un évêque expulsé, cernée par le duc de Savoie et les gentils-hommes de la Cuiller, tous hostiles aux nouvelles doctrines et aux libertés municipales, on sait, disons-nous, qu'à cette époque Genève, intrépide, héroïque, mais affamé,

¹ Il y en aurait un troisième, qui est moins estimé: il tenait la plume.

délaissé, divisé, implora à hauts cris, dans sa détresse, le secours des coréligionnaires et des confédérés. Du haut de nos chaires retentirent des appels aux populations, les cœurs s'émurent : « Un pour tous, tous pour un ! » — « qui touche l'un touche l'autre ! » allait-on répétant la devise des Enfants de Genève. C'est alors qu'un corps franc de Jurassiens se mettant spontanément en marche, bravant l'hiver, la faim, alla battre près de Gingins plusieurs mille Savoyards. Le commandant de ce corps de volontaires, verrier de profession, se nommait Wildermouth selon les uns et Baillod selon les autres. La joie des Genevois en apprenant la victoire de nos compatriotes fut indicible, mais il ne paraît pas que Baillod, leur capitaine, ait fait sur eux une impression favorable : c'était une grande âme dans un corps petit et faible ; de plus il était bossu. ¹

A côté de ces noms, de ces figures, épouvantail de l'enfance, n'oublions pas une gracieuse image qui se conserve au Val-de-Ruz, souvenir peut-être de ces anciens Noël's qui jadis furent représentés

¹ Les Neuchâtelois montrèrent en ce temps plus d'initiative que de persévérance. Berne, allié de Genève, voyant un avenir gros d'orages et craignant de s'engager dans une longue lutte, envoya des ambassadeurs aux sollicitations desquelles les Jurassiens se rendirent. Ils s'en retournèrent de Nyon vers leurs montagnes. Cette nouvelle fit une fâcheuse impression sur les Genevois.

dans notre pays. Au jour solennel de la Nativité la Rode apportait sur un âne qui parlait les dons destinés aux enfants sages; sans clef ni passe-partout elle ouvrait les portes pour déposer sans bruit ses présents. Aujourd'hui la Rode, faible et cassée de vieillesse, ne va plus guère ouvrir les portes closes à l'heure où, dit-on, les abeilles entonnent leur hymne en chœur; elle a pris des substituts, braves auxiliaires qui, pour bien remplir leur mission, se préoccupent longtemps d'avance des moyens de la remplir maternellement. Que leur sollicitude soit récompensée !

VI

Protégez les animaux !

Comment, me disait l'autre jour un Américain d'une voix impressionnée en voyant passer un attelage de bœufs, comment le Neuchâtelois qui affecte des sentiments libéraux, qui se prononce énergiquement pour la liberté des Noirs, peut-il fermer les yeux sur un des plus martyrisans procédés d'attelage que j'aie vus jusqu'à ce jour? — Mais, répondis-je, l'habitude... Fi de ce mot! reprit-il vivement, je ne l'admets pas dans un pays de libre examen, où, quand l'homme a reconnu un mieux, le devoir est d'adhérer par les actes au jugement formulé. Vous avez, ensuite de la réforme religieuse, institué le divorce en faveur des époux mal assortis, je réclame au-

jourd'hui en faveur d'autres conjoints.¹ Maintenant laissons l'Américain.

Dans les environs de Bulle, ville bien connue par ses foires au bétail, se voit quelquefois sur le soir un gros bœuf de taille gigantesque, aux yeux énormes et flamboyants, qui, la tête basse et se battant de la queue les flancs décharnés, se précipite à travers les champs, les broussailles, cherchant et menaçant de ses cornes recourbées un maître naguère impitoyable.

Ce bœuf, ô lecteurs, est une ancienne croyance, une ombre irritée, ou si vous aimez mieux un bœuf revenant. Mais quelle leçon de justice rémunératrice, quelle poignante admonition sous cette image, qui peut-être fut pour un autre âge le supplice réservé après sa mort à l'inhumain conducteur de bœufs !

Ce n'est point le bœuf du pâturage qui dans son aveugle furie se précipite sur la main qui le dirige. Vous le savez, un enfant de cinq ans, armé d'un simulacre de fouet, conduit cet animal docile, dont les joies innocentes se révèlent par quelques bonds inoffensifs. La corne que vous avez à craindre est celle de l'animal qu'a étreint

¹ Autrefois le prêtre avant de bénir les anneaux des époux recouvrait le couple agenouillé de sa chappe, simulacre du véritable *joug* qu'on leur imposait antérieurement dans cette cérémonie allégorique. De là le nom *conjoint*.

le rigide joug, qui, entravé dans ses mouvements, martyrisé par les mouchérons, par le fouet, exposé dans son rude travail aux ardeurs de l'été comme au froid de l'hiver, subit sous le chêne inflexible la torture incessante que lui impose une aveugle routine. Moïse défendait de museler le bœuf dont le pied foulait le blé. Eh bien ! cette coërcition n'était rien en comparaison de celle qu'impose le mode d'attelage usité chez nous, le joug à deux têtes. Notre époque réclame l'intervention de l'homme dans tous les cas où l'animal est soumis à une peine, un tourment inutile. Nous réclamons donc en faveur de cette race docile, qui pourvoit à tant de nos besoins. Les restes appartenant à l'espèce bovine et trouvés dans les débris lacustres ne portent point les stigmates du joug. La Suisse orientale, l'Allemagne ne fixent point à la même tige le couple tardif destiné aux charrois et aux travaux agricoles. Ici un simple collier, là de courtes pièces de bois concaves, fixées sur chaque tête et auxquelles appendent les traits, constituent les moyens habituels de traction. Il en est d'autres encore.

Arrivés à un point qui exigerait quelques détails techniques, et surtout des propositions que des hommes compétents sont seuls en droit de faire, nous terminerons en recommandant au public et notamment aux comices agricoles l'animal

que ses qualités rendent parfois préférable au cheval.

Mais vous, qui charriez bois, paille et produits de toute nature, et qui des demi-journées, oubliant l'attelage, laissez Motté et Djaïé sans abri pâtre sous l'entrave tandis que vous videz bouteille, je vous le dis et prédis : vous verrez un jour à vos trousses le bœuf de Bulle avec ses yeux flamboyants et ses cornes menaçantes.

Quant à ceux qui fouettent sans miséricorde des chevaux affaiblis et surchargés, dont le trouble, l'excitation bachique se traduit par des coups désordonnés, sachez que le Niton vient tout récemment de donner des signes non équivoques de sa colère vengeresse. Que ceux-là donc se corrigent et s'amendent tandis qu'il est temps : Gare à vous donc ! le Niton entend à distance les claquements d'un fouet irrité, les jurons de la colère, les grossières et impitoyables vociférations ! Oui ! le Niton vous regarde ; le Niton, comme la Dame blanche, le Niton, comme le public, vous voit et vous entend.

Enfin les petits dénicheurs d'oiseaux, qui suivent l'exemple de plus grands qui n'ont pas lu l'opuscule de Tschudi, je les entends demander s'il n'est pas licite aux uns comme aux autres de continuer l'œuvre dévastatrice.

Je ne connais qu'un cas excusable, c'est Florian qui le mentionne, et encore donne-t-il lieu au doute :

Ce matin dans une bruyère
J'allais dénicher des oiseaux,
Quand un vieux berger en colère
Est venu me dire ces mots :
Méchant ! ton audace cruelle
Mériterait qu'on la punit !
J'ai répondu : « C'est pour Estelle »
Et le berger plus rien n'a dit.

Non, certes, le berger ne dit rien ! mais c'est qu'il laisse le blâme à la bien-aimée, c'est-à-dire à une voix plus pénétrante que la sienne. Pour les grands, comme pour les petits, malheur par qui scandale arrive !

Quant à vous, enfants, épargnez les pierres à ces canards, à ces poules, à ces volatiles grands ou petits, qui comme vous, aiment la liberté et le radieux soleil ; épargnez le martyre à ces hannetons qui dévastent nos champs, à ces taons qui tourmentent nos attelages, à ces brillants insectes, dont l'existence est si courte. A toutes les créatures, même aux animaux que vous craignez, qui vous répugnent, est assigné un rôle utile dans le domaine où ils se meuvent. Le loup n'est pas méchant pour avoir mangé un agneau ; la nature l'a fait pour le carnage, comme vous pour manger du bœuf, du veau, du poulet. Si nous le traquons, l'extirpons, c'est que là où il

est, nous ne pouvons y vivre en sécurité. De là une lutte où le plus faible succombe sous la main du plus fort. A tous les êtres créés épargnez donc la souffrance. Pour donner le bon exemple et surtout pour faire plaisir à vos mamans, constituez-vous dès votre jeune âge en sociétés protectrices des animaux. Et si la Rode, cette bonne dame de Noël, ne venait plus en signe d'assentiment déposer sur votre tronche¹ le pain au lait, les fruits, dons dont elle réjouit notre enfance, que du moins vous ayez en compensation la conscience de faire une bonne œuvre !

¹ La *tronche* était originairement un *tronc* d'arbre sous lequel les enfants trouvaient à leur réveil des fruits censés dus à la merveilleuse fécondité de cette souche de bois. De là un nom qui ne s'emploie guère dans la partie basse du pays et qui désigne les dons qu'aujourd'hui l'on étale sous une sommité de sapin décorée et illuminée, coutume récemment importée d'Allemagne.

VII

Neuchâtel et ses variantes.

Nous l'avouons, lecteur, les vieux noms, leurs variantes d'orthographe surtout nous intéressent: elles sont notre marotte, notre cheval de bataille. Nous les recueillons avec prédilection pour demander à ces associations de lettres insolites leur valeur de pensée et de son. Or en fait de variantes, nous avons trouvé un trésor, un vrai trésor, car il était rongé des vers. C'étaient de vieux actes du 13^{me} au 15^{me} siècle où le nom de *Neuchâtel* était noté en treize variantes.

Oui, certes, le Neuchâtelois a lieu de s'intéresser au nom du pays qu'il habite, au nom qui succéda à celui de *Terre-rouge* (Terra rubea) qui au 11^{me} siècle désigna cette contrée, où le sol renferme un élément ferrugineux qui le colore. Les différentes notations de la ville qui s'éleva

au pied de l'antique *Novum castrum* suffisent pour établir de nombreuses variations dans les habitudes orales et les procédés graphiques durant une longue série de siècles.

L'espace d'une ligne suffirait pour indiquer les variantes écrites du mot qui nous occupe. Mais les variantes orales se déduisent-elles de l'ancien tracé pour des yeux habitués à réveiller les sons notés d'après les procédés modernes? Non sans doute, et même le lecteur se ferait une fausse image de la vieille langue en vocalisant ces associations insolites de signes d'après les données de son premier Abecedaire. De là la nécessité de joindre aux variantes un commentaire.

Un Neuchâtelois voyageant en Allemagne remit un jour à un bureau postal une lettre à la destination de *Neuchâtel*. Le lieu de l'envoi était écrit à la moderne, c'est-à-dire avec élimination de *f* étymologique et muet qui, durant des siècles, a figuré dans ce mot. « Neuchâtel! fit le buraliste allemand, ce mot s'écrit et se prononce avec *f*! » Que de fois, nous aussi, nous nous laissons leurrer par l'orthographe! Le siècle passé notait encore ce nom avec *f*, et les puristes de nos jours ne manquent pas de représenter par un circonflèche un autre signe éliminé, qui sonne à tort ou à raison dans *castel*. Quelques plumes ont aussi récemment cru devoir crêter la pre-

mière syllabe pour rappeler l'évincement de la labiale.

Mais procédons avec ordre ! Cherchons d'abord à déterminer quelles ont été les voix sonnant dans cette première syllabe, où nous signalerons, pour la parole, une hésitation entre les deux sons *u* et *œ* ; puis nous montrerons que des trois notations homophones *œ*, *ue*, *eu* qui, dans la suite des temps, ont figuré cette voix *œ*, les deux dernières ont été affectées à la désignation du son de la syllabe initiale *Neu*. Ce point élucidé, nous passerons aux voix des syllabes consécutives pour ensuite nous mettre en quête du rôle que les consonnes ont dû jouer dans la prononciation de ce mot *Neuchâtel*. L'analogie, quelques vestiges d'un système de notation qui, bien que suranné, sont conservés par l'orthographe moderne, de curieux restes d'ancienne prononciation que le temps n'a pas effacés, tels sont les faits sur lesquels nous baserons nos déductions.

« Ma chère *Ugénie*..... » disait l'autre jour une mère à sa fille. — « Maman, s'il te plait, dis *Ægénie* ! ta prononciation est vicieuse, l'école la condamne. » — « Soit ! ma chère *Eugénie*..... » Lecteur, accordez-vous que cette prononciation traditionnelle soit nécessairement entachée de vice ? En attendant votre réponse, lisez *Neuchâtel* comme vous lisez *j'eus*, *eu*, *gageure*, etc., comme dans votre enfance peut-être vous avez encore prononcé

Eugène, Europe. Puis interrogez et laissez parler ces deux variantes que peut-être vous ne lirez pas sans intérêt, l'une *Nufchastel* qui date de 1265, l'autre *Nufchatel* qui est à peu près de la même époque !

Concurremment avec cette voix *u* se trouve la voix *æ*. Comment le 13^{me} siècle notait-il ce son ? La réponse à cette question se déduit des variantes suivantes : *Nuefchastel* (1263) *Nuefchatel*.

Quels mots barbares ! — Quelle instruction dans ces mots si *ue* ne s'y lit pas comme dans le féminin de *nu* ou comme *u* de *Nufchatel* ! C'est ce que nous allons démontrer.

Comme notre langue n'a pas de diphthongues dans le vrai sens du mot, nous nommerons *ambe* l'alliance de deux signes figurant une voix simple. *Æ*, *ue*, *eu* sont donc des ambes. La dernière association aurait changé de valeur : elle aurait passé du son *u* au son *æ* ; tandis que dans le second groupe, il y aurait eu substitution d'un autre son à des signes qui figuraient le son *æ*. C'est dire qu'à *ue* s'est substitué *eu* pour désigner *æ*, et que *eu* a eu deux valeurs : *u* et *æ*.

Vous doutez ! Oh ! lecteur de petite foi, rappelez-vous donc qu'encore en 1754 les imprimeurs hollandais publiaient des *Veuës d'Amsterdam*, des *Veues d'Anvers*, etc. Les Hollandais étaient, il est vrai, un peu en retard : ils étaient conservateurs en orthographe. Cependant nos notaires d'alors écrivent encore fréquemment *receu*, *aperceu*.

Maintenant comparons à *Nuechatel* les mots *accueillir*, *cercueil*, etc. Là se trouvent les vestiges d'une ancienne notation du son *œ* que la nouvelle orthographe n'a point éliminés pour des raisons phoniques. Le mot *bœuf*, dont le glossaire neuchâtelois a formé *beuge*, ne figure plus par contre sous son ancienne forme *bue*. La devise de Jacques *Cuer* (Cœur), nom bien connu du moyen-âge, nous fournit encore un exemple notable:

A cuers vaillants, riens impossible.

Nous croyons avoir suffisamment établi que *ue* a figuré le son *œ*. Maintenant ajoutons que l'emploi de *eu* dans le sens de *œ* est plus récent que celui de ses deux autres équivalents graphiques. Ce son plus récent n'a guère pu s'établir que 1^o par l'extinction de *eu*, figurant *u*, ambe que l'introduction de la cédille dans *gerçure*, *aperçu*, *reçu*, etc. devait contribuer à évincer, 2^o par l'admission générale de *eu* en remplacement de *ue* que nous avons trouvé dans *Nuefchatel*. Au 15^{me} siècle cette substitution paraît consommée: *Neufchastel*. Mais reprenons nos vieux actes!

Dans le temps qu'on écrivait *Corfranon* (1263), *Corfrane*, c'est-à-dire à une époque où des plumes fidèles consignatrices de l'étymologie, n'assimilaient pas *r* à sa consécutive, on lit aussi *Nuechestel*, *Nuefchestel*. Dans ce temps là *l* final de *Neuchâtel* ne sonnait sans doute qu'euphoniement, c'est-à-dire qu'il ne s'entendait que quand

l'initiale du mot suivant était une voyelle. Dans le mot isolé, ainsi que devant la consonne, cette finale muette avait un effet rétroactif, elle indiquait, comme encore de nos jours *r, z, d, f, t, s*, (*aimer, nez, bled, clef, les, etc.*), la qualité du son que les accents ne distinguaient pas encore. On aurait tout aussi bien pu écrire *Neuchatez, Nuechatez*. Or le fait tel que nous l'admettons ne repose point sur une supposition gratuite: le patois prononce encore cette finale identiquement comme celles des noms *Daniel, Samuel*, dont il a fait *Samié, Danié*. Le réveil des finales est un des caractères de la langue moderne.

Quant au son *a* de la syllabe médiane il paraît en comparant *Nufchastel* et *Nueschestel*, avoir alterné avec *e*. Ce fait n'a rien d'extraordinaire: il suffit d'entendre parler l'idiome rustique dans différentes parties du pays pour reconnaître que, dans un même mot, telle voix conteste souvent à une autre le privilège de sonner. Nous avons assez de mots dont la prononciation n'est pas fixement établie: *mûrir* (*meurir*), *noyer* (*nai-ïer*), *raide* (*roide*), *fouet* (*foua*), etc.

Mais quel singulier motif a inspiré à un pointilleux clerc d'une époque éloignée les notations *Nuefchesteal, Nuescheatel*? *E* et *a* figurant côte à côte laissent-ils aux lecteurs le choix d'une voyelle à l'exclusion d'une autre? Enfin en voyant dans la syllabe médiane de *Nuescheatel* une si

étrange cumulation, on finit par se demander si l'écrivain n'a point voulu prémunir le lecteur contre la tentation de donner à *ch* la valeur de *k*.

Il y a en effet assez de mots où la transition du son palatal au son chuintant ne peut être révoquée en doute. A-t-elle eu lieu dans *Neuchâtel*? Nous l'ignorons. Toutefois notons que le patois articule *ch* comme *tch* ou *tsch*, et qu'ainsi il le prononce à l'italienne.

Nous prenons congé du lecteur bénévole en lui recommandant l'étude des variantes du nom hybride d'un de nos villages, qui signifie *val-frontière* et dont les notations contemporaines de celles des clercs qui écrivaient *Nuescheatel*, *Nuef-chesteal* sont: *Valmarcuel*, *Valmarcui*, *Vaumarcui*, *Vauxmercui*, etc.

Rappelons encore que les variations qu'à subies en particulier l'orthographe de *Neuchâtel* furent une suite des transformations qu'à subies l'orthographe en général dans le cours des siècles. Il en est autrement de quelques noms dans lesquels la plume a parfois voulu se soumettre à la loi de l'étymologie, qui régit partiellement l'orthographe. Ainsi, par exemple, on a écrit *Creux du Van*, attribuant ce dernier mot à la langue celtique ou à la ressemblance du cirque avec l'instrument d'osier qui sert au nettoyage du blé, et *Creux du vent*, mot dont la notation offre toute la clarté désirable. Cependant nous conserverons

volontiers la première notation jusqu'à ce que le prétendu courant ascendant ait ramené au point du départ les nombreux chapeaux jetés dans l'abîme par de crédules expérimentateurs. Jusqu'à présent ces couvre-chefs paraissent avoir eu le sort de ce chronomètre dont un naturaliste se déssaisit au lieu de la pierre dont il voulait mesurer le trajet.¹ Il est licite d'hésiter dans *Moron* entre *Mont-rond* et *Mau-rond* (mauvais rond). Cette dangereuse localité comporte les deux interprétations; mais la réduction orthographique actuelle étant admise, la question étymologique reste une simple affaire de curiosité. La transformation de *Raïsse nire* (scie noire) en *Rançonnière* fait perdre au mot l'image qui reflétait au fond de ce nom. Quant au *g* dont on affuble *Tête de Ran*, cette lettre n'est ni étymologique, ni lettre de flexion ou de concordance, ni signe de son, ni signe euphonique. Il ne signifie rien. Enfin, il y a des dénominations telles que *Raverta*, *Kertscha*, etc., qui paraissent être de vrais onomatopées. On conçoit que ces mots perdront plus ou moins leur caractère pittoresque pour l'oreille en passant de la prononciation patoise à la notation actuelle, laquelle est impuissante à rendre la valeur des *e* muets entrant dans la désignation de ces sentiers raboteux.

¹ Le *Vanel*, localité à proximité du Creux du Van, milite en faveur de l'orthographe que nous avons admise.

VIII

Deux traditions.

Avec les anciennes croyances aux puissances occultes, aux interventions surnaturelles, avec la foi aux lutins, aux fées qui composaient la mythologie et qu'avaient déjà condamnées les pieux évêques du huitième siècle,¹ s'affaiblissent également sous le souris moqueur de la civilisation et les derniers échos d'une pieuse légende qui prit naissance sur nos confins et les souvenirs de cette Vuivra qui jadis hanta le pied d'une antique tour dont les derniers vestiges ont été enfouis sous des décombres. Hommes du présent, hommes de la réalité, qui ne connaissons de jouissances

¹ Au concile de Leptines (Ardenne) tenu en 743 et à Soissons l'année suivante le culte des forêts, des pierres sacrées, les sacrifices aux fontaines, l'adoration des faux dieux, les enchantements, les sortilèges, les augures et foule d'autres superstitions autochtones ou importées furent défendues.

que celles des affaires, d'émotions que celles des luttes politiques, dégageons-nous un instant de ce tourbillon qui nous entraîne, laissons-nous aller au charme de ces vieux récits que dans les soirées d'hiver se contaient nos ancêtres autour d'une flamme vacillante, et rappelons-nous, en souriant de leur crédule foi, qu'à nous aussi la postérité pourrait trouver à reprocher des préjugés, des erreurs, des faiblesses, des idées exclusives, des calculs égoïstes.

I. LE GRIFFON DE St-IMIER.

Au pied de la Roche des Crocs, à l'extrême limite de notre territoire, jaillit une petite rivière, la Suze, qui donna anciennement son nom à une vallée qui prit au 12^{me} siècle le nom d'un château seigneurial (Erguel) dont les ruines se voient encore à peu de distance du chef-lieu actuel du vallon de St-Imier. C'est là que fut longtemps vénérée la mémoire d'un saint homme né vers le septième siècle à Lugnay en Ajoie.

Ce vallon aujourd'hui si populeux était encore une profonde solitude quand St-Imier renonçant à la chair et à ses convoitises vint y vaquer dans le silence à de saintes méditations. Mais de même que l'abeille dirige son vol vers les lieux d'où s'exhalent de doux parfums, de même bientôt se rassemblèrent autour de l'ermite des

serfs fugitifs, des malheureux sans asile dont le saint homme devint l'apôtre et le bienfaiteur. Cependant St-Imier guidé par une voix intérieure, prit au bout de quelques années congé des nouveaux colons et se dirigea vers Lausanne. La naissante ville de l'Evêché ne fut point encore le terme assigné à sa course. Une voix mystérieuse se fit entendre, disant: Prends ton bâton et marche! Et il se mit en route pour les lieux saints. Ce fut un long et glorieux pèlerinage.

Pour tout bagage, St-Imier n'emportait que le don des miracles. Or il arriva que dans ces longues pérégrinations le vaisseau qui le portait relâcha forcément dans une île qu'infestait un griffon ou serpent ailé, dévorant hommes et animaux. La sainteté et la puissance de l'homme de Dieu se manifestant au premier abord en toute sa personne, les insulaires, en le voyant, s'écrièrent: «Voilà l'homme que le ciel nous envoie pour notre salut.» Et ils tombèrent à ses pieds implorant sa miséricorde. Déjà de lointains rugissements, les cris de terreur des populations fuyant vers les autels annonçaient l'approche du dragon, quand le saint homme allant droit au monstre et élevant la voix lui reprocha ses méfaits, le somma d'abandonner ces lieux et lui imposa en expiation du sang répandu le sacrifice de l'ongle d'une de ses griffes. A l'irrésistible autorité qu'exerçait cette puissante parole, le griffon s'exé-

cuta, il s'arracha, non sans horribles contorsions et affreux hurlements, l'ongle qu'il déposa aux pieds du saint; puis, mutilé, il déploya ses aîles, prit son essor et disparut à jamais vers l'orient.

St-Imier après avoir encore opéré bien des miracles s'en revint suivre sa vocation dans le vallon qu'il affectionnait. Il rapportait avec d'autres reliques le signe manifeste de sa victoire sur une race maudite. Non seulement, pendant sa longue absence, sa cabane n'avait point subi les injures du temps, mais encore elle s'était embellie et, comme la maison édifiée à la gloire du Seigneur, où les précieuses reliques furent déposées, elle s'était affermie sur ses fondements et était devenue le centre des demeures qu'avaient élevées de nouvelles populations. A ces signes, St-Imier reconnut que le ciel ne l'appellerait plus à de lointaines missions et il se fixa dans le lieu auquel il a laissé et ses os et son nom. Là où fut sa cellule devait au dixième siècle s'élever le Chapitre qui devint l'auréole du vallon.

La foi, les convictions des premiers chrétiens des bords de la Suze firent avec le temps place à d'autres sentiments. Dans le courant du 16^{me} siècle on entendit des voix qui s'élevaient contre l'adoration des saints, le culte des images, des reliques; qui réclamaient l'abolition des criants abus dont l'Eglise romaine favorisait le maintien.

Le Chapitre de St-Imier, possédant un domaine étendu et richement doté en cens et en dîmes, avait contracté avec Bienne un acte de com-bourgeoisie. Cette ville qui exerçait une sorte de patronat sur l'Erguel, dont les milices mar-chaient sous sa bannière, y favorisa la réforme. En 1534, à la suite d'une sentence arbitrale, la dissolution du Chapitre ayant été prononcée, le trésor et le revenu de la fondation de la Reine Berthe furent en majorité affectés aux besoins du nouveau culte. Nous disons en majorité, parce que la succession n'échut pas intégralement à la nouvelle Eglise. En effet l'ongle du griffon passa, on ne sait comment, de la vallée de la Suze dans la sacristie des chanoines de Delémont, où, s'il y est encore, il aura conservé à s'y mé-prendre une frappante ressemblance avec la corne d'un bœuf de Hongrie. Quant au pied du mons-tre, l'imagination populaire qui avait cru le voir figuré par la nature dans la feuille d'une renon-culacée vénéneuse, connue sous le nom de Pied de griffon, en retrouvera toujours l'image dans nos montagnes.

II. LA VUIVRA.

Noch weiss ich von ihm Manches, was mir gar wohl bekannt,
Wie veiland einen Lindwurm erschlug des Helden Hand.
(Nibelungen Lied.)

La tradition de la Vuivra est chez nous plus connue que la précédente, grâce à quelques sculp-

tures auxquelles prête le sujet, à quelques figures d'almanach qui, commentant, complétant des récits oraux ou imprimés, ont dû contribuer à la fixer dans les mémoires. Boyve la mentionne dans ses Annales sous l'an 1373; Ostervald dans sa Description la rapporte avec plus de détails. Comme ces deux ouvrages sont dans toutes les mains, nous citerons la plus ancienne mention écrite connue, qui remonte vers la fin du 17^{me} siècle. A quelques traits qui décèlent l'érudition de cette époque, on devinera que la plume ne nous a pas transmis la tradition populaire dans sa native et primitive forme.

« Il y a passé trois cents ans qu'un grand Serpent en forme de Dragon se vinst arrester sur le grand chemin de la vallée de Saint Seulpy, du côté de Bourgogne, au plus fort endroit du passage, tout proche de la sus tour et fist plusieurs années de grands ravages, maux et dommages tant aux personnes qu'aux bêtes, que nul n'osait plus passer ny hanter le lieu; les villages et maisons tout à l'entour ne pouvant plus tenir le lieu, ny y loger et entretenir du bestail pour le labourage et nourriture que l'on en tire; le commerce et le trafic en cessa dans tout le pays et aux environs. Il se trouva un personnage originel du lieu, nommé Seulpy Reymon, des plus courageux qui désirant délivrer sa patrie de ce péril, comme autrefois un Marcus Curtius fist à

Rosme, il eust cette brave résolution que de l'attaquer; et fist si bien qu'il le surprinst et l'attaqua à grands coups de pierres et d'hallebarde et brusla le corps sur le lieu, afin qu'il donna de la terreur et mauvaise odeur aux passants chemin. Mais quelques jours d'après il devinst malade et en mourust accause de la grande puanteur et poison que portait cette monstrueuse beste, nonobstant tout le soing et prévoyance qu'on avait employé pour l'en guérentir et préserver, avant et après l'entreprise. Ses ancêtres étaient de serville condition depuis les Vandales qui s'étaient rendus maistres de tout le pays d'Helvétie et circonvoisin; de laquelle condition les descendants collatéraux et parens du dict Reymon furent affranchis, par le dernier prince et comte de Neufchatel, descendu des Roys de Bourgogne, avec d'autres beaux droits et privilèges qu'il leur donna pour récompense de l'acte valeureux qu'avait fait leur parent, lesquels en jouissent encore aujourd'hui au lieu de Saint Seulpy et pour tous les endroits tant hors que dedans le païs où ils sont habitués. »

Aucun lecteur n'ignore que les droits et privilèges dont fut gratifiée la famille de Reymond n'ont jamais pu être authentiquement constatés. Cette circonstance, jointe à la grande diffusion de la légende du dragon a fini par faire naître des doutes sur le fait. On a considéré cette tra-

dition soit comme une transplantation provenant d'une autre localité, soit comme une fiction qui représenterait allégoriquement les ravages que cause l'Areuse dans ses inondations, ou enfin comme un récit enté sur des réminiscences d'anciennes processions où était porté le serpent, emblème de l'esprit malin, dont le Rédempteur déjoua le pouvoir. Cette légende de St-Sulpice, qui aujourd'hui paraît toute profane, est donc dévolue à l'interprétation conjecturale. Nous allons donc aussi nous jeter dans ce vaste domaine non toutefois sans rappeler une intéressante étude sur la Vuivra, que le lecteur trouvera dans le troisième volume du Musée historique de Neuchâtel et Valangin.¹

Mais d'abord, disons-le, le fait dégagé de tous les accessoires purement merveilleux qu'y a ajoutés l'imagination populaire, rentre dans les limites du possible. Une couleuvre de près de 18 pieds tuée dans ce siècle près de Fribourg, une autre mesurant à peu près les mêmes dimensions et

¹ Les Etrennes neuchâteloises pour l'année 1797 renferment également un récit de l'aventure de Sulpy Rémond. Ici, entre autres variantes, le corps du monstre n'est pas brûlé *afin de donner mauvaise odeur et terreur aux passants*, c'est la population qui, dans sa joie, prépare et allume le bucher. De cette modification d'un récit antérieur en résulte nécessairement une autre, savoir que Rémond meurt des lésions qu'a occasionnées la lutte.

tuée à Bipp¹ en 1860, concordent avec les données que la tradition vaudoise transmet de la Vuivra: « grosse et longue comme une presse de char. » Un reptile de cette taille peut parfaitement avoir succombé sous les coups de Raymond: l'extinction de la lignée qui portait le nom du héros tire peu à conséquence, quand on réfléchit qu'au 13^{me} siècle les noms patronymiques étaient à peine en usage, et qu'on considère les suites désastreuses des fréquentes pestes qui ont désolé notre pays jusqu'à des époques assez récentes.

Que, d'autre part, l'on considère qu'il y a encore aujourd'hui des gens qui ne voient pas sans frayeur une *lanzerne* et ne tenteraient pas l'aventure de s'approcher de ce joli lézard vert qu'arrêteraient au besoin les premières notes du premier air que vous lui siffleriez. Qu'après cela on suppose la dose de méfaits, de contes que l'imagination pourrait débiter même sur une couleuvre de taille dépassant à peine la moyenne. Les uns lui donneraient des aîles, d'autres prétendraient que c'est un serpent de feu. Bientôt l'allégorique Renommée embouchant sa trompette exagératrice enchérirait encore sur les premiers récits: « La Vuivra n'a qu'un œil, posé sur un pédoncule; à volonté elle l'enfle ou le rétrécit, elle l'élève ou l'abaisse, elle le porte en avant ou en arrière. » Le fameux serpent marin que de temps à autres les gazettes

¹ Ancien château près de Buren, attribué à Pepin-le-bref.

rappellent à notre souvenir, aurait à peine été vu sous une aussi grande diversité de formes que la Vuivra. Est-ce là une raison suffisante pour reléguer entièrement les deux récits dans le domaine des fables ?

La notion du serpent était familière au moyen-âge. Ce fait ne suffit pas pour expliquer la légende de St-Sulpice. Mais admettons que Raymond, par une chasse qu'ait exagérée, dont se soit emparée la gloriole locale, ait réveillé des souvenirs relatifs à des traditions antérieures, et donné du trait à de vagues récits. Ce serait là un fait qui n'est point inadmissible et qui rend suffisamment raison de la cause qui a fait de St-Sulpice la seule localité où le monstre ait trouvé une adversaire qui le terrasse. Quoiqu'il en soit, si la légende du Griffon offre le caractère d'une pieuse fable inventée, propagée par quelque moine soit pour raviver la piété des fidèles, soit pour relever le courage de l'homme à une époque où la subversion sociale ne donnait plus prise qu'au désespoir, il n'en est point ainsi de la Tradition de St-Sulpice: Ici c'est l'homme aux prises avec la nature et sortant vainqueur de la lutte. Ces différences entre les deux légendes peuvent être fondées sur le caractère des temps où elles ont pris naissance. Le griffon appartiendrait à une époque d'anéantissement moral; la Vuivra serait d'un temps où l'homme arrive au sentiment de

sa force, de sa puissance: c'est, à quelques circonstances près, l'histoire du dernier ours tué au Creux-du-Van. A ce point de vue encore la tradition peut remonter au 13^{me} siècle.

Nous venons d'exposer sur quel ordre de faits naturels on peut chercher à établir l'authenticité de la tradition localisée à St-Sulpice. Mais, nous l'avons déjà dit, le canton de Vaud, la Bourgogne, les pays jadis occupés par les Bourgondes en un mot, connaissent la Vuivra. La Franche-Comté place dans les châteaux de Cicon, d'Orgelet, etc. la demeure de ce dragon volant « qui ressemble à une barre de fer rouge traversant les airs. » Saint-Sulpice est loin d'être la seule localité où la Vuivra jouisse du droit d'habitation; ce monstre est comme le fer de la lance qui perça le flanc de notre Seigneur, comme le St-Suaire, comme la Tête de St-Jean, etc., il se retrouve en quantité de lieux. Cette fréquente revendication de possession, ces nombreuses variantes qui se remarquent dans les récits de l'habitant des chaumières rendent, avec d'autres circonstances, suspecte l'admission d'une origine récente de la tradition et jettent des doutes sur l'authenticité du fait qui en fait le fond. Si maintenant l'on considère ces doutes comme fondés, on peut rechercher si la tradition ne pourrait point se baser sur un autre ordre de faits. En ce cas, le récit traditionnel pourrait être considéré comme une

allégorie relative à certains événements; ou bien le mot Vuivra serait une simple figure de mots, un trope. Comme cette dernière figure, plus qu'une similitude soutenue, est familière aux intelligences peu développées, recherchons à quelles données historiques, le nom romand du serpent peut être appliqué. Au reste, il s'entend que, comme de tous les récits que nous connaissons à proximité, la donnée de St-Sulpice insiste sur une attaque à main armée, ¹ qu'elle signale les suites funestes du combat avec des circonstances qui ramènent involontairement l'esprit dans le domaine de la réalité, nous chercherons, pour remonter au sens caché sous le nom de Vuivra, à nous resserrer dans un ordre de faits qu'on puisse considérer comme locaux et applicables à St-Sulpice.

Boveresse, d'après le vieil Amiet, fut l'heureuse retraite de St-Sulpice. Cette brève notice sur le saint du sixième siècle n'est point sans intérêt. Fondée ou non, elle nous autorise à rechercher si dans la légende consacrée à l'évêque de Bourges il n'y aurait point quelque donnée qui pût être mise en relation avec la légende de la Vuivra.

St-Sulpice, dit la pieuse légende, ayant converti les populations, s'établit au milieu des néo-

¹ Citons cependant un Hercule du village de Dong (pays d'Ajoie) qui a également terrassé un dragon dévastateur. A notre frontière, à la Roche au Bercail, vit aussi la tradition d'une Vuivra. Mais ici le dragon fut muré dans une caverne avec l'aide de la Vierge.

phytes dont il resta le bienfaiteur. A proximité des demeures vint se fixer un brigand qui chaque jour enlevait quelque pièce de bétail appartenant à la naissante paroisse. Or un jour il advint que les colons convertis s'étant emparés du malfaiteur, ils l'amènèrent pieds et poings liés au saint homme. « Laissez-le vivre, dit celui-ci; qu'il se convertisse et que par votre exemple, il apprenne à faire le bien comme il faisait le mal ! » Le brigand fut-il converti ? La légende se tait sur ce point. Mais qu'il l'ait été ou non, le peuple en dépit de la charité chrétienne, a pu finir par créer un dénouement qui concordât mieux avec ses instincts de vengeance, et qui paraît même tout naturel dès qu'au nom de brigand le langage figuré substitue un mot équivalent tel que *monstre*, *vuivra*, etc. Du moment que le déprédateur paie de sa vie l'indignation qu'il avait chargée contre lui, le pieux récit devient légende profane. Nous ne croyons guère que St-Sulpice ait habité le village élevé chez nous sous ce vocable, mais la légende, qui dut y être connue, peut avoir donné lieu à la tradition modifiée.

Un fait d'un autre ordre, et mieux qu'une légende altérée, peut avoir fourni un fond au récit populaire.

La Tour-Bayard, qui occupait le centre des localités auxquelles s'adjoint l'épithète de Vuivra, dominait un étroit passage et fut jadis notre ex-

trême frontière. Dans cette station, comme dans d'autres à proximité, a pu, même à une époque moins éloignée, se fortifier quelque fier baron, quelque receveur oublieux de sa mission, que les passants dévalisés, les serfs malmenés auront désigné sous le nom du principe du mal. Le silence de l'histoire dans des époques où la muse n'a point de voix, n'infirme point la possibilité du fait. « Nous croyons, dit le maire Huguenin à l'occasion de la tradition de St-Sulpice, nous croyons qu'en effet Raymond a débarrassé le passage d'un monstre quelconque, reptile, quadrupède ou peut-être bipède, serpent, loup ou brigand de grand chemin. ¹ »

Peut-être le lecteur accordera-t-il plus facilement que le dragon est la personnification d'un peuple. Plus d'une fois on a vu des croyances vaincues et proscrites par une religion supérieure reprendre une influence qu'on croyait anéantie, ou reparaître sous une forme plus ou moins déguisée.

Si donc un secret penchant porte l'homme ignorant à retrouver partout des mythes, des symboles qui ont occupé la première place dans

¹ Nous faisons remarquer que cette tour, vigie ou repaire, fut jadis 1° un péage, 2° une station où l'on fournissait une escorte aux voyageurs. Quelque élastique que soient les étymologies, le nom de cette tour ne serait-il point en relation avec le mot patois *baji*, donner ?

ses croyances, le nom du serpent a dû, à plusieurs époques et en différentes occurrences, évoquer d'anciens souvenirs dans l'imagination de nos ancêtres. Non seulement le dragon était un emblème consacré par les traditions religieuses des Celtes, mais les Bourgondes, dans les pérégrinations qui précédèrent leur établissement définitif en Helvétie et par le fait même de leur établissement (456), durent contribuer à fixer l'image, à rendre encore plus populaire la notion du serpent qui joue un si grand rôle dans leurs poésies nationales. Un serpent enroulé à gueule béante était peint sur leurs enseignes et probablement l'écu royal, le signe national, fut arboré sur cette vieille route romaine qui, des rives de notre lac, conduit à l'ancienne Ariarica (Pontarlier), aux fins de cet ancien bornage¹ (Bouchéage) que l'on croit avoir été exclusivement dévolu aux guerriers bourgondes. Or ce signe, dont plus tard l'étendard bourguignon retint peut-être l'écarlate (gueules), dut laisser des souvenirs. Les Bourgondes entraient en amis sur le territoire dont les habitants leur cédaient une partie des terres et des esclaves; leur présence mettait les séquanais à l'abri des vexations du fisc impérial et des incursions des Allemands. Mais les Bourgondes qui étaient ariens et reniaient le dogme de la Sainte-Trinité

¹ Les bourgeois de Pontarlier étaient encore au moyen-âge assimilés aux Barons, c'est-à-dire ils étaient hommes libres.

éveillaient peu la sympathie d'un clergé orthodoxe. Ce peuple ne tarda d'ailleurs pas à se trouver en présence des Francs qui eurent pour auxiliaires tous ceux qui cherchaient à retirer à eux les biens dont ils s'étaient antérieurement déssaisis. Le dragon fut vaincu par l'établissement définitif de la domination mérovingienne en Helvétie. Qu'importe maintenant la date donnée par la chronique à le prouesse de Sulpy Raymond ? Si l'homme dans les temps d'ignorance adapte les dates à l'étroitesse de son horizon, on les efface; il dénature tout aussi facilement le caractère des événements et substitue des noms qui sont à sa proximité à d'autres appellations. Qu'importe que le nom de Raymond ait été le représentant de la nationalité franque ou de l'élément celto-romain ? La fusion des peuples a fini par confondre les vainqueurs et les vaincus dans une même catégorie.

Il y a une trentaine d'années que le gouvernement fit graver sur le rocher au pied duquel était fixée la chaîne qui a donné son nom au défilé près de la Tour-Bayard un millésime rappelant la victorieuse résistance que les Suisses opposèrent à l'armée de Charles-le-Téméraire. Mais qui dira de combien de combats furent témoins ces lieux depuis l'émigration des Helvétiens, depuis l'arrivée des bandes bourgondes jusqu'à l'an 1476 ? Outre les dissensions inté-

rieures qui mirent les armes aux mains des petits-fils de Gundioch, les Francs, les Sarrazins, les descendants divisés de Charlemagne, les rois rudolfiens, les Hongrois, les barons du moyen-âge, comme autant de vuivres altérées de carnage et de butin, se disputèrent le passage de la Tour-Bayard ou s'établirent à proximité.

Nous venons de le dire, il n'existe pas de chronologie en matière de traditions. La colonisation des vallées moyennes et supérieures du canton est antérieure aux défrichements que cite notre histoire et qu'on croit l'œuvre des essaims de serfs qui ont gravi nos monts du 12^{me} au 14^{me} siècle. Des trouvailles de monnaies faites au Chasseron, à Pouillerel prouvent en faveur de ce fait comme les trouvailles faites dans nos grottes qui avec des restes de races d'animaux éteintes recèlent des produits d'une industrie primitive. Dès que l'on est en droit de se demander si la croyance au Niton, aux pygmées n'a point pour origine les restes d'une population de l'âge, de la pierre ou du bronze, qui vaincue, fugitive, réfugiée dans les sombres cavernes et les lieux couverts, et, comme des ombres fugitives, se glissant dans les feuillages épais, se dérobaient aux regards d'un vainqueur impitoyable, de même l'on pourrait se croire autorisé à reporter loin en arrière l'origine du récit de la Vuivra ou les faits auxquels remonte la tradition existante. Chaque

siècle, tout en conservant le fond d'une donnée historique, ajoute ou élimine à sa convenance selon les idées en cours et les notions à sa portée. De même que les légendes que nous connaissons de la Vuivra offrent des variantes, de même aussi nous admettons que des récits antérieurs ne nous sont point parvenus dans leur intégrité. La caisse vitrée que décrit Ostervald ne se trouve pas mentionnée dans le narré du 17^{me} siècle, époque où le verre était encore rare; la hallebarde que mentionne Amiet n'était pas l'arme des serfs du 13^{me} siècle. Or plus les variantes connues sont nombreuses, plus aussi l'imagination a élaboré la matière première; plus le récit se disperse en se localisant, plus ancienne est l'origine de la trame primitive. Quelle époque faut-il fixer pour la limite de la rétrogradation? D'une part elle nous paraît indiquée par la forme romane du mot latin modifié *vipera*, c'est-à-dire qu'elle remonterait vers l'époque dite bourgonde; d'une autre part, si le mythe est plus ancien, il a dû, dans les siècles de conversion au christianisme ou de la formation des idiomes néo-latins, être modifié et remanié.

Maintenant résumons les études faites sur ce sujet et les idées que nous venons d'émettre.

Le récit de la Vuivra repose 1^o sur une figure de langage; 2^o sur un fait réel.

I. Comme allégorie la Vuivra représenterait figurément les inondations destructives de l'Areuse vaincue par des travaux d'endiguement. — Quant à ce dernier point, nous croyons que les travaux seraient encore à faire. Au reste, cette interprétation gagnerait en vraisemblance s'il se trouvait au fond de l'image que réveille le nom de la rivière une connexion quelconque avec celle que recèle le mot Vuivra. Cependant n'oublions pas que les lieux qui portent le nom commémoratif de Vuivra sont tous au-dessus du niveau des eaux même dans les hautes crues.

La Vuivra serait, d'après une autre interprétation, l'image du dragon que l'église dans les solennités des Rogations portait aux processions, image figurant le principe du mal vaincu, terrassé par le nouveau culte. — Cette allégorie sous une forme sensible symboliserait une idée morale et aurait pris la consistance d'un fait réel. Or ce fait, qui peut paraître fondé sur un besoin de l'imagination, remonterait au temps où les rois bourgondes rentrèrent dans le giron de l'église romaine.

Cependant quand on considère qu'au septième siècle le polythéisme maintenait encore aux portes de Rome pour ainsi dire, le culte du dragon, on a lieu de douter que cette fête alors de récente institution ait trouvé un si prompt accès dans nos montagnes.

II. Comme fait réel la Vuivra serait un dragon tué à St-Sulpice. — Passe pour une couleuvre, reprend l'actualité, laquelle cependant admet que ce fait en se produisant aurait pu réveiller une ancienne notion, individualiser un récit antérieur, ou même ne conteste pas la possibilité d'une simple figure de mots, laquelle aurait fini par prendre la consistance d'un fait que l'imagination concevait au fond de la figure.

En ce dernier cas le mot Vuivra serait:

a) Un terme substitué à un autre et employé pour brigand, déprédateur, etc. — Ce fait est d'autant plus possible que non seulement l'ancienne voie romaine unissait des contrées fertiles, mais qu'en outre nous savons que dès les premiers siècles du moyen-âge cette voie, qui fournissait nos populations de sel, fut souvent interceptée. Nous préférons cette interprétation à celle qui dégagerait la tradition actuelle de la sainte légende.

b) La personnification d'un peuple dont l'établissement modifia profondément dans la contrée où il s'établit les coutumes, les mœurs, les lois de la race préexistante; qui, en se fusionnant avec la population régnicole, laquelle, bien qu'au point de vue intellectuel celle-ci, lui fût supérieure, dut accueillir et absorber quelques-unes de ses croyances, comme aussi lui en transmettre des siennes. — Lecteur répondez !

Conclusion.

Maintenant nous tenons à dire que la conviction étant un sentiment intérieur produit par la certitude que l'on éprouve de la vérité d'un fait et naissant de démonstrations, de déductions tellement explicites qu'elles résolvent toutes les difficultés, répondent à toutes les objections, nous tenons à dire que, bien que nous pensions qu'un fait particulier ait dû fixer à St-Sulpice la tradition de la Vuivra, la conviction qui ferait remonter à l'époque bourgonde l'origine de la légende n'est pas entière en nous. Quant au mot même, on ne contestera guère qu'il ne remonte approximativement à l'époque de la formation de la langue; une désinence en *o*, une autre en *a* sont même des caractères de la spontanéité des dialectes provinciaux qui l'admettent et qui s'en servent encore pour désigner une méchante femme. Vuivra a, en outre, dans le langage héraldique une forme jumelle. Mais l'origine, la souche du mot, elle ne se trouve pas seulement dans le latin, l'idiome qui précéda la langue romaine sur notre sol la revendique avec autant ou même plus de droits. ¹ En effet pour les Celtes, nous dit l'histoire, comme pour les peuples germaniques, le serpent fut un animal symbolique, à eux donc peut remonter l'origine d'une tra-

¹ Gwiber, celtique.

dition qui se présente dans de si nombreuses variantes. Cette remarque nous transporte dans le domaine des mythes, des symboles religieux communs à plusieurs peuples. Arrivé sur ce terrain mouvant, nous renvoyons le lecteur à l'œuvre savante d'un de nos compatriotes,¹ qui nous fait connaître les traditions qui depuis l'origine des siècles cheminent à travers les peuples.

¹ Le Peuple primitif.

IX

Deux traditions francomtoises.

Sous trois grands dieux Tentatès, Taranmis, Hésus, les Celtes rangeaient tout un peuple d'êtres invisibles, de fées, de géants et de nains.

(Ozanam.)

I. LA TÊTE A JEAN CALVIN.

Vous connaissez, lecteur, ce joli village qu'on appelle les Brenets? Ce fleuron des Montagnes n'eut pas toujours cet air aisé, coquet qui le distingue aujourd'hui. Les premières habitations qui au commencement du 15^{me} siècle furent élevées sur ce sol tournaient leurs fenêtres vers l'ouest, car c'est du pays d'Outre-Doubs que le Prieuré de Morteau y avait envoyé les premiers défricheurs. Or deux seigneurs, l'abbé et le sire de Valangin, se trouvant en présence sur ce terrain ne tardèrent pas à se le disputer. Le prieuré se

basant sur le droit de *suite* considérait comme siens les hommes de sa terre, disséminés dans les joux incultes. Mais ces colons s'étant établis sur un territoire que revendiquait Jean d'Arberg, celui-ci voulut d'abord renvoyer les intrus, mais bientôt se ravisant, il pensa à les y fixer pour en tirer profit. Pendant trois années consécutives, les deux seigneurs, pour faire valoir leurs droits, levèrent sans miséricorde cens et dîmes sur les pauvres serfs. Enfin la paix se fit parce que l'occupation à main armée prévalut contre les décisions du duc de Bourgogne. Mais ce sont là des souffrances passées. Aujourd'hui, les Brenets ont oublié qu'alors si la crosse de l'abbé leur paraissait moins rude que l'épée du baron, les pennons de Valangin les mirent à l'abri des incursions que les pillards des Chaux faisaient volontiers sur le domaine du voisin. ¹

¹ Ce fut en automne de l'an 1451 que Jean de Valangin vint avec ses hommes d'armes prendre possession des Brenets. La frontière fut longtemps en litige, et ce ne fut qu'en 1524 que fut définitivement réglée la question déjà décidée de fait, savoir la séparation des Brenets du territoire de l'abbaye. C'est à cette violente prise de possession que remonte l'origine de la Fête du Doubs. Chaque année, dit la tradition, les officiers du Prieu, auxquels se joignaient des habitants du territoire de l'abbaye allaient aux Brenets protester contre la spoliation de Jean de Valangin. Cette visite ayant donné lieu à des réjouissances suivies d'une partie sur l'eau devint l'occasion d'une fête annuelle dont la commémoration s'est conservée en perdant le souvenir de la protestation qui en fut l'origine.

Aujourd'hui, si traversant le village ou voguant sur les eaux foncées de la tranquille rivière pour aller au Saut, vous demandez quelles sont les traditions que les temps passés nous ont léguées ; on vous répondra d'abord en vous montrant l'emplacement où fut naguère la maison où Guinand, le verrier bien connu, vit naître et grandir sa réputation. On vous contera même comment un jour les combustibles qui devaient préparer une fonte riche en espérances s'étant épuisés, il mit en pièces, aux yeux ébahis de sa fidèle moitié, table, bancs, chaises dont les fragments allèrent alimenter la fournaise. Puis de la nacelle bercée par les ondes le batelier vous montrera à peu de distance de la rive gauche un bloc arrondi et rongé par les eaux, que jadis surmontait une croix, signe consolateur pour le chrétien, mais éloquent rappel à la vigilance pour le batelier dont la *na* suit l'aval. Un jour une joyeuse noce partit de la rive du lac de Chaillexon et se dirigea vers le Saut sans se recommander à la protection divine. L'embarcation avançait, les échos joyeux répétaient des chants d'allégresse et d'amour, quand tout-à-coup de la rive on entendit le cri : A la rame ! A la rame ! Vains efforts ! la barque emportée disparut dans le gouffre qui ne rejette pas les vivants. Plus loin vous passerez devant une grotte. Là le batelier s'animera en parlant des fées, jadis les hôtes de ces

rives. En effet, il a tout lieu de regretter les temps où d'invisibles auxiliaires venaient gonfler ses filets; où le pêcheur endormi, dont la nacelle approchait du terrible « fil de l'eau » était réveillé par de vigilantes protectrices. Il vous dira que c'étaient ces déités bienveillantes qui ramenaient au bouvier le bétail égaré; qui, attirées par le battement du fléau dans la grange, surveillaient la flamme vacillante et éteignaient l'étincelle qui eut causé l'incendie. Hélas! ajoutera-t-il, la chute des arbres séculaires sous la main de l'homme, les détonations des nouvelles armes, mille fois répétées par les échos, des files de chariots roulant comme le tonnerre au ciel et mues par un dragon vomissant le feu et la fumée, ont effrayé les bonnes fées jusque dans les sites sauvages où elles avaient cru trouver un dernier asile! — Plus loin encore, du milieu d'un de ces bassins où l'ouragan ride à peine la surface de l'onde, un rameur vous désignera du doigt un bloc détaché, suspendu à la paroi de rochers abruptes et qui, de la hauteur, semble prêt à sombrer dans l'abîme. Il nommera cette pierre arrondie la *Tête à Jean Calvin*. D'où vient cette dénomination? Il l'ignore. Eh bien! passons sur la rive opposée, enquérons-nous! Nous finirons bien par trouver quelqu'un qui répondra à nos questions.

Laissons maintenant la parole au vieux prêtre qui satisfait notre curiosité.

Le bloc de pierre que vous avez remarqué n'a pas toujours été là. Il y eut un temps où une croix plantée au bord du rocher marquait la place où un vieil ermite dormait du dernier sommeil. Jadis les bateliers se signaient en passant devant ce symbole du salut, et, laissant un instant reposer leurs avirons, ils récitaient un *De profundis*.

Vous le savez, en l'an 1530, les démons déchaînés sur la terre brisaient les images sacrées, avilissaient les saints et prononçaient la déchéance de Rome. Sous le nom de réforme, Luther, Calvin et une nuée de prédicants menaient les hommes à l'éternelle perdition. Or, en cette année, il arriva que des pêcheurs retournant un soir du Saut virent tout-à-coup à la lueur d'une sinistre flamme, une troupe de diables dansant, hurlant, se démenant autour du symbole révérend. Puis Satan lui-même ayant soulevé un énorme rocher, il le lança sur la croix qu'ardait un feu attisé par ses adeptes. Le bloc énorme brisa le faible bois, fit trembler le sol de son choc, puis rebondissant, vint se fixer là où vous l'avez vu. C'est à cette pierre que les riverains du Doubs ont attaché le nom d'un des promoteurs de la réforme. Or notez-le bien, jusqu'à ce jour les habitants de la haute Bourgogne avaient toujours vécu en bonne intelligence avec les populations jurassiennes. Les guerres du 15^{me} siècle avaient à peine altéré une affection basée sur une com-

munauté d'origine, de langue, de croyances. Mais les menées des novateurs, mais surtout cette aventureuse expédition si fatale aux Jurassiens qui avaient assuré leur concours pour la surprise de Besançon (21 juin 1574) devînt une cause d'animosités, de haines que dès lors sans doute le temps a bien adoucies. Oui, depuis deux siècles les deux peuples se sont même tendu plus d'une fois une main secourable. Mais revenons à l'origine de cette croix, à l'année 1240 !

Ulrich III, dit le Régent, séjournant dans sa ville de Neuchâtel outre-joux ayant un jour fait appeler son neveu Berthold, lui dit : « Berthold, je t'ai trouvé une femme. » A ces mots le jeune comte pâlit et se troubla. Le Régent continua : « Elle est belle et de haut lignage, et t'apportera en dot hommages nombreux et riches domaines. » — Qui me destinez-vous, fit Berthold, car déjà deux voix s'élevaient en lui, l'une celle de l'ambition, l'autre la généreuse inspiration d'un premier amour. En effet, il aimait une jeune fille au frais visage, aux lèvres souriantes, une gente bourgeoise qui avait nom Valentine et qui demeurait sous le Châtel. Mais Berthold tout agité et combattu qu'il était, avait prêté l'oreille à la réponse de son oncle, et il avait souri en entendant le nom de Sibilette de Montbéliard. « Dans quelques jours, avait ajouté le comte, nous nous rendrons aux fiançailles. »

La rumeur publique ne tarda pas à porter du château dans la ville basse la joyeuse nouvelle. Je dis joyeuse ! Jeunes filles qui aimez un volage, qui avez donné votre cœur à un infidèle, dites comment ces bruits répétés par toutes les bouches sonnèrent au cœur de Valentine. Elle arracha une marguerite et l'effeuilla en répétant : il m'aime ! il ne m'aime pas !... il m'aime ! Eh bien ! puisqu'il m'aime, je briserai les fiançailles. » Et elle prit le chemin de Montbéliard, accompagnée de Philibert, jeune homme qui l'aimait d'un amour qu'elle payait d'une douce affection.

De brillantes fêtes devaient avoir lieu à l'occasion des fiançailles. Les barons, leurs femmes, leurs filles étaient conviés au château des puissants comtes de Montbéliard. Le jour de la St-Hubert était marqué pour de grandes réjouissances. Or, ce jour-là, comme la gente Sibilette suivait sur une docile haquenée la troupe des chasseurs, un cri sinistre pénétrant à travers les feuillages retentit au loin : « Au meurtre ! A moi Montbéliard ! » Berthold tressaille à cette voix ; la dague à la main, il dirige sa course vers la place d'où l'appel est parti et trouve sa future gisante à terre et baignée dans son sang. A quelques pas de là est Valentine que Philibert cherche à entraîner en la couvrant de sa protection. A leurs pieds brille un poignard ensanglanté. « Lequel de vous a commis le meurtre ? »

— C'est moi, fit le jeune homme. — Non c'est moi ! reprit Valentine.

Les deux accusés furent conduits sur la claie à Neuchâtel. Bientôt les jurés s'assemblèrent pour juger sur le sang. Le comte, un bâton blanc à la main, dirigeait les débats du haut d'un siège élevé sous la voûte du ciel. « Le sang appelle le sang, dit le magistrat suprême aux assesseurs appelés au plaid pour rendre un jugement, mais s'il faut que justice se fasse, n'oubliez pas qu'il n'y eût qu'un seul coup porté et qu'un seul instrument de meurtre. Lequel des deux accusés est coupable ? » Comme les voix des preud'hommes étaient également partagées, Ulrich s'adressant à Berthold le requit de les départir. Berthold ne répondant point, Ulrich réitéra l'interpellation. « C'est elle ! » répondit-il enfin avec un effort qui le brisa.

L'homicide étant à cette époque dévolu corps et biens au seigneur, l'exécuteur ne tarda pas à faire sa charge. Or ce jour, Berthold entendant la sonnerie des suppliciés, s'affaissa sur lui-même et rendit l'âme. Ce fut, croit-on, vers l'an 1240.

Mais un malheureux survivait.

Une nuit donc, il se fit que malgré la garde qui veillait autour des fourches patibulaires, le corps de Valentine disparut. « C'est le démon, disaient les uns, qui a revendiqué le corps de la victime qui lui appartenait. » — C'est le ciel, di-

saient les autres, qui dans sa justice a voulu rendre l'innocence patente à tous les yeux.

Un seul ne dit rien, ce fut Philibert. Il transporta dans les Noires-joux, sur le territoire de l'abbaye de Morteau où le bras du comte ne pouvait l'atteindre, la dépouille mortelle de celle qu'il avait aimée. Là il l'ensevelit et sur la tombe fraîchement creusée, au haut du rocher qui encaisse la rivière il planta une croix au pied de laquelle s'éleva la hutte où dès lors il vécut solitaire.

Quelques années après ces événements le bruit se répandit sur les bords du Doubs que l'anachorète avait cessé de vivre. Cette rumeur étant parvenue aux oreilles des religieux de Morteau, l'un d'entre eux se rendit sur la place où Philibert avait décédé. Il ouvrit le sol, ensevelit le défunt et déposa ses restes à côté de celle qu'il venait de rejoindre dans les cieux, au pied de cette croix qui, après avoir résisté trois siècles aux efforts du temps, fut enfin emportée par la tourmente dont le 16^{me} siècle fut la victime.

Ainsi parla le vieux prêtre chez lequel une inquiète curiosité m'avait conduit. Comme le soleil déclinait, je lui serrai affectueusement la main et tout en résistant à ses instances, je lui promis de le revoir. Peu d'instant après avoir pris congé de lui, j'arrivai sur la rive du Doubs. Bientôt

j'eus gravi le sentier qui mène à la place où avait vécu le solitaire. Les traces de la vie de l'homme avaient entièrement disparu.

II. FONTAINE-ANDRÉ.

De cordiales salutations jointes à de pressantes invitations m'étant l'an dernier parvenues d'Outre-Doubs, je pris un beau jour une subite détermination. Transporté au centre des montagnes dans un trajet vélocifère, je poursuivis gaie-ment ma route à travers Pouillerel vers les côtes du Doubs. Je ne tardai pas à arriver au but. Je retrouvai le bon prêtre du rustique village comtois et son attrayante hospitalité. Nos discours ne tardèrent pas à se reporter sur les temps d'autrefois, et dans le vieux récit que je vais faire, la plume n'a fait que retracer les paroles dont ma mémoire conservait un fidèle souvenir. Je les ai donc transcrites telles que je les ai entendues sans me soucier si elles concordent avec les données de notre histoire.

La ville de Neuchâtel offrait au 13^{me} siècle un aspect bien différent de sa physionomie actuelle. La basse-ville naissait alors. Dans un quartier protégé par une enceinte récente étaient des cultivateurs, des pêcheurs, de rares industriels chez lesquels une charte récemment octroyée faisait naître l'esprit d'indépendance, et qui se ser-

raient autour d'une bannière dont les couleurs étaient encore toutes fraîches. Au Châtel, dont la Mâle-porte fermait l'accès, étaient le comte, les chanoines, les seigneurs vassaux, les ministériaux, le plaids, le cimetière. Sur la hauteur les murs de pierre, le manoir féodal, les hommes d'armes, les gens d'église et de conseil; au quartier *Sous le Châtel* les cabanes de bois, l'industrie naissante, une inquiète activité et peut-être déjà cette soupçonneuse sollicitude que les bourgeois ont toujours montrée pour leurs privilèges.

Au haut de la colline qui domine la ville se voyait encore au commencement de ce siècle au nord du donjon une tour nommée la *Tour de la Comtesse*. C'est là que subît son châtiment cette femme blanche dont le poète a chanté :

Un jour Satan s'abattant sur la terre
Vit sous la croix la vierge à l'œil d'azur.
Hélas ! pourtant... elle était en prière
Mais qui jamais toucha l'esprit impur !
Malheur ! malheur ! une amour criminelle
Brûla bientôt dans ce cœur innocent.
Satan y mit la première étincelle ;
La chaste nonne oublia son serment.

Or Ulrich, le père irrité fit enfermer sa fille qui avait oublié ses vœux. Il proscrivit les moines blancs, défendit de tester en leur faveur et fit raser la maison appartenant à cette congrégation religieuse. C'est aux suites de cette dispersion des Prémontrés qui, dit-on, se dirigèrent

vers Morteau, que se rattachent les événements que je vais narrer.

Depuis près d'un siècle le nom de la Sainte-Mère de Dieu n'était plus glorieusement magnifié dans la ville des comtes. Les fidèles en invoquant son nom adressaient au ciel de ferventes prières pour le rétablissement des autels démolis. Ce fut alors que, par un jour radieux, on vit un esquif portant 29 religieux descendre le lac d'Yverdon. La douce brise d'ouest qui enflait la voile ayant cessé tout-à-coup, les nautonniers reconnurent qu'ils étaient arrivés au terme de leur voyage. Ils descendirent sur la rive abrupte, puis se dirigèrent vers les hauteurs alors recouvertes d'épaisses forêts. Arrivés au plateau où aujourd'hui s'élève Fontaine-André, les missionnaires se mirent immédiatement à l'œuvre, défrichant le sol, creusant la terre pour établir les fondements sur lesquels devait s'élever leur future demeure et une église. Mais, hélas ! réduits au secours de leurs faibles bras, l'œuvre d'édification marchait lentement, et déjà le 15 Août, jour de l'Assomption de la Vierge approchait, sans que les frères, malgré leurs labeurs, eussent l'espoir de terminer. Mais le Ciel, qui ne détourne point ses regards de ceux qu'il aime, prit en pitié ses dignes serviteurs.

Un jour les saints hommes fortifiés par le repos de la nuit se rendaient après matines sur la

place de travail. Quelle ne fut pas leur surprise de trouver accomplie l'œuvre que chacun d'eux avait commencée la veille. Ici une pierre ébauchée avait reçu le dernier coup de ciseau, là une colonne haute et svelte se trouvait dégagée du manteau de pierre qui l'entourait la veille. Ici de nocturnes auxiliaires avaient élevé le mur, là ils avaient préparé bois, pierres, mortier et matériaux de tout genre. Les religieux redoublèrent d'ardeur, et dès lors chaque matin l'œuvre commencée la veille fut trouvée avancée et menée à bien par des mains inconnues. Cependant jamais aucun bruit n'avait troublé le repos des pieux travailleurs.

Le secours qui nous vient en aide, se disaient les religieux, est-il celui du malin, qui au Locloz a fait surgir de terre une habitation? ou serait-il celui d'auxiliaires que nous devons à la divine assistance?

Or, une nuit, ayant quitté leur dure couche bien avant l'aube matinale, quelle ne fut pas leur surprise de voir tout un peuple de nains occupés sur les chantiers et les stations de travail, qui pendant le jour retentissaient du bruit de leur œuvre édicatrice. Une douce lumière environnait ces nocturnes auxiliaires munis de palanches, de haches, de scies, de marteaux, de ciseaux. Mais une puissance surnaturelle opérait avec eux, car sous leurs mains aucun bruit ne décelait le tra-

vail nocturne. La forêt ne retentissait point sous les coups répétés de la hache qui détachait de larges copeaux; le ciseau qui creusait la pierre sous le choc du maillet; le pic qui en élaguait de nombreux fragments ne rendaient aucun son perceptible; la scie qui séparait en longs épais les pièces de bois équarris obéissait à l'effort alternatif des mains sans faire entendre son grincement prolongé. Des gestes véhéments accompagnaient parfois le mouvement des lèvres des travailleurs, mais les sons oraux non plus ne dépassaient point l'enceinte où s'opérait le travail et les religieux ne surent jamais en quelle langue ils parlaient. Cependant les pères reconnurent une mission céleste à ces êtres si nouveaux pour eux, qui, aux premières lueurs de l'aube matinale, disparaissaient comme de légères vapeurs.

Le 14 Août, veille de l'Assomption de la bienheureuse Vierge, la maison de Dieu fut terminée par l'érection de la croix qui en surmontait le faite.

Le lendemain dès l'aube du jour, la forêt retentit pour la première fois des sons argentins de la nouvelle cloche qui conviait à la fête les populations environnantes. La nef du temple était ornée de fraîches guirlandes de fleurs, les ustensiles réservés au culte brillaient sur l'autel d'un éclat argentin. Hommes, femmes, enfants en habits de fête se pressaient sous la voûte sacrée,

quand les religieux en lente procession, mais radieux de reconnaissance en la faveur divine allèrent prendre au chœur les stalles qui leur étaient réservées. Tous ensemble bénirent le Ciel et mirent à tout jamais sous la protection de la bienheureuse Vierge la contrée où la vocation manifeste du Ciel les avait appelés.

Or, l'heureux jour où Fontanandré fut consacré à la benoite Vierge fut le 15 Août de l'an de rédemption 1280.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page.
I. Traditions neuchâtelaises (suite) . . .	5
II. Etudes de mots	25
III. Le Val-de-Ruz et les Bourgondes . .	43
IV. Demande en réhabilitation	53
V. Croyances et superstitions	57
VI. Protégez les animaux!	77
VII. Neuchâtel et ses variantes. . . .	83
VIII. Deux traditions	91
IX. Deux traditions francomtoises . . .	113

ERRATA ET RECTIFICATIONS.

Première partie.

Page 40, ligne 4, lisez : on a préféré *t* à *ch*.

• 71, lignes 2 et 3, lisez : *Noidelonex*, *Noidelonieus*.

• 97, La note repose sur une méprise de nom.

Seconde partie.

Page 15, ligne 17, lisez : ses prédécesseurs.

• 16, note, biffer le commencement de la note jusqu'à *Vignoble*.

• 37, ligne 17 : le *t* qui termine cette ligne doit clore la suivante.

• 53, • 8, lisez : foré.

• 63, • 8 en remontant, lisez : où.

NE